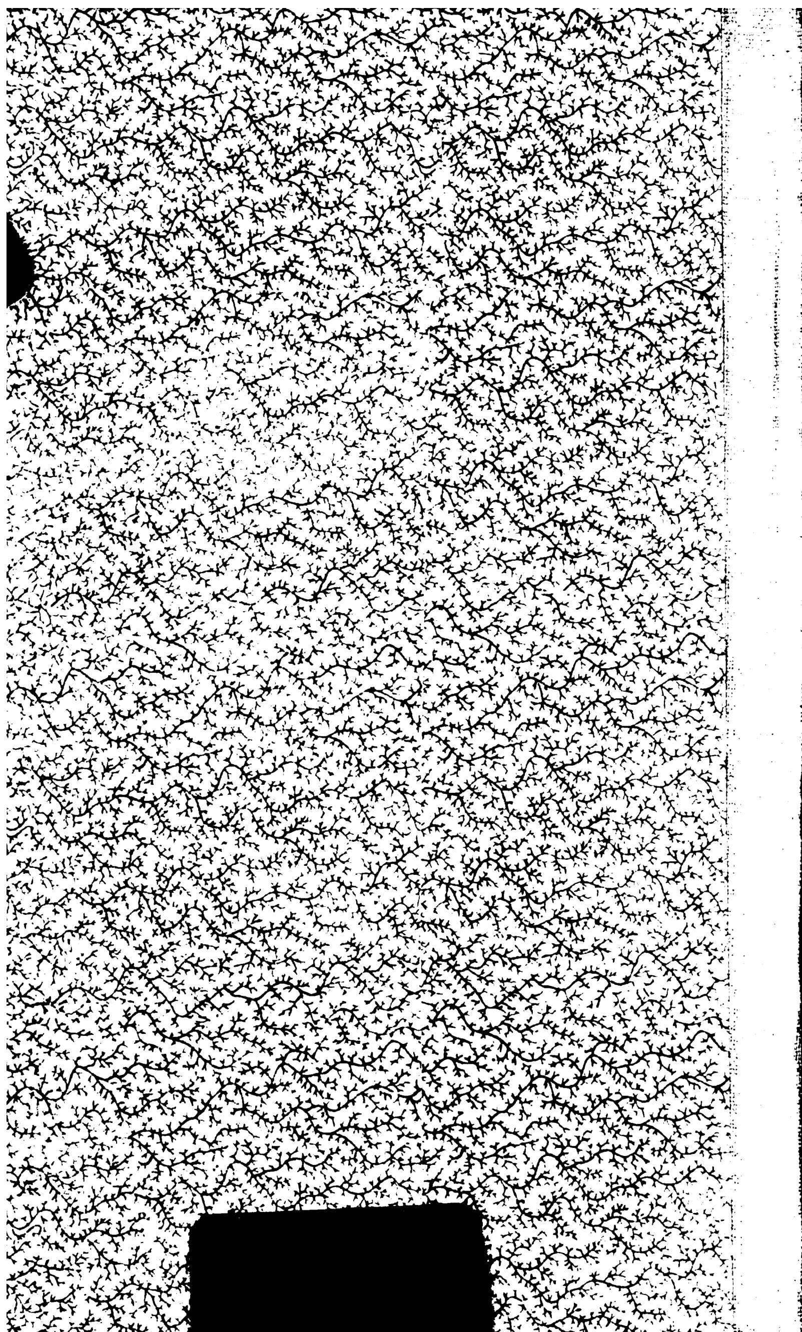
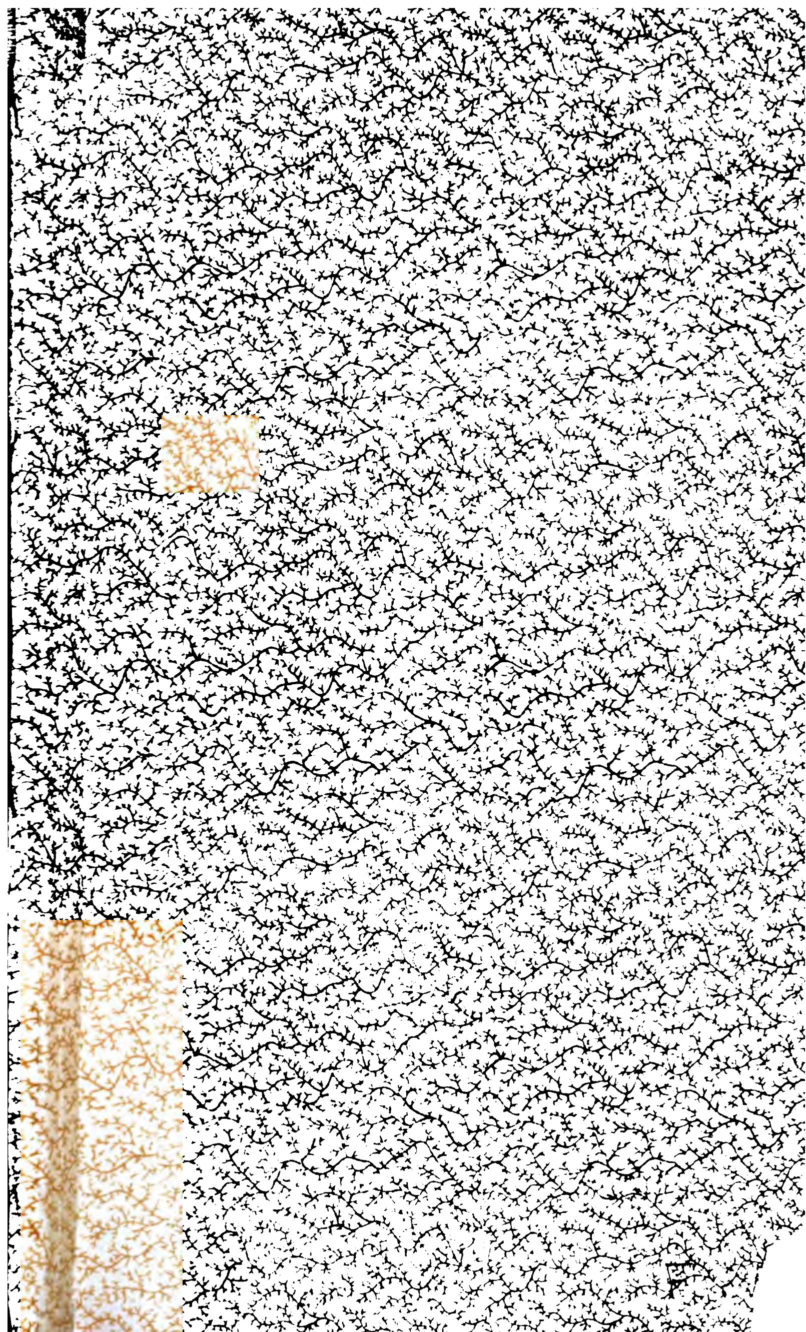




V^TE DE CAIX DE SAINT-AYMOUR

LES PAYS SUD-SLAVES DE L'AUSTRO-HONGRIE

(CROATIE, SLAVONIE, BOSNIE, HERZÉGOVINE, DALMATIE)

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 58 GRAVURES ET D'UNE CARTE



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

1883

1. Croatia. — Description, etc., 1883.

2. Bosnia — Herzegovina. — Description, 1883.

3. Dalmatia. — Description, 1883.

LES

PAYS SUD-SLAVES

DE

L'AUSTRO-HONGRIE

PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

Amedée

Vte DE CAIX DE SAINT-AYMOUR

LES

PAYS SUD-SLAVES

DE

L'AUSTRO-HONGRIE

(CROATIE, SLAVONIE, BOSNIE, HERZEGOVINE, DALMATIE)

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 58 GRAVURES ET D'UNE CARTE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

—

1883

Paid, June 20/13. L. 5.00

« Il n'est pas dans toute l'Europe, dit M. Élisée Reclus dans son excellente *Géographie*, à l'exception de l'Albanie voisine et des régions polaires de la Scandinavie et de la Russie, une seule région qui soit aussi rarement visitée que le pays des Bosniaques. » Cette phrase, que je lus dans un de ces moments où l'homme le mieux chez lui a soif de mouvement et d'aventures, où la vie civilisée lui pèse, et où le *home* le plus charmant ne vaut pas les émotions du voyageur à la recherche de l'inconnu, fut la cause déterminante d'une excursion que je fis en Bosnie et en Herzégovine, au printemps de 1879. Aussi bien, depuis quelques mois, les Autrichiens, occupant ces deux provinces, rendaient le voyage sinon confortable, du moins praticable. D'un autre côté, j'étais chargé, grâce à l'amicale intervention de M. Edmond Turquet, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, d'une mission archéologique gratuite, par M. Jules Ferry, ministre de l'instruction publique; et cette mission, en me donnant un caractère semi-officiel, m'aplanissait les premières difficultés, et me permettait d'espérer mener à bien mon entreprise. C'est dans ces conditions qu'un soir d'avril, léger de bagages et plein d'entrain, je dis adieu à ma famille, un peu effrayée de la destination baroque que j'avais choisie, et je m'embarquai à la gare de l'Est pour les bords de la Save et du Danube.

Revenu deux mois après avec la fièvre, je ne pus

m'occuper immédiatement de rédiger mes notes, et bientôt ressaisi par les mille obligations de la vie pratique, j'oubliai dans un tiroir mes calepins et mes albums de touriste. Ils y seraient sans doute encore, si l'insurrection qui a éclaté au printemps de 1882, dans les pays que j'avais visités en 1879, n'était venue donner un regain d'actualité à mes souvenirs. Je me décidai donc à en donner une partie à la *Revue des Deux Mondes,* en janvier et février 1883, et aujourd'hui je publie tout ce qui a trait aux *Pays sud-slaves de l'Austro-Hongrie,* dans mes impressions journalières ou les lettres adressées à ma famille et à mes amis.

Une carte, dont l'orographie est très-insuffisante, je le reconnais, permettra néanmoins de suivre ce voyage mieux que sur tout atlas publié en France, au moins en ce qui concerne la Bosnie et l'Herzégovine. Huit planches et une cinquantaine de figures dans le texte, empruntées, pour la majeure partie, à l'intéressant ouvrage de M. A. J. Evans (*Through Bosnia and Herzegovina during the insurrection,* Londres, 1875), et complétées par des dessins dus à la plume de M. Vinet et à celle de mademoiselle A. X..., donneront au moins à ce petit livre le mérite d'une illustration très-abondante [1].

Ces notes prime-sautières auront certainement, à défaut

[1] Je demande d'avance pardon au lecteur des fautes qui ont pu se glisser dans la transmission des mots slaves, si difficiles à rendre au moyen des caractères en usage dans notre typographie française. — Je signalerai notamment à la note de la page 29 « *sa usca* » pour *za ustcha :* il va sans dire que l'étymologie que je cite ici est une pure fantaisie, puisque le nom de *Sissek* est évidemment antérieur de plus de mille ans à l'arrivée des Slaves dans cette localité.

d'autre mérite, celui d'avoir été écrites sans aucune sorte de parti pris, ce qu'il eût été bien difficile d'éviter dans un travail de forme plus sérieuse. Je n'ai cherché à être agréable ou désagréable à qui que ce soit. J'ai dit ce que j'ai vu et entendu, et j'ai voulu avant tout, voyageur véridique, faire une œuvre de bonne foi.

Il faut pourtant que je me confesse de la seule préoccupation qui soit entrée dans mon esprit, en dehors des impressions mêmes que je ressentais. Voyageant avec une mission qui, bien que d'un caractère tout scientifique, m'obligeait à voir les choses d'un peu plus près qu'un simple touriste, et me trouvant être le premier Français qui, depuis bien longtemps, et en dehors de nos agents consulaires[1], fut admis à parcourir aussi complétement ces contrées dont plusieurs ont été si récemment ouvertes à l'Europe civilisée, et dans lesquelles les sympathies pour la France sont, pour ainsi dire, innées, j'ai certainement subi l'influence de ces sympathies auxquelles notre pauvre pays n'est plus guère accoutumé maintenant à l'étranger, et j'ai cherché à étudier, en patriote français, des nationalités vivaces trop peu connues des Français.

Je serais heureux si la publication de ce petit livre pouvait attirer sur les Slaves du Sud l'attention de quelques lecteurs.

[1] Parmi ces agents, je dois citer M. E. P. de Sainte-Marie, qui a publié plusieurs notices sur l'Herzégovine. — Il n'est que juste aussi de rappeler l'ouvrage de M. C. Yriarte, publié en 1876, sous le titre de *Bosnie et Herzégovine, Souvenirs de voyage pendant l'insurrection* (Paris, E. Plon et Cie). Malheureusement, l'auteur ne put pénétrer en Bosnie que jusqu'à Banjaluka, et en Herzégovine jusqu'à Mostar.

Il est certain, en effet, qu'à la suite de nos désastres et du recueillement forcé qui en fut la conséquence, — au moins dans la politique européenne, — l'opinion publique est trop habituée, chez nous, à négliger les questions extérieures qui ne touchent pas directement à la sécurité de nos frontières. La politique d'aventure a fait brusquement place à la politique d'effacement, — *masterly inactivity*, — et celle-ci n'a pas mieux réussi que celle-là. L'indifférence des Chambres laisse trop souvent notre diplomatie maîtresse absolue de traiter les affaires étrangères suivant ce qu'elle croit être les intérêts évidents et traditionnels de la France; puis, au dernier moment, elles lui refusent les moyens de soutenir cette politique, au grand dommage de la dignité nationale. Un nombre trop considérable de nos députés, confiné dans son fief électoral, n'a d'énergie que pour s'y maintenir et s'y fortifier, et néglige bien souvent les questions extérieures, qui ne le touchent que de loin, pour les questions de stratégie ou d'influence parlementaires, qui atteignent plus directement ses intérêts.

Je suis, — je ne le cache pas, — de ceux qui déplorent cette apathie et cette incohérence, et mon ambition serait satisfaite si les notes qui suivent pouvaient rappeler à quelques-uns de mes lecteurs qu'il y a quelque part, en Europe, vingt millions de Slaves méridionaux dont l'avenir intéresse notre avenir, et qui méritent d'entrer dans les préoccupations d'une Chambre française au moins autant que la révocation d'un juge de paix ou la nomination d'un percepteur.



Planche 1.

LES PAYS SUD-SLAVES
DE
L'AUSTRO-HONGRIE

CHAPITRE PREMIER.

AGRAM ET LA CROATIE.

Départ de Vienne. — Agram, capitale et centre littéraire et politique des pays slaves méridionaux. — L'université croate. — Types et costumes. — Le marché d'Agram. — Un repas polyglotte. — Le théâtre, le musée, la cathédrale.

I

Vienne, 9 mai 1879.

Les préparatifs de mon excursion en Bosnie et en Herzégovine sont enfin terminés, et mes démarches ont été beaucoup simplifiées par la courtoisie des autorités autrichiennes et des Viennois, résidents français ou indigènes, pour qui j'étais porteur de lettres de recommandation.

Je pars demain pour Agram, muni par l'intervention de l'ambassadeur de France, M. Teisserenc de Bort, — qui m'a accueilli avec une bienveillance dont je lui suis profondément reconnaissant, — de tous les passe-ports et *firmans*

indispensables pour entreprendre mon voyage, lequel, sans attache officielle, serait aujourd'hui chose à peu près impossible dans ces pays occupés par les Austro-Hongrois depuis quelques mois à peine, et qui ne présentent aux particuliers ni les conditions de confortable nécessaires, ni le minimum de sécurité voulue. Bien des gens ont même essayé ici de me détourner de partir : on me dit que des inondations considérables de la Save et de la Bosna peuvent encore augmenter les obstacles matériels, et que ce qui est un simple ennui dans un voyage ordinaire peut devenir pour moi un empêchement absolu. Mais je réponds sans forfanterie aucune, je pense, que là où passent tous les jours les convois de l'armée d'occupation, un homme seul peut bien pénétrer; et d'ailleurs je suis trop avancé pour reculer. Je pars dans les meilleures conditions, car en dehors de la protection officielle, je dois à M. Schüler, Alsacien établi à Vienne depuis de longues années et directeur général du Südbahn, un compagnon de voyage, Serbe d'origine et ancien officier des Confins militaires, M. Zornleib, qui parle le croate, l'allemand et un peu de français (il est marié à une Française), et qui veut bien me servir d'interprète. En avant donc, et en route pour les bords de la Save!...

II

Agram, 10 mai.

Me voici à Agram, malgré la pluie qui n'a cessé de tomber depuis notre départ de Vienne. Décidément, en dépit du pittoresque, vivent les chemins de fer, que les déluges n'arrêtent pas! Quels que soient le mauvais temps et la

neige, il nous a été impossible de ne pas admirer les contrées que nous avons traversées pour arriver jusqu'ici. Depuis Vienne, on s'élève pour franchir les Alpes de Styrie qui séparent la vallée du Danube de celles de la Drave et de la Save, puis on parcourt de hauts plateaux dans lesquels la voie ferrée fait des tours vertigineux et marche avec la lenteur d'un fiacre parisien.

Enfin, on descend doucement par la vallée de la Mur, affluent de la Save, jusqu'à Steinbrüch, où l'on s'engage enfin dans la vallée de la Save proprement dite. On longe ces rivières de très-près, à travers des champs bien cultivés où la vue de l'étranger est surtout frappée de la quantité de hangars (*hambar*) clayonnés qui ici remplacent les meules. A mesure que l'on quitte les hauts sommets pour descendre vers Agram, les grands chalets de bois sombre avec leurs poutres et leurs corniches proéminentes font place à des maisons plus petites, rectangulaires, construites en pierre ou en pisé et blanchies à la chaux, avec deux larges œils-de-bœuf percés dans leurs pignons en triangle.

Les montagnes et les collines sont agréablement boisées, en sapins surtout; et c'est vraiment un spectacle curieux et insolite que cette neige qui tombe sur des coteaux bas, couverts d'herbes vertes ou même de semailles printanières, et sur des montagnes où la jeune pousse des sapins sert d'intermédiaire entre la vieille feuille plus noire et celle des bourgeons de bouleau d'un vert plus tendre encore. Aux stations, des femmes et des enfants vendent des rameaux d'*edelweiss,* cette fleurette blanche des hauts sommets neigeux.

Agram, avec ses vingt mille habitants, ressemble de loin à une de nos préfectures de seconde classe. Les rues y sont, en général, assez laides, tortueuses et mal entrete-

nues, et, sauf dans la principale, les boutiques
des sortes d'échoppes ouvertes seulement
deux grands battants de porte dont l'épaisseur



Boutique croate, à Agram.

tures en fer, à ressorts, indiquent asse
encore très-récente, la maison avait be défendre
elle-même contre le peu de sécurité d la rue. La ville,
adossée aux montagnes qui délimitent au nord la grande
vallée de la Save et qui la séparent de celle de la Drave, se
divise elle-même en haute et basse : la ville basse est ou

ent moderne; la ville haute comprend
ice-roi de Croatie, les administrations,
édrale et le palais de l'archevêque[1].
ne grande place au milieu de laquelle
ban Jellatchich, le héros de la dernière
ongrois[2], et ce n'est pas une des moin-
le voyageur français, habitué à l'into-



Place Jellatchich, à Agram.

os administrations successives, de voir dans
t les représentants siégent à Buda-Pest, domi-
d'un homme qui dirige encore son glaive me-
capitale de la Hongrie. Il est vrai qu'à Pest

[1] Le ... nent de terre qui a désolé Agram il y a deux ans a respecté tous ces monuments, sauf la cathédrale, dont la voûte s'est écroulée. On la rétablit en ce moment.

[2] Ce patriote croate, très-populaire et très-habile, engagea à la cour de l'empereur Ferdinand une lutte d'influence très-vive avec

même on voit également sur une place publique la statue du général autrichien qui vint à bout, en 1849, de se rendre maître de la métropole magyare et qui la mit à feu et à sang!

Si Agram n'est *physiquement* qu'une ville tout à fait secondaire, elle occupe un rang élevé parmi les cités auxquelles l'avenir promet peut-être de grandes destinées. Zagreb (c'est son nom slave) est en effet non-seulement la capitale du royaume tri-unitaire slave soumis à la couronne de saint Étienne, mais encore le chef-lieu intellectuel incontesté de tous les Jougo-Slaves ou Slaves du Sud [1] qui occupent les vallées de la Save et du Danube, depuis l'Adriatique jusqu'à la mer Noire. Belgrade, avec l'avantage de son indépendance nationale, essaye bien de résister à l'influence littéraire des frères croates. Dès 1836, elle a créé un séminaire ou école de théologie (bogoslovia) en vue de former à la fois des instituteurs et des prêtres pour les villages. En 1838, le prince Miloch fonda le lycée, devenu depuis (en 1863) l'Académie; en 1841, la société littéraire serbe (Droujtvo Slovenesti Srbske) fut établie « dans le but de perfectionner la langue et de propager les lumières au sein de la nation serbe ». Belgrade possède aussi une biblio-

Batthyanyi, le représentant du parti magyar. La cour, après beaucoup d'hésitation, se prononça en faveur du Ban. Malgré cela, le parti allemand voulut faire déclarer Jellatchich rebelle par l'Assemblée constituante de Vienne; mais les Slaves réussirent au contraire à lui faire passer les subsides qui lui permirent de préparer la lutte nationale. Dès que l'armée de Jellatchich fut prête, il vint investir Vienne, et battit près de cette ville, à Schwechat, les troupes envoyées par les Magyars au secours de leurs amis de l'Assemblée. C'est ainsi que commença la lutte qui se termina par l'écrasement des Hongrois.

[1] Joug en slave signifie : Sud.

thèque publique et un musée, et elle arrivera certainement à créer un second centre intellectuel jougo-slave, un centre serbe opposé à l'autre; mais, pour l'instant, l'Université d'Agram, puissante et bien dotée, soutenue par les sacrifices nationaux de tous les Slaves et dirigée par quelques patriotes éminents qui ont compris que la première nécessité pour leur nationalité était la régénération intellectuelle, l'Université d'Agram est le grand point d'attraction des Jougo-Slaves, et c'est là que se trouveront, pour bien longtemps encore, le cœur et l'esprit de la nation. C'est au patriote Ludovic Gaï que doit revenir l'honneur d'avoir été le premier zélateur de la création de Zagreb, comme foyer littéraire des Slaves du Sud ; mais l'idée de la fondation d'une Université à Agram remonte seulement à la Diète de 1861, où elle fut chaleureusement défendue par Mgr Strossmayer, évêque de Djakova. En 1866, lors de la célébration du troisième centenaire de Zrnij (en croate Zrinsky), le héros croate de la défense de Szigeth contre les Turcs au seizième siècle, l'illustre prélat patriote posa en quelque sorte la première pierre de cette fondation en souscrivant personnellement cinquante mille florins (le florin vaut environ deux francs vingt-cinq centimes). Son généreux exemple entraîna toutes les hésitations. L'archevêque d'Agram, Mgr Haulik, donna trente mille florins; Mathias Debeljak, onze mille; la ville de Varasdin, cinq mille; celle de Carlovatz, deux mille; celle d'Agram, cinquante mille, et l'empereur lui-même, ayant visité Zagreb en 1869, consentit à donner son nom à la future Université. Cependant les événements politiques en retardèrent encore la réalisation jusqu'à l'année 1873, époque à laquelle la question fut de nouveau posée devant la Diète par le chanoine Racki et réussit enfin, grâce au concours

du nouveau ban Mazuranitch, à entrer dans la période d'exécution. L'inauguration eut lieu en grande pompe, le 19 octobre 1874; tous les villages croates la célébrèrent par des illuminations. Ce fut un véritable triomphe pour Mgr Strossmayer, qui fut reçu à son arrivée à la gare d'Agram par le vice-roi, le clergé, le conseil de ville, les professeurs de l'Université marchant derrière leur *Rector Magnificus;* M. Mesitch, enfin; par une foule immense qui saluait en lui le promoteur de cette création, véritable base de la reconstitution de la nationalité sud-slave [1].

Les Croates ont résolu, en effet, de ne devoir leur patrie qu'aux moyens pacifiques.

« Nous comprenons fort bien, me disait un de ces patriotes, que nous ne pouvons aujourd'hui combattre autrement que sur le terrain scientifique et littéraire, et nous avons renoncé à toute folle revendication, satisfaits de l'autonomie dont nous jouissons sous le sceptre des Hapsbourg, et attendant tout du temps et de nos efforts patriotiques dans les limites légales qui nous sont tracées. Ce que nous ne voulons pas, c'est être germanisés ou

[1] L'Université d'Agram compte cette année (1879) trois cents élèves. Les cours du premier semestre commencent à la fin d'octobre pour se terminer à la semaine sainte, et ceux du second semestre durent depuis Pâques jusqu'au mois de juillet. Le gouvernement paye en grande partie les dépenses de cet établissement, qui lui coûte chaque année soixante-dix mille à quatre-vingt mille florins. Chez les Serbes de la Hongrie proprement dite, c'est Neuzatz ou Novisad qui joue le même rôle que Zagreb chez les Croates, quoique les Serbes se soient bien souvent ralliés autour d'Agram. Pour les détails sur le mouvement intellectuel chez les Slaves méridionaux, voir plusieurs publications de M. Leger, et notamment le *Monde slave* (Paris, Didier, 1872) et les *Etudes slaves*. (Paris, Leroux.)

magyarisés [1]. Nous sympathisons aux progrès de nos frères de Serbie, et nous ne sommes nullement jaloux de leurs efforts pour créer à l'autre extrémité de la patrie jougo-slave un nouveau groupement d'intérêts; nous sentons très-bien que la terre qui est à nous de par la race et l'histoire, s'étend sur une trop grande longueur pour que ses quinze ou vingt millions d'habitants puissent regarder toujours vers Zagreb, placée à une des extrémités de ce pays, et cette prétention nous semblerait aussi absurde que la tentative de grouper autour d'un unique centre intellectuel et national les Français, les Italiens, les Espagnols et les Portugais. Notre seule ambition est donc de travailler, pour notre part et de tout notre pouvoir, à l'émancipation commune, et nous regrettons que nos frères serbes nous considèrent trop souvent comme des adversaires voulant absorber à notre profit exclusif touté l'activité nationale [2]. »

[1] Pendant les luttes de 1844 à 1849, les Croates disaient dans leur latin politique : « Voluerunt nos magyarizare! »

[2] Cet antagonisme entre les Serbes et les Croates date de 1865, et s'est traduit tout d'abord par la tentative faite à Belgrade de transformer la haute école (Visokaschola) de Belgrade en une université rivale de celle d'Agram. Un patriote serbe nommé Kolovatz a même légué dans ce but une somme de trente mille ducats. Mais on a dit tout bas que Kolovatz étant un chaud partisan de Karageorgevitch, le gouvernement actuel de la Serbie s'est montré peu favorable à la transformation désirée, et qui s'est trouvée ainsi indéfiniment ajournée. Il n'est pas besoin de dire que cet antagonisme est favorisé par le parti magyar, qui s'appuie pour ce travail de division sur les ultra-Croates. Ici, comme partout, les exagérations des patriotes servent les desseins cachés des ennemis de la patrie.

III

C'est à Agram que commencent à proprement parler les pays slaves du Sud. Dès le lendemain de mon arrivée dans cette ville, j'eus le spectacle d'un grand marché croate, avec ses costumes pittoresques qui ont été bien des fois décrits et dessinés, car ils sont peut-être les plus beaux et les plus riches en couleur de l'Europe. Pour les femmes, une sorte de grande chemise d'épaisse toile blanche... ou qui du moins le fut jadis, sur laquelle elles mettent un caraco de laine de même couleur rehaussé de broderies rouges; quand le caraco est de nuance sombre, les broderies sont blanches. Sur la tête, un mouchoir blanc arrangé un peu comme la coiffure si connue des Napolitaines, et par-dessus, lorsque comme aujourd'hui il ne fait pas chaud, un affreux fichu bariolé de couleurs voyantes. Aux pieds, des bas de nuances et de propreté variées, mais presque toujours blancs (de nuance!), et les souliers caractéristiques de tous les Slaves du Sud, les *opanké,* sorte de sandales à rebords et à poulaine, lacées sur la jambe au moyen de cordons de cuir, et qui rappellent la chaussure des anciens Égyptiens [1]. Quelquefois même, elles ne craignent pas de mettre des bottes comme les hommes, ce qui n'est que trop justifié, du reste, par la viabilité du pays. La robe

[1] C'est peut-être à l'opanké que fait allusion Constantin Porphyrogénète, quand il parle des souliers particuliers aux Serblis (ou Serbes), et qu'il appelle Serbuliani ceux qui portent cette espèce de souliers.

ou jupe blanche, toujours courte, est le plus souvent ornée, à hauteur du mollet, de deux larges raies rouges, parfois brodées, et le corsage est fréquemment *mosaïqué* de losanges carrés ou rondins de soie ou de drap multicolores. L'effet de cette arlequinade est très-singulier.

Chaque village a, du reste, des différences de costume caractéristiques. Ainsi, par exemple, les femmes de Saint-Ivan ont un mouchoir blanc transparent qui leur tombe sur les épaules; chez d'autres femmes du voisinage, ce mouchoir, qui s'appelle *rubatch,* et qui se termine par une belle frange de laines multicolores, est d'une teinte rosée; les femmes de Zagorie, qui prétendent descendre des Avares, — où l'amour-propre généalogique va-t-il se nicher? — rejettent le *rubatch* en arrière par-dessus les cheveux, auxquels il est retenu par une grande épingle d'argent fixée horizontalement. Vue par devant, cette coiffure rappelle un peu celle des paysannes de la Romagne. Du reste, le type et probablement le costume croate ont subi l'influence du voisinage de Venise, et peut-être le sang s'est-il trouvé modifié dans un sens *italien* par les nombreuses colonies romaines de la contrée.

Ces mêmes femmes de Zagorie portent ordinairement, au lieu de jupon, deux tabliers se plissant l'un sur l'autre, l'un devant, l'autre derrière, celui de devant orné d'étoiles, de grecques et de bandes roses et lilas, rapportées et cousues sur l'étoffe blanche. L'hiver, elles ont un manteau bordé de fourrures.

Quelquefois aussi, les femmes croates portent une toute petite veste de drap brodé; mais d'ordinaire le seul vêtement des bras et du torse est une tunique de toile grossière (ou plutôt une chemisette) avec des manches larges et flottantes ajustées seulement au poignet.

L'orgueil de leur toilette est une large ceinture d'un rouge brillant (pojas) qui entoure leur taille, et dont les bouts retombent gracieusement sur le tablier de devant. En



Femme croate, au marché d'Agram.

guise de corset, elles ont sous les seins une écharpe rouge écarlate qui n'est autre que le *strophion* des femmes antiques; le nœud d'attache de ce ruban est par devant, ainsi que nous le voyons sur plusieurs statues de nos

musées. Au cou, elles ont un collier de plusieurs rangs de faux corail ou de perles en filigrane, et quelquefois des boucles d'oreilles en argent, des bagues et des pendeloques de même métal. Mais il est à remarquer que les Croates portent moins de bijoux que leurs sœurs slaves d'outre-Save.

Beaucoup d'entre elles, et surtout les jeunes filles, nattent leurs cheveux en deux longues tresses dont les bouts sont noués par des rubans de couleur voyante; ce n'est donc pas une coiffure dont les *Gretchen* tudesques aient le monopole, puisqu'elle se retrouve chez beaucoup de Slaves méridionaux.

Le costume des hommes se compose d'un grand pantalon, — nous dirions plus exactement un caleçon, — de même toile que la jupe des femmes, qu'ils laissent pendre à mi-jambes, s'ils portent des opanké, ou qu'ils rentrent dans leurs bottes, s'ils sont assez riches pour en avoir. Pour le haut du corps, un gilet sans manches, presque toujours de nuance foncée, couvert de boutons argentés et de pierres de couleurs variées, enchâssées dans du cuivre; sur le gilet, ils jettent ou passent une veste qu'ils appellent *laybek*, et qui est presque pareille à celle des femmes. Cette veste est en général écarlate et parsemée d'étoiles d'argent; de larges et nombreux boutons en métal brillant ornent le devant. Enfin, quand le temps est tout à fait mauvais, ils mettent par-dessus tout cela un grand manteau de laine blanche avec manches fermées en sac, dans lesquelles se trouve seulement un trou pour passer le pouce, ce qui leur donne un faux air de manchots. On appelle ce manteau *surina*. Dans l'ouest de la Croatie et la Slavonie, il est le plus souvent tout rouge, ce qui fait que les Allemands appelaient autrefois les habitants de cette contrée : *Rothmantel*. Le capuchon se com-

pose d'un simple col très-grand, très-large, qu'ils rabattent sur la tête quand il pleut. Ils ont aussi d'autres manteaux

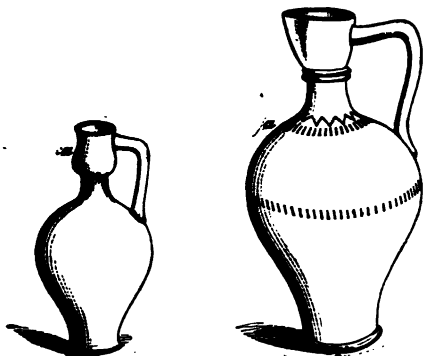


Ustensiles du marché d'Agram.

1. Lonatz (cruche à eau ou à lait en terre noire). — 2. Pihar (vase jaune-rouge pour vin, etc.). — 3. Doulchetz (terre verte vernissée). — 4. Tigel (terre brune avec bandes blanches). — 5. Ustensile en terre noire servant à faire bouillir à petit feu (Slavonie). — 6. Cruche cylindrique de Slavonie. — 7. Zamatslo (terre verte vernissée). — 8. Couvercle du précédent — 9, 10. Svichna ou Tchereapatz, lampe et chandelier. — 11. Sifflet en forme d'oiseau. — 12. Scafa ou Scalica, gobelet à boire. — 13. Plat ou assiette (terre rouge de Zdillitza, avec des dessins à l'intérieur). — 14. Passoire. — 15. Raindl, ou Raina, ou poêlon (terre rouge). — 16. Verre croate. — 17. Flatchitza. — 18. Poêlon à main en terre (Rengla).

plus civilisés avec manches ordinaires. Ils portent en outre une énorme cravate (ce mot vient des mercenaires croates ou cravates, comme on disait alors, au service de nos rois

Louis XIII et Louis XIV), puis un chapeau de feutre, en forme de... vase indispensable, sans anse, bien entendu,



Vases romains de Sissia et de Salone.

lequel chapeau est vert ou noir, orné de fleurs, de feuilles, de plumes ou de passementeries. Ajoutez à tout cela



Vases croates et bosniaques.

une ceinture de cuir ornée de mosaïques de couleur en découpure (remen), maintenant autour de la taille la tuni-

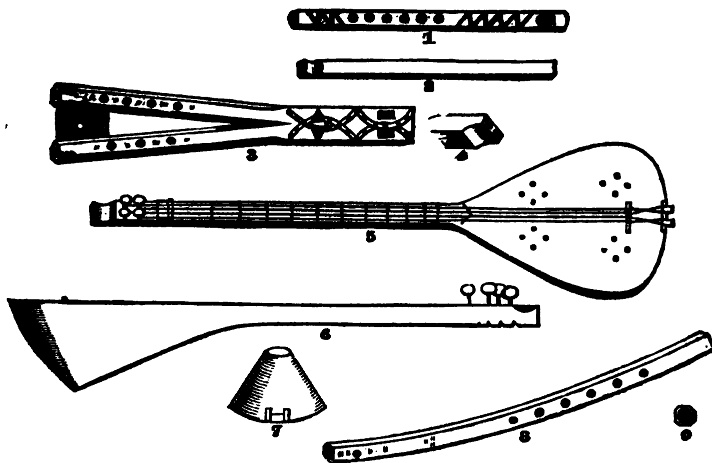
que, qui de là retombe en jupe fendue jusqu'au genou qu'elle recouvre, et quelquefois même jusqu'à la cheville. Un baudrier de cuir semblable, passé sur l'épaule, sert à suspendre une gibecière également de cuir, mais toute rouge et ornée d'une profusion de glands et de franges. Cette *torba* est la compagne inséparable du Croate, pour lequel elle remplace les nombreuses poches que l'ingénieuse industrie de nos tailleurs sème avec tant d'élégance sur nos vêtements civilisés!

Voilà les costumes de tous les jours, que j'ai vus ce matin. Il y en a beaucoup d'autres, plus beaux et plus ornés, spéciaux aux fêtes de fiançailles, de mariages, etc. Le *gospodin* (monsieur) Herm-Fickert, photographe à la mode de Zagreb, en fournit, au plus juste prix, ample provision aux amateurs.

De tous les costumes slaves, le vêtement croate paraît être celui qui rappelle le plus le type primitif de la grande époque de l'empire serbe d'Étienne Douchan, et qui fait appeler les Slaves dans ses anciennes lois : les habillés de blanc. Dans les autres pays sud-slaves, la couleur de ce costume a été dénaturée par l'influence mahométane. En Croatie même, le ton général beaucoup plus sombre de leurs vêtements distingue des indigènes les habitants non slaves et surtout les Vlachs, Tzingares, Roumains, et autres étrangers. Il y en a notamment une véritable colonie à Sluin, au sud de Carlovatz.

En dehors des habillements qui tranchent tout à fait avec ce qu'il vient de voir dans les pays plus septentrionaux, le voyageur est encore frappé au marché d'Agram par la forme des ustensiles qui y sont mis en vente. Quelques-uns de ces vases proviennent évidemment d'une forme typique ancienne qui ne peut être que romaine ou byzantine, et

que l'on retrouve également en Bosnie, en Serbie, en Bulgarie et même en Roumanie. Plusieurs, tels qu'une petite buire qu'on appelle à Agram *testia* (lat. *testa*), une petite tasse nommée ici *scafa* (σκάφη ou σκήφος), enfin un troisième vase désigné par le mot *scalica* (lat.



Instruments de musique croates.

1, 2. Fistjela ou sifflets. — 3, 4. Svirala. — 5, 6, 7. Tambouritza. — 8, 9. Flata.

calix, gr. κύλικα), ont même, comme on le voit, conservé le souvenir assez évident de leur origine. D'autres, au nom purement indigène, tels que le stutza ou stutchka, ont néanmoins des formes d'une harmonie et d'une beauté toute classique, et rappellent tout à fait les échantillons antiques de même forme que l'on rencontre dans les fouilles de Sissek et autres localités slaves autrefois occupées par les Romains.

Il en est de même, du reste, en ce qui concerne les bijoux qui ornent les paysannes et les instruments de musique que les jeunes gens se rendant à quelque fête portent suspendus à la ceinture ou en bandoulière [1]. Les premiers se composent surtout de filigranes retenant des chapelets de grains et des spirales en forme de vrilles comme on en rencontre dans tous les tombeaux barbares des premiers siècles de l'ère chrétienne. Les broches, les boutons et les boucles d'oreilles incrustées de gros cabochons sont aussi tout à fait de style byzantin.

Quant aux instruments de musique croates, ils sont encore beaucoup plus classiques. Parmi eux, on trouve, sous le nom de fuskola ou encore fistjela (lat. *fistula*), la flûte pastorale des anciens, celle dont parle Tibulle quand il décrit dans ces vers le chalumeau champêtre :

Fistula cui semper decrescit arundinis ordo,
Nam calamus cera jungitur usque minor [2].

Une autre flûte, double celle-là, est issue de la tibia romaine, fille elle-même d'instruments beaucoup plus primitifs que l'on retrouve jusque sur les monuments de l'ancienne Égypte ; seulement, en Croatie, sa construction a reçu un sensible perfectionnement ; en effet, au lieu d'être, comme dans l'antiquité, tenus séparément dans la bouche, les deux pipeaux sont réunis par une sorte d'embouchure fixe ; de plus, un des tuyaux est plus aigu que l'autre et porte quatre trous, tandis que le plus large en a seulement trois. C'est bien là le « flûtage marié [3] » des anciens. Le nom de cet instrument est cependant indi-

[1] *Throug Bosnia and Herzegovina,* by Evans. London, 1876.
[2] Tib., II, v, p. 31.
[3] Γάμήλιον αὔλημα.

gène en Croatie — svirala — mais dans quelques parties de la Serbie, il s'appelle encore du grec « diplé ».

Les Croates ont aussi une sorte de flûte grossière qu'ils nomment tout comme nous *fluta*, et leur instrument préféré le *tamburitza*, sorte de luth avec un col droit, un ventre ovale et quatre cordes en acier. Sauf une corde en plus, c'est la reproduction exacte du luth à trois cordes des anciens Égyptiens, des Phéniciens et des Grecs, qui s'est transmis à travers les âges à tous les peuples modernes chez lesquels il est encore l'accompagnement obligé des amoureuses sérénades.

Quelquefois la *fluta* slave est un tube ouvert, à l'extrémité ronde, et l'ouverture par où l'on souffle est taillée sur une grande partie plate légèrement convexe sur laquelle se reposent les lèvres. J'ai eu occasion d'acheter à un petit pâtre des environs de Serajewo une de ces curieuses flûtes percée de six trous.

Pour en finir avec les réminiscences antiques inspirées par le marché d'Agram, il faudrait parler du panier conique que les Croates nomment « corpa », et qui, comme le « corbela » du paysan de la Campanie moderne, n'est que le « corbix » romain.

Mais il pourrait paraître quelque peu puéril de pousser plus loin cette recherche de la tradition et de la forme antique dans un pays où les Romains ont laissé des traces aussi considérables de leur domination que les ruines de Sissek. Il est temps de parler des habitants d'Agram.

Les Croates sont de taille moyenne, moins grands en général que les Serbes, leurs frères. Ils ont le nez fin à l'extrémité et aplati vers la racine, les yeux profonds dans une orbite très-creuse; ils portent la moustache et les

favoris. Tout cela constitue une physionomie assez sombre, ce qui n'empêche pas les habitants d'Agram d'être à la fois les plus aimables et les plus cérémonieux des hôtes.

IV

Je ne sais, en effet, si l'étiquette austro-hongroise a été importée jusqu'ici ou si c'est un produit spontané du sol slave, mais toutes les personnes que je rencontrais affectaient avec une insistance parfois comique de me laisser toujours la droite en marchant. J'ai soupé hier, — on a conservé la vieille habitude patriarcale de dîner au milieu du jour, — j'ai soupé hier dans une honorable famille pour laquelle j'avais des lettres de recommandation, et qui m'a accueilli d'une façon charmante. A la mode antique, j'étais *roi de la table,* et placé au haut bout, — le maître de la maison à ma gauche; M. Zornleib, mon compagnon de voyage et interprète, à ma droite, et les autres convives s'étageant ensuite par rang d'âge, les dames, — *horresco referens!* — les dames reléguées toutes ensemble aux places les moins honorables. J'ai eu l'occasion, il y a quelques années, en Corse, d'observer une coutume analogue. A la fin du repas, composé, entre autres plats du pays, de la *paprikasch,* mets assaisonné à la *paprica,* ou poivre rouge, que je recommande aux palais blasés, et arrosé d'excellents vins du cru, que je ne recommande pas aux buveurs qui ont la tête faible; à la fin du repas, disais-je, toast en français du maître de la maison, qui parle couramment notre langue. Et à ce propos, ce dîner offrait une véritable

image de la tour de Babel, tous s'évertuant obligeamment à parler la langue que je devais comprendre le mieux, parmi celles qu'ils possédaient; de sorte que c'était une véritable cacophonie où, par ordre d'importance, le français, l'italien, l'allemand, l'anglais, et même le croate,



Vieille femme Vlach (de Sluin).

auquel je n'entends pas un traître mot, s'entre-choquaient d'une manière absolument ahurissante. Quant à mes hôtes et à leurs invités, cette cacophonie leur semblait on ne peut plus naturelle, habitués qu'ils sont à ce cosmopolitisme linguistique.

Les Croates ont, en effet, une aptitude très-remarquable

pour toutes les langues, et il y a parmi leurs savants un grand nombre d'éminents philologues. Ils sont, du reste, très-fiers de ce don, qu'ils doivent sans doute à la rare faculté d'assimilation qui distingue toute la race slave.

Le théâtre même n'est pas exempt de ce polyglottisme, et le lendemain du souper dont je viens de parler, j'en eus un exemple topique. On donnait ce que les habitants d'Agram appellent un *quod libet,* c'est-à-dire une représentation coupée, composée de morceaux choisis. Mon aimable hôte, très-fier, comme tous les Croates, de son opéra [1], pour lequel le gouvernement donne une subvention de 35,000 florins (environ 90,000 francs), m'avait invité à l'accompagner dans une excellente loge de face, située à côté de celle du Ban (vice-roi de Croatie), où je trouvai un haut fonctionnaire des plus accueillants. On chanta des fragments des *Huguenots,* de *Lucrezia,* d'un *Ruy Blas* quelconque, et de deux pièces croates, composées par le chef d'orchestre. Enthousiasme indescriptible, que je partageai naturellement; mais j'avoue que ce qui me frappa le plus, ce fut la diversité de langues employées sur la scène; et c'est sans doute la seule fois de ma vie que j'aurai occasion d'entendre la prima donna faire des déclarations en italien à un ténor qui lui répond en croate; il est vrai que cette dernière langue est tellement *vocalisée,* que cet étrange dialogue ne peut choquer en rien l'oreille la plus susceptible: le croate est l'italien des langues slaves.

[1] Lors de la renaissance littéraire de la Croatie, de 1830 à 1840, des amateurs patriotes jouaient sur le théâtre d'Agram des drames nationaux ou de la musique nationale. Plus tard, grâce aux libéralités de la noblesse, de l'archevêque, du chapitre et du clergé, on subventionna des artistes, et le théâtre fut ainsi, pour ainsi dire, la première manifestation nationale des Slaves méridionaux.

J'eus à Agram un avant-goût de la Bosnie, d'abord du haut des collines qui dominent la ville, et d'où je pus apercevoir, malgré le temps qui continuait toujours à être mauvais, la rive droite de la Save sur une assez vaste étendue, et l'ancienne Croatie turque qui n'est qu'un prolongement des nouvelles provinces vers le nord; puis ensuite, au Musée, dont le conservateur, M. l'abbé Ljubitch, voulut bien me faire les honneurs de la manière la plus obligeante, et où je trouvai bon nombre de curiosités provenant des pays d'outre-Save.

Guidé par M. le professeur Krsnjavi, je visitai aussi les églises Saint-Marc, où le ban prêtait serment lors de son entrée solennelle, et celle dei Frari, puis enfin la cathédrale Saint-Étienne, que mon aimable cicerone connaît mieux que personne, car il en prépare une monographie, en collaboration avec son collègue de l'Université, M. le professeur Ivan Kalcitch. Cette cathédrale, qui appartient à différentes époques, est remarquable en ce que, comme beaucoup d'églises des pays slaves, elle est entourée d'une sorte de cloître fortifié qui ne laisse autour du monument qu'un étroit couloir. Ses trois nefs du quatorzième siècle sont de la même hauteur, ainsi que cela se voit à Munich et à Saint-Étienne de Vienne. Les murs extérieurs contiennent un grand nombre de marques d'ouvriers; une des tours manque, et il est question de la refaire. Il y a, du reste, un grand projet de restauration de tout le monument. Malheureusement ce projet de restauration détruit la tour du milieu et la muraille adjacente de la chemise, pour dégager le portail de la fin du douzième siècle et le clocher, qui seul existe encore; cette destruction serait des plus fâcheuses. Ne pourrait-on pas se contenter de démolir le rempart en conservant la tour qui porte

les armoiries sculptées de l'évêque qui fit construire le cloître fortifié? A l'intérieur, cette église contient une chaire en marbre blanc, datée de 1694, et des autels qui semblent avoir été sculptés à l'imitation de cette chaire et qui ont été donnés au commencement du dix-huitième siècle par un chanoine du chapitre. Ces autels sont certainement de beaux morceaux décoratifs, qui ne manquent pas de caractère, bien qu'ils pèchent par le flou et le négligé dans le modelé, qui sont la marque de l'époque où ils ont été faits; mais ils ne peuvent consoler un archéologue de la perte des anciens tombeaux qu'ils ont, dit-on, remplacés, et qui sont aujourd'hui complétement perdus. A côté de ces autels, on peut remarquer des stalles en chêne sculpté de la fin du seizième ou du commencement du dix-septième siècle, qui paraissent être un travail tout à fait indigène; plusieurs d'entre elles sont ornées, au dossier, de mosaïques de bois de couleur. Mais la partie de beaucoup la plus intéressante du mobilier de la cathédrale d'Agram est son trésor, contenu dans une sacristie spéciale, dans des armoires gothiques d'excellent style. Ce trésor possède des calices, des crosses, des ciboires, des étoffes, etc., etc, et il faudrait un volume pour en décrire toutes les richesses. Presque tous les objets sont datés par la présence des armoiries gravées de l'évêque qui les a fait faire, de sorte que le catalogue de ce trésor serait un guide chronologique précieux pour l'histoire de l'art du moyen âge en Allemagne et chez les Slaves occidentaux.

Je dois encore une mention au beau parc de Maximir, que je visitai en compagnie de M. Pilar, professeur de géologie à l'Université, qui voulut bien être ma providence à Zagreb. Ce parc, — le bois de Boulogne de la capitale croate, — a été créé et donné au public par l'illustre



Planche II.

mme Homme des environs d'Agram.
k. Petite fille de Doropolje.

na
lle
or
lu
ri
c

le
cl
cl
se
qu
cl
m
ca
le
fa
pe
et
ce
de
tiè
gè
me
la
est
des
sèd
fes
tou
la
fai
gui
mo
J
que
géc
den
tale

et généreux archevêque Haulik, qui joua un si noble rôle dans les luttes patriotiques de 1845 à 1849. Le titulaire actuel de l'archevêché d'Agram, Mgr Michalovitch, peu populaire, paraît-il (c'est un Magyar), laisse cette belle création



Type croate.

tion de son prédécesseur en assez mauvais état. Le cardinal Haulik ne se contenta pas, du reste, de léguer à ses ouailles une délicieuse promenade; j'ai déjà indiqué la part considérable qu'il prit à la fondation de l'Université; de plus, il établit un orphelinat auquel il consacra 150,000 florins et une maison de retraite pour les veuves, qu'il dota de

50,000 florins. A l'occasion de ses noces d'or, il offrit 80,000 florins aux paroisses pour être distribués aux pauvres de tous les cultes, sans distinction. Ce prélat bienfaisant est mort le 11 mai 1869, âgé de quatre-vingt-un ans.

Il est impossible, — quelles que soient les croyances personnelles de celui qui écrit, — de ne pas rendre hommage au rôle éclatant qu'a joué et que joue encore le clergé catholique dans la renaissance croate; je l'ai déjà signalé, et j'aurai occasion d'y revenir plus loin à propos de ma visite au grand évêque patriote, Mgr Strossmayer. Les Croates sont du reste en majorité catholiques, et catholiques fervents, pour ne pas dire intolérants; on ne trouve point parmi eux de libre-penseurs. Il y a à peine trente ans, ils ne souffraient pas de protestants dans leur pays, et ils privaient de tout droit municipal quiconque abandonnait l'Église latine pour l'Église grecque. Le protestantisme, en effet, n'apparaissait le plus souvent aux Croates que sous les traits du magyarisme lui-même, et quant à l'orthodoxie grecque, ils la repoussaient absolument, bien que leurs affinités de race eussent dû les pousser à l'indulgence vis-à-vis de leurs frères serbes qui suivent le rite grec, mais qui, il faut bien le dire, sont disposés à la même intolérance vis-à-vis de leurs congénères du rite latin. Tout cela tend aujourd'hui à s'effacer, par suite du progrès des idées scientifiques modernes.

Je voudrais que ces quelques pages aient donné une idée suffisante de la capitale croate, si intéressante à tant de titres, et qu'elles puissent engager beaucoup de mes compatriotes à la visiter. Ils y trouveraient comme moi, je n'en doute pas un seul instant, un accueil empressé et cette sympathie latente des caractères et des intelligences, qui par-dessus la tête des Allemands, leurs ennemis hérédi-

taires à tous deux, crée si facilement des liens de bienveillance mutuelle entre le Slave méridional et le Français [1].

[1] A ce sujet, je puis rappeler un fait tout récent : Le *Pozor* (d'Agram) du 16 janvier 1883 annonçait que sept étudiants de l'Université croate avaient été punis à cause d'un télégramme envoyé à l'occasion de la mort du grand Français Gambetta. Deux de ces étudiants avaient été renvoyés de l'Université, et les cinq autres s'étaient vu retirer leurs bourses. « Les doyens des deux Facultés laïques », ajoute le *Journal des Débats* du 19 janvier auquel nous empruntons cette anecdote, « ayant cité tous leurs étudiants pour procéder à une enquête, ceux-ci déclarèrent, sur la question qui leur fut faite, qu'ils étaient tous d'accord avec le télégramme envoyé par leurs camarades. Lorsque ensuite les doyens voulurent les interroger séparément, les étudiants refusèrent de répondre aux questions qui leur furent posées. » Hâtons-nous d'ajouter que quelques jours après, ces punitions furent levées, à la satisfaction générale ; mais nous ne devons pas oublier cette manifestation unanime de la sympathie des étudiants croates pour la France frappée d'un coup si sensible et si inattendu !

CHAPITRE II

SUR LA SAVE.

Carlovatz. — Sissek : son passé, son présent, son avenir. — Krapatch : un vieux château du seizième siècle. — La Kulpa et la Save. — A bord du *Boréas*. — Les Confins militaires et leurs résultats économiques. — Jasenovatch : la frontière de l'empire français. — Gradisca, Berbir, Swinyar, Kobach. — Types et paysages de la Slavonie et de la Possavina.

I

Sissek, le 13 mai.

La voie ferrée qui d'Agram se dirige vers le sud conduit d'un côté à Carlovatz (Karlstadt), de l'autre à Sissek.

Carlovatz est situé au confluent de la Kulpa et de la Korana, et Sissek, au confluent de la Kulpa et de la Save.

La première de ces villes doit sa fondation et son nom à l'archiduc autrichien Charles, qui commandait la frontière militaire croate au seizième siècle. Il commença à construire la ville en 1577 et en termina les murailles vers 1582, et il la peupla avec des soldats et surtout des réfugiés de la Croatie turque qui la défendirent avec succès contre leurs anciens maîtres, en 1599. Carlovatz se divise en deux parties : la ville forte qui contient la citadelle, les églises et monuments publics, ainsi que les demeures des

autorités autour d'une place assez laide, et le faubourg qui comprend le reste des habitations, dont beaucoup sont en bois; tout cela n'a rien de bien intéressant.

Il n'en est pas de même de Sissek, bien que ce ne soit plus aujourd'hui qu'une petite bourgade ou plutôt un immense village de trois mille habitants, morne, désolé, avec



Jeune fille de Sissek.

des rues non bâties et la physionomie d'une grande ville de l'avenir; cela n'est guère plus agréable que la musique du même nom. Et cependant Sissek est tellement plein de souvenirs, qu'il doit intéresser le voyageur le plus indifférent.

La ville que cette bourgade a remplacée était déjà, en effet, une cité importante à l'époque pannonienne[1]; son

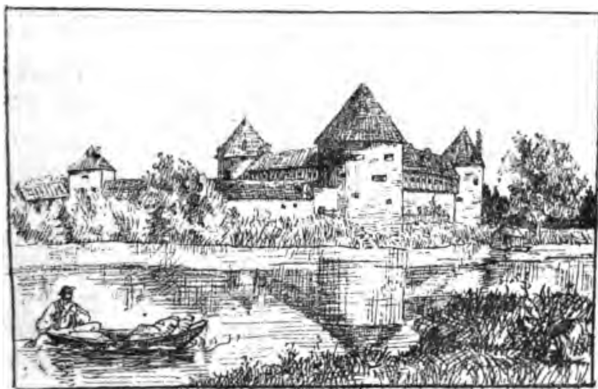
[1] Sissek (croate Sisak) tire son nom, d'après les archéologues de

territoire fut conquis par les Romains sous le consulat de L. Cécilius Métellus Dalmaticus et de L. Aurélius Cotta, c'est-à-dire l'an de Rome 634, suivant les marbres du Capitole, ou 635, d'après Varron (119 av. J. C.). Auguste en fit un *castrum stativum;* Tibère y prit ses quartiers d'hiver pendant la guerre pannonienne; sous Septime Sévère, elle devint le siége d'un grand gouvernement militaire, et elle prit de cet empereur le nom de *Septimia Sissia*. Plus tard, elle resta la ville principale de la Pannonie supérieure, et ensuite, quand la *Savia* devint une province, elle fut la résidence de son *corrector,* et sous Gallien et Probus, le siége d'un trésor impérial et de la principale fabrication de monnaies de l'empire.

Pendant toute leur domination, les Romains agrandirent et embellirent la ville, qui devint, grâce à son admirable situation à cheval sur le Danube et l'Adriatique, un grand centre de commerce. Elle était alors entourée de puissantes murailles dont on retrouve aujourd'hui les vestiges dans tout le triangle compris entre les rivières Save, Kulpa et Odra; la cité de cette époque devait occuper toute cette étendue. Suivant Appien (*De rebus Illyricis,* cap. XXII), Segesta était située sur la Save; Strabon (*Géogr.,* liv. VII, c. V) distingue Segesta ou Segestica de Siscia, qui, d'après lui, se trouvait non loin de la première. Il est probable qu'il y avait alors deux villes, la Segesta pannonienne et la Siscia Castellum (ἡ Σίσχια φρούριον), construite par les Romains. Les deux villes ont dû se réunir et se confondre, et le nom romain aura absorbé l'autre. Cependant la ville sur la Save est encore mentionnée par Zosime (*Hist.,* lib. II, c. XLVIII) à propos de la guerre qui eut lieu, en 351,

la localité, de sa situation au confluent de la Kulpa (« sa usca », signifiant « du côté du confluent ou de l'embouchure »).

entre Constance et Maxence. C'était aussi sur la Save que se trouvait la station commerciale des Romains. On a trouvé en Croatie un coffret sculpté du quatrième siècle qui témoigne de l'importance qu'avait encore Siscia à cette époque. Sur ce coffret sont personnifiées les cinq principales villes de l'empire, qui sont Rome, Byzance, Carthage, Nicomédie et Sissek.



Château de Krapatch, près de Sissek.

Après la chute de l'empire romain, Sissek, bien que depuis longtemps il fût le siége d'un évêché et qu'il comptât une population de cinquante mille habitants, commença à déchoir, ne pouvant se défendre contre les attaques des barbares, et Attila y porta la dévastation, après qu'il eut pris et détruit Sirmium, en 441. Le siége épiscopal fut alors momentanément transféré à Salone.

Quand les Croates, après avoir, au septième siècle, chassé les Avares, occupèrent le pays, Sisak devint le

siége d'une de leurs joupanies (zupanija). Ljudevit (Louis), le plus célèbre de leurs grands joupans, secoua le joug des Francs après la mort de Charlemagne, qui avait étendu son empire jusqu'à la Save; mais à la réunion des deux joupanies croates, cette ville vit encore diminuer son importance, et au dixième siècle, elle fut de nouveau saccagée par les Magyars.

Il faudrait un volume pour raconter l'histoire de la Siscia antique, sa conversion au christianisme et ses martyrs sous les persécutions de Dioclétien et de Galère.

En 1092, saint Ladislas, roi de Hongrie et de Croatie, érigea l'évêché d'Agram et lui fit don du territoire de Sissek. Au seizième siècle, cette malheureuse ville devint, à cause de sa situation stratégique et commerciale, l'objectif des efforts des Turcs, qui, maîtres de la Bosnie, l'attaquaient constamment. C'est alors que le chapitre d'Agram fit élever la forteresse qui se voit encore au confluent des deux fleuves et que j'ai pu visiter en détail, guidé par un aimable compatriote, M. A. Schürer, Alsacien, à l'obligeance duquel je dus d'être mis en rapport avec les principaux membres d'une société archéologique qui s'est donné la patriotique mission de recueillir les antiquités du pays, et qui a formé ainsi le noyau d'un petit musée très-intéressant

Le vieux château dont il s'agit, dont le nom est Krapatch, a été construit en 1544, par le chapitre d'Agram, sous la direction d'un architecte italien, Pietro de Milan. Les travaux commencèrent le 21 avril 1544, et le jour de Saint-Luc 1545, le ban de Croatie, Thomas Nadazd, vint officiellement visiter la nouvelle forteresse. Les commandants, élus pour un an par le chapitre d'Agram, devaient être chanoines de la cathédrale; le premier cité s'appelait

Ivan Tominitch. Le château domine le confluent de la Kulpa et de la Save ; il est entièrement bâti en grandes briques plates romaines, enlevées aux ruines de Sissek; il forme un triangle irrégulier dont chaque angle est défendu par une grosse tour; les murs de ces tours ont trois mètres cinquante centimètres d'épaisseur, et elles sont voûtées à leurs deux étages avec piliers de soutien au rez-de-chaussée et plusieurs rangs de meurtrières; les voûtes sont en plein cintre. Les bâtiments qui rejoignent les tours ont aussi des murailles de grande épaisseur, avec deux étages voûtés et casematés; ces constructions accessoires ne sont pas très-hautes, mais sur leur terre-plein formant remparts devaient se trouver des appareils défensifs en bois, de même qu'aujourd'hui l'on y a élevé les pièces de l'habitation; l'unité de la construction et la régularité des dernières assises ne m'ont laissé aucun doute à cet égard. Il y a sur la Save, et notamment à Gradiska, des forteresses analogues, mais de date plus récente. Comme en aucun pays il n'y a de vieux château sans légende ou sans cachette mystérieuse, on prétend qu'il y aurait ici un souterrain qui passerait sous la Kulpa, de façon à permettre le ravitaillement de la place à l'insu des ennemis qui en investiraient les murailles; ce souterrain aurait son issue dans le voisinage d'une petite église moderne qui se trouve de l'autre côté de la rivière, et aurait nécessité la création de fondations d'une profondeur formidable; je ne me rappelle pas bien si l'on ne m'a pas parlé de trente mètres! Je laisse le soin de rechercher ce merveilleux souterrain aux amateurs de surnaturel; quant à moi, je me suis contenté d'examiner avec soin le carrelage du grand corridor qui règne à jour derrière tous les bâtiments et à l'intérieur de chaque tour. Ce corridor, véritable chemin de ronde inté-

rieur, est pavé exclusivement de grandes briques antiques posées à plat; plusieurs de ces briques portent la marque *Sissia;* d'autres montrent des empreintes de pattes de chien ou de cervidés, ou même des pieds d'hommes qui ont marché sur la terre avant sa cuisson. Le vieux château de Sissek est fort bien entretenu par son propriétaire actuel, M. M..., qui l'a acheté il y a peu d'années au chapitre d'Agram, avec la grande propriété rurale qui l'environne, pour la somme de dix-huit mille florins. Il est, du reste, en assez bon état de conservation, malgré les nombreux assauts qu'il a eu à essuyer. En 1592, Hassan, pacha de Bosnie, en fut repoussé à trois reprises par le prêtre Mikacitch. En 1593, le 22 juin, nouvelle attaque du même Hassan, battu cette fois sous les murs de la ville par le ban Thomas Bakac-Erdödy. La déroute des Turcs fut complète, et Hassan, treize chefs et dix-huit mille musulmans périrent, dit-on, dans cette mémorable bataille. Le tombeau du ban vainqueur se voit encore dans la cathédrale d'Agram. La même année, une armée turque de quarante mille hommes, sous le commandement du Beglerbeg, revint à la charge pour venger Hassan, et Sissek, moins heureux cette fois, tomba au pouvoir de l'ennemi; mais quelques mois plus tard (1594), après la victoire de l'archiduc Maximilien à Petrinja, la garnison musulmane évacua la ville après l'avoir réduite en cendres; le château, tout de pierres, survécut à cette dévastation. Le dernier fait de guerre que je signalerai dans l'histoire de Sissek est une nouvelle attaque des Turcs en 1641.

Aujourd'hui, comme je l'ai dit plus haut, le moderne Sisak n'est plus qu'un grand village; en dehors des antiquités qu'on y trouve à chaque pas dans les ruines, il n'a de remarquable que son pont de bois sur la Kulpa, et un

petit obélisque moderne près de l'embarcadère des bateaux de Belgrade. L'avenir prépare peut-être à cette bourgade de brillantes destinées, si son chemin de fer qui va dès maintenant à Banjaluka, en Bosnie, se poursuit jusqu'à Sérajewo et de là à Salonique, ajoutant ainsi un débouché vers la mer Egée, à celui qu'elle possède déjà vers la mer Noire par le Danube, et plaçant Constantinople entre les deux branches d'un compas dont elle est le sommet. Ce serait sans doute alors la résurrection de l'antique Segesta des Romains.

II

Sissek, 14 mai, à bord du *Boréas*.

Je suis à bord du bateau qui doit demain me faire descendre la Save jusqu'à Brod. Ce bateau flotte sur la Kulpa; la Save est à douze cents mètres d'ici; ce dernier fleuve est appelé le fleuve slave par excellence; depuis sa naissance en effet, au mont Mangart en Slovénie, jusqu'à son confluent avec le Danube, sous la forteresse de la blanche Belgrade, il n'entend pas ses riverains dire un seul mot d'allemand ou de magyar.

.....Je recommande beaucoup aux gens qui voyagent dans des pays un peu primitifs, où les garçons manquent de... style et les horloges (quand il y en a) d'exactitude, de coucher, si cela leur est possible, à bord du bateau qui doit les emmener le lendemain. Quand un lit passablement dur est indifférent, c'est presque le seul moyen de dormir tranquille et d'être à peu près certain de ne pas manquer le départ. Ceci soit dit, bien entendu, sans faire aucun tort

au grand hôtel des *Armes de Hongrie*, ni à celui de l'*Agneau d'or* de Sissek, que je n'ai l'honneur de connaître ni l'un ni l'autre..... Le capitaine du *Boréas* est un jeune Hongrois fort aimable, avec qui je cause beaucoup..... en italien, bien entendu. Tous les gens instruits parlent ici cette langue ; l'Italie est si près, et il se fait d'ailleurs un commerce très-considérable, par Trieste, entre les pays des rives de la Save et la Péninsule. Nous avons à bord un musulman, marchand de Berska, qui vient de vendre pour cinquapte mille florins d'eau-de-vie de prunes à Trieste. On fabrique une énorme quantité de cette liqueur chez les Sud-Slaves, qui l'appellent Slivovitsa (de Sliva, prunes) ; le prunier joue un rôle considérable dans leur économie rurale, et ils inondent les marchés d'Orient de pruneaux de qualité inférieure qu'ils décorent audacieusement du nom de pruneaux de France. Notre marchand de Slivovitsa était, du reste, avec un Croate en costume national, le seul compagnon un peu pitoresque que nous eussions à bord du *Boréas ;* ils représentaient les deux races qui se partagent la contrée. Le reste (une soixantaine de passagers en tout) se composait en grande majorité de soldats et d'officiers qui s'en allaient en Bosnie, et de qui j'ai essayé de tirer le plus de renseignements possible. Parmi ces passagers, deux dames qui vont rejoindre leurs maris, aux avant-postes du côté de Novi-Bazar. Elles ont l'air fort crâne, ma foi, avec le chapeau à plumes, le lorgnon, la lunette et la boussole, et elles fument la cigarette comme de vrais troupiers. Mais pourquoi l'une d'entre elles porte-t-elle un petit chien havanais sous le bras?... Ces dames, du reste, paraissent amies du confortable, car elles ont avec elles une voiture qu'elles doivent faire atteler, en débarquant, à des chevaux du train des équipages ; et il paraît que ce

luxe n'est pas superflu. Diable! cela me fait faire des réflexions assez cuisantes, à moi qui n'ai aucun phaéton dans mes bagages. Enfin, nous verrons bien!... Notre effendi [1], qui est fort obligeant, nous donne des indications et des recommandations pour des begs de Serajewo... Le paysage à travers lequel nous naviguons est, du reste, assez monotone et ne peut nuire beaucoup aux conversations. C'est avec raison que l'on a nommé ce pays la Posavina, c'est-à-dire le pays de la Save. Les eaux du fleuve sont en effet ici chez elles, et elles en prennent à leur aise. Partout, sur les deux rives, d'immenses lagunes bordées de terres émergeant de quelques mètres à peine, et couvertes d'arbres assez chétifs. Le fleuve déborde presque régulièrement au printemps et à l'automne; mais, cette année, c'est une véritable inondation : heureusement que la culture principale du pays est le maïs, dont les habitants récoltent le grain en bateau, quand ils ne peuvent le couper autrement. Singulière manière de moissonner, n'est-ce pas? Çà et là, sur la rive, quelques misérables villages, dont les maisons, y compris le toit, sont toutes en bois. Les églises seules sont souvent en pierres ou plutôt en mauvaises briques recouvertes de plâtre. Quelques-unes, de construction plus moderne, font reluire au soleil (qui daigne enfin se montrer) les lames de zinc qui recouvrent les joints de leurs murailles et les arêtes de leurs toitures de bois. La population est aussi misérable que ses habitations. On aperçoit avec la lorgnette (car la Save,

[1] On donne ce titre à tout homme qui possède une certaine instruction, c'est-à-dire la lecture, l'écriture et la langue turque, ce qui est loin d'être commun parmi les Slaves musulmans des provinces bosniaques.

sans parler de ses lagunes, est large comme quatre ou cinq fois la Seine à Paris) des hommes pieds nus qui vont et viennent sur l'étroite langue de terre restée à sec entre la rivière proprement dite et la plaine inondée, des bergers avec des troupeaux de petites vaches et d'énormes pourceaux [1], des enfants à peine vêtus, qui grouillent avec lesdits cochons et les oies, et des femmes qui, retroussées jusqu'au haut des cuisses et les pieds dans l'eau, lavent debout leur linge, en le battant contre une sorte d'auge en bois qu'elles tiennent appuyée sur leurs jambes nues. La lessive doit être bien faite!

Sur le fleuve même, nous dépassons des îles désertes qui abritaient encore, dit-on, il y a une cinquantaine d'années, « d'industrieuses républiques de castors [2] », et nous croisons quelques bateaux ou radeaux chargés de bois et de grains [3], et de nombreux moulins composés de deux ou quatre gros troncs d'arbres arrimés au milieu de l'eau et auxquels on a fixé une grande roue à palettes que le courant fait tourner; à côté de la roue est construite une masure en bois, demeure du meunier; c'est primitif, mais pittoresque, et il y en a beaucoup.

Nous sommes ici en pleins Confins militaires, et bien qu'ils aient été supprimés il y a quelques années, leurs déplorables résultats économiques pèsent encore sur toute la contrée.

[1] Les Magyars appellent avec mépris les sud-Slaves « gardiens » ou « marchands de cochons ».

[2] Cyprien ROBERT, *les Slaves de Turquie*, 1844-1852, Paris, (PASSARD), 2 vol. in-8, t. II, p. 35.

[3] Ces bateaux sont un peu relevés à l'avant, avec une chambre éclairée par de petites fenêtres. Une grande godille à la proue, et deux à la poupe, servent à les diriger.

On sait que ces frontières militaires furent établies au seizième siècle à l'imitation des colonies défensives des Romains. Les divisions territoriales y prenaient le nom de régiments; le soldat, quand il n'était pas sous les armes, redevenait paysan, et son officier juge ou administrateur. Le service de sentinelle se faisait au moyen de tours de garde que l'on voit encore pour la plupart et qui étaient munies



Village des frontières militaires.

d'un système de signaux au moyen desquels toute la population valide de l'Adriatique aux Carpathes pouvait être appelée aux armes en quelques heures. Tout cela était parfait au point de vue militaire, mais il n'en était pas de même au point de vue économique. En effet, pour favoriser le maintien de cette étrange organisation, le gouvernement avait consacré le vieux système communiste slave; la propriété était commune entre tous les membres de la famille sous l'autorité des père et mère de famille élus

parmi les *anciens* par tous les membres de la tribu et assistés d'une sorte de conseil. Or, si cette vie patriarcale rend ceux qui y sont soumis, gais, sans soucis et en général accueillants pour l'étranger; si elle empêche la naissance et le développement du prolétariat et de la domesticité, elle a d'un autre côté pour effet de détruire toute initiative et par suite toute responsabilité. L'Autriche a supprimé les Confins militaires, mais elle n'a pu, du jour au lendemain, changer l'assiette sociale et les mœurs de ses anciens défenseurs. Aujourd'hui encore, cette population est on ne peut plus arriérée au point de vue de l'instruction; les soins donnés aux enfants y sont déplorables, et leur mortalité est effrayante; quant à la culture du sol, elle laisse encore plus à désirer. Peu de travail et pas d'économies, telle paraît être la devise de cette population; quand les paysans ont quelque argent dans leur poche, ils vont le boire à Radovatch, sous prétexte de se rendre au marché! Il faudra des siècles pour réparer le mal qu'ont causé des siécles de dépravation sociale et économique.

Entre Jasenovatch et Gradisca.

Jusqu'ici cependant, les deux rives sont autrichiennes, et il y a encore des deux côtés quelques cultures; on voit çà et là des jardins de pruniers destinés à produire le Slivovitsa, la fameuse eau-de-vie de prunes, boisson nationale de tous les Jougo-Slaves, et à laquelle s'habitue fort bien, je vous assure, quand elle est de bonne qualité, le Français gâté par notre cognac. A Jasenovatch, nous entrons en pays turc.

Ce village, au confluent de la Save et de la Unna [1], a

[1] Cette localité, qui est bâtie sur pilotis et qui compte aujourd'hui

toujours été un point frontière important. Sous Charlemagne et sous Napoléon Ier, l'Empire français arrivait jusque-là; aussi avait-on coutume de dire, au commencement de notre siècle, que les coqs de ce village, quand ils chantaient, étaient entendus dans trois empires : le français, l'autrichien et le turc. Aujourd'hui, hélas! la France est bien loin, la Turquie s'en va, et les coqs de Jasenovatch ne chantent plus qu'en hongrois;... mais ils apprennent le slave.

Voici, en effet, la Bosnie à notre droite, et cela ressemble terriblement à ce que nous voyions tout à l'heure dans les anciens pays autrichiens, sauf que les villages sont plus rares et les plantations de pruniers plus clair-semées. On aperçoit quelques aigles, venus sans doute des montagnes, qui s'élèvent tout là-bas vers le sud, et à travers lesquelles nous allons chevaucher sous peu de jours. Le pays est encore plus inondé qu'il ne l'était en amont; aussi des bandes de hérons et de vautours s'en donnent à cœur joie et à bec-que-veux-tu. Du côté de la rive hongroise, dans un misérable village sur pilotis, comme tous les autres, une troupe de femmes se baignent dans un costume aussi léger que possible, dans l'enclos palissadé qui entoure leur bouge lacustre et qui leur sert, suivant la saison, de jardin ou de bassin de natation.

Je viens enfin d'avoir un petit avant-goût de Bosnie. En face du Gradisca austro-hongrois, — qui ne fut repris sur le Croissant par les Impériaux qu'en 1685, — est le Gradisca turc, qui s'appelle aussi Berbir. Au-dessus de ce pauvre village, se dressent deux minarets de bois sur le plus élevé

mille cent habitants, a été prise en 1536 par le pacha de Bosnie, après la bataille Mohatch.

desquels, à notre passage, le muezzin était à son poste. Était-ce pour appeler les fidèles à la prière? Je ne le crois pas. Je pense que ce brave curé musulman était bien plutôt là par curiosité, et ce qui me confirme dans cette opinion, c'est qu'au pied du minaret, et dans les courettes des masures groupées en cet endroit, je distinguais parfaitement de nombreux curieux en fez et turban, et même quelques femmes, chrétiennes probablement. Tout ce monde blanc et rouge, bariolé de couleurs voyantes, pasteurs et fidèles, regardait passer le bateau à vapeur, qui les rattache des deux côtés à la vie civilisée. Du reste, dans presque tous les villages, la population est aux portes sur le fleuve, quand nous passons, et cela sur les deux rives. A Gradisca, nous voyons de plus un bon nombre de soldats austro-hongrois. Cette localité est une importante position stratégique, à cause de la route qui de là mène à Banjanluka, et par suite d'un tournant de la Save où l'on vient de construire un fort. Le lit du fleuve reste assez étroit, et il ne s'élargit pas en s'avançant vers le Danube; mais la vallée est toujours inondée. Du côté de la Bosnie, de jolies collines boisées; puis, plus haut, une seconde ligne de coteaux plus élevés sur lesquels on distingue des masses forestières importantes; puis enfin, plus haut encore, dans la brume, les sommets du centre de la Bosnie, tachetés çà et là par la blancheur de la neige. Le long du fleuve et jusque dans l'eau débordée, des arbustes, des arbres debout et de grands squelettes d'arbres morts d'excès d'humidité ou de vieillesse, peut-être aussi du chagrin de n'avoir pas été utilisés, et maintenant noirs, chicoteux, décharnés, fantastiques. La rive hongroise ne montre pas pareil abandon. Pendant que nous traversons ce paysage, des soldats dorment ou fument sur le pont;

quelques-uns jouent aux cartes, comme de vrais Hongrois qu'ils sont; une femme croate, vieille avant l'âge, allaite un enfant qui braille; les officiers boivent ou bavardent; un rémouleur utilise ses loisirs en repassant les couteaux des soldats; quelques turcs en guenilles, suivant leur usage national, tuent le temps en regardant devant eux sans rien voir; et mon ami Zornleib exploite à mon profit un musulman plus propre que les autres, monté à bord à Gradisca, et qui se trouve être le maître d'école de Berbir. C'est un *hodja* (pèlerin), s'il vous plaît, et son turban de soie brodé d'or prouve qu'il a été visiter le tombeau du Prophète, en personne ou... par procuration. Il se rend maintenant à Brod pour étudier l'École autrichienne, et faire un rapport à l'autorité scolaire dont il dépend à Constantinople, qui veut, dit-il, faire des améliorations et des réformes dans l'école musulmane de Berbir. Il paraît intelligent et parle couramment l'arabe, le turc, le persan et le croate, plus un peu d'allemand. MM. les Osmanlis sentiraient-ils la nécessité de faire quelque chose pour la Bosnie? Il serait grand temps vraiment, maintenant qu'elle ne leur appartient plus.

III

Svinjar (rive autrichienne).

C'est ici Venise! une Venise de masures avec force loques blanches — ou qui ont la prétention de l'être — pendues aux balcons et aux escaliers, toujours placés à l'extérieur le long de la paroi en bois de la maisonnette. Svinjar est absolument dans l'eau; les habitants n'ont

plus de communication entre eux qu'en bateau, et le vapeur ne peut accoster. C'est donc en nacelle qu'on débarque et qu'on embarque. Sur la rive bosniaque, rien qu'un misérable hameau au pied d'une colline boisée, dont le fleuve s'approche en faisant un coude pour s'éloigner aussitôt. Tous les habitants de ce hameau, une cinquantaine en comptant les oies, tripotent au bord de l'eau, sans que je puisse distinguer ce qu'ils font. Ils s'amusent sans doute: la misère leur crée des loisirs!

Kobach (rive autrichienne).

Nous nous sommes arrêtés tout à l'heure sur la rive bosniaque à Kamen. Ce n'est qu'une énorme carrière où travaillent des soldats et des ouvriers, en grande majorité italiens, et dont les pierres sont destinées à la confection des nouvelles routes ouvertes par les Austro-Hongrois dans les provinces conquises. Avant Kamen, la Save arrive perpendiculairement sur les monts de Bosnie, qui la forcent à tourner brusquement à angle droit. Les montagnes sont maintenant tout près de nous sur la rive droite, et le pittoresque y gagne beaucoup. La rive gauche, au contraire, est plate comme précédemment et ne laisse apercevoir que fort loin, à l'horizon, les montagnes de la Slavonie.

Kobach est un assez joli village qui, par miracle, n'est point inondé. Il possède, comme tout à l'heure Svinjar, une église catholique et une chapelle grecque. Il y a aussi un Kobach turc ou plutôt bosniaque, mais il est sans doute caché dans les bois de la rive droite, car je ne distingue que deux ou trois maisons, d'assez bonne apparence *relativement,* cela va sans dire. Nous longeons toujours de près

les montagnes de la rive de Bosnie, et nous voici bientôt à Dubocatch, où nous trouvons encore cette monotone répétition d'un village bosniaque à droite, avec un minaret en bois, et d'un village hongrois ou pour mieux dire slave, à gauche, avec son clocher catholique ou orthodoxe. Les montagnes s'éloignent vers la rive bosniaque. — En route pour Brod, notre dernière étape avant d'entrer en Bosnie.

CHAPITRE III

EN SLAVONIE. — DJAKOVA.

Brod : une grande ville de l'avenir. — Un village bosniaque. — Chemins de fer et routes en Slavonie. — Un évêque patriote et grand seigneur. — Mgr Strossmayer. — Le palais et la cathédrale de Djakova. — Retour à Brod.

I

Brod, 15 mai.

En passant pour arriver à Brod sous le magnifique pont à cinq arches en fer, d'un demi-kilomètre de long sur six mètres de large — que les Austro-Hongrois font jeter en ce moment sur la Save, et qui sera le premier sur lequel on pourra franchir les eaux de la vallée du Danube, depuis Agram jusqu'à la mer Noire — on peut se faire un instant l'illusion que l'on va retrouver la vie civilisée ou du moins le confortable du voyageur.

Il n'en est rien cependant : des rues énormes sans pavé et remplies de fondrières qui, en ce moment, sont de véritables cloaques; une foule de gens à mine hétérodoxe contre l'empressement suspect desquels il faut défendre ses bagages; pas une voiture, bien entendu — par où passerait-elle? — c'est ainsi que doivent se présenter tout d'abord à l'arrivant les villes du Far-West américain, du cap de

Bonne-Espérance ou de l'Australie, le jour où elles sont improvisées ; mais il y a ici deux éléments en plus : les soldats qui sont nombreux, à en juger par ceux que l'on rencontre partout, et le typhus qui fait actuellement beaucoup de victimes.

Nous avons obtenu heureusement, et à grand'peine, une chambre à deux lits à Rothe-Haus, l'unique auberge de cette bourgade qui contient, à l'heure où j'écris, trois mille habitants ; nous y serons sans doute fort mal, mais il n'y a pas de choix ; je doute même, entre nous, que nous jouissions partout d'un pareil luxe en Bosnie. Tout ce que nous entendons dire de cette terre promise nous paraît peu engageant; aussi sommes-nous fort heureux d'accepter l'aimable invitation que nous fait une dépêche de Mgr Strossmayer, évêque de Djakova, d'aller le visiter en sa ville épiscopale.

J'avais pour cet illustre et savant prélat, qui est en même temps un grand patriote slave et un grand ami des Français, des lettres de recommandation de Paris et d'Agram ; mon premier soin en arrivant à Brod avait été de lui demander audience. Cette démarche préliminaire, sans parler de la question de convenance, était aussi absolument nécessaire, car on disait à Brod, dont l'inondation a fait une île, que toutes les routes et même la voie ferrée étaient coupées, et que Djakova ne pouvait être atteint que par un détour qu'il nous aurait été impossible de faire.

Il paraît qu'il y a exagération, et qu'on peut y arriver directement. Je vais donc demain tourner le dos à la Bosnie pour quarante-huit heures encore, mais ce n'est presque pas m'éloigner de mon but, car Mgr Strossmayer, évêque de Slavonie, porte aussi le titre d'évêque de Bosnie.

...J'ai pris terre aujourd'hui pour la première fois sur

la rive bosniaque, et cela grâce à l'obligeance d'un brave négociant croate qui, m'ayant reconnu dans la baraque de bois de l'unique restaurant de l'endroit, pour le voyageur français dont les journaux d'Agram avaient annoncé la venue il y a quelques jours, me proposa de m'accompagner dans ma visite de Brod hongrois et de Brod turc, et me pilota pendant toute cette journée avec une bienveillance aussi intelligente que dévouée.

Après avoir traversé la Save[1] sur le squelette du pont en construction dont j'ai parlé plus haut — ce qui, entre nous soit dit, ne me donna qu'une idée médiocre de l'agrément du métier de charpentier ou de couvreur — nous abordâmes la rive turque et le village bosniaque de Brod. Quand je dis : nous abordâmes, je parle sans aucune figure, car le pays est tellement inondé qu'on ne peut circuler entre les maisons — dans le Brod turc, bien entendu — qu'en nacelle. Nous hélâmes donc un petit bateau creusé dans un tronc d'arbre, un vrai canot de sauvage conduit par un petit musulman qui nous déposa sur l'îlot où est construite la principale rue de « Turkissh-Brod ». Justement midi sonnait, de sorte que le muezzin était à son poste et appelait les fidèles à la prière ; nous allâmes nous planter à la porte de la petite mosquée qui était restée ouverte à cause de l'affluence (c'était un vendredi), et j'eus la primeur d'un office musulman en Bosnie.

Je vous ferai grâce de nos courses dans ce trou humide

[1] Au milieu du fleuve se trouve une île dont la possession était depuis longtemps en litige entre l'Autriche et la Turquie. — J'apprends en passant que la question a été réglée récemment, et que l'Autriche a généreusement abandonné — en détail — l'île à la Turquie, pour la reprendre en gros avec le reste de la Bosnie. Pauvre Turquie !

où végètent un millier de pauvres diables, au bazar, dans un café; je ne vous parlerai pas du débraillé pittoresque de tout ce monde, des petites scènes de mœurs que j'aperçus à droite et à gauche, tout cela est trop connu, et c'est toujours la même chose. Mais ce que je ne puis m'empêcher de noter ici, c'est que ces maisonnettes occupent un empla-



La Save à Brod, avant la construction du pont.

cement où s'élèveront plus tard les palais d'une grande ville, car Brod sera une importante cité commerciale avant la fin du siècle prochain.

Ce n'est pas seulement comme passage commercial que l'avenir de Brod doit grandir, mais le territoire qui l'environne est, je le crois, appelé à un véritable développement agricole. Il n'y a aucun chemin encore digne de ce nom dans cette partie de la vallée de la Save; du reste, ils seraient très-chers à construire, car la pierre manque, et

il faudrait faire venir les matériaux des montagnes de Slavonie ou de Bosnie, qui sont fort loin, ou des bords de la Save à Kamen. Pourquoi ne construirait-on pas les routes en briques de terre cuite, comme en Hollande? Cette vallée, quand elle sera mise à l'abri des inondations de la Save, et qu'elle aura des chemins, sera d'une richesse



Type de Slavonie.

incalculable. La terre est forte, profonde, et paraît excellente. Aujourd'hui, on y cultive un peu de maïs, mais elle est surtout utilisée en mauvais pâturages que les grenouilles disputent la moitié de l'année à de maigres chevaux, de petites vaches, de chétifs moutons et d'énormes pourceaux, richesse du pauvre dans tous les pays du monde.

Il y a encore un peu partout, dans cette fange fiévreuse,

de beaux bouquets de bois qui prouvent que les plantations forestières y viendraient très-bien. Pourquoi, en attendant les travaux de l'avenir, ne pas planter dès aujourd'hui des peupliers, des trembles, des sycomores, tous arbres à pousses faciles et rapides qui prépareraient sans dépenses et sans peine la future richesse agricole du pays?

C'est par Brod que l'armée envahissante est entrée en Bosnie au mois d'août 1878; cette petite bourgade, desservie par un chemin de fer, était une base d'opération suffisante. Un pont de bateaux y avait été établi sur le fleuve, et la brigade d'avant-garde se préparait à le franchir lorsque deux fonctionnaires turcs arrivèrent par le bac, et demandèrent à voir le général en chef. Ces deux fonctionnaires étaient un bimbaschi ou major et un civil de haut grade. Introduits auprès du général en chef, ils lui tinrent un long discours et voulurent lui remettre un papier qui contenait une protestation contre la prise de possession du territoire turc par l'armée austro-hongroise. Le général Philippovitch refusa d'accepter ce document; l'officier voulut alors le déposer à ses pieds, mais il ne fut pas plus heureux dans cette tentative; le commandant en chef fit comprendre énergiquement aux envoyés ottomans qu'ils n'avaient qu'à reprendre leur protocole et à s'en aller comme ils étaient venus. L'Autriche évita ainsi toute convention, tout compromis réglant avec la Turquie l'occupation des deux provinces, et elle conserva une liberté absolue sous le bénéfice et dans les limites du traité de Berlin.

Il est bien certain, du reste, qu'une entente avec la puissance souveraine n'aurait nullement changé les dispositions des musulmans bosniaques vis-à-vis des envahisseurs; les imans, hodjas et autres gens pieux *ejusdem*

farinæ avaient surchauffé le fanatisme mahométan au point qu'il fallait que le sang coulât. Les bruits qu'ils avaient fait courir sur les Autrichiens étaient tellement absurdes que plusieurs musulmans tuèrent leurs femmes et leurs enfants pour les empêcher de tomber entre les mains des chrétiens; au même moment, et en pleine rue de Serajewo, un jeune musulman de douze ans massacra froidement une petite chrétienne de huit ans.

II

Djakova, 16 mai.

Nous sommes partis de Brod hier matin dans le même train qu'un des meurtriers du consul italien, récemment assassiné à Serajewo, lequel meurtrier va à Essek pour y être exécuté; il paraît qu'il en coûte moins cher de transporter le condamné que Monsieur le bourreau et son matériel! Malgré ce lugubre compagnon de voyage, nous sommes arrivés ici à bon port. La voie, terminée seulement en novembre dernier (1878), me semble placée beaucoup trop bas dans ce pays, sujet deux fois par an à de terribles inondations. Assez mal construite du reste, et sortant à peine de l'eau (il y a seulement quelques jours que le service a pu être repris), elle est complétement minée, de sorte qu'il y a des instants où les wagons montent et descendent, et vous donnent une véritable sensation de roulis et de tangage. Aussi le train va-t-il absolument au pas, ce qui oblige les conducteurs à refermer soigneusement à clef les voitures après chaque station, afin d'éviter que les voyageurs amis du pittoresque ne descendent à terre

pour faire l'école buissonnière en suivant le convoi.

Heureusement que la distance n'est pas longue de Brod à Vrpoljé, où nous déjeunons en attendant la voiture de louage qui, attelée de deux vigoureux petits chevaux hongrois, valant ici cent cinquante francs la paire, nous dépose à la porte du palais épiscopal de Djakova. Mais quelle route, bon Dieu ! Il faut décidément voyager, pour se faire une idée des histoires que nous racontaient nos pères sur l'état des chemins en France avant la loi de 1832 ; et ce n'est qu'un faible avant-goût de ce qui nous attend en Bosnie !

Djakova est un petit trou de quatre mille âmes, qui n'a de curieux que son évêque. Dès que notre équipage est signalé, trois ou quatre laquais, grands et petits, vêtus de la livrée nationale croate (sorte de costume de hussard noir avec broderies et brandebourgs rouges), se précipitent hors du porche du palais épiscopal et prennent nos malles et nos lettres d'introduction. Nous traversons ce porche, nous montons un bel escalier de pierre et nous parcourons de grands corridors nus dans lesquels nous rencontrons le secrétaire de Mgr Strossmayer qui venait au-devant de nous. Il nous amène dans une chambre d'attente où nous sommes brossés, époussetés, nettoyés par les susdits laquais-hussards ; puis on nous introduit dans les salons, où, quelques moments après, paraît Mgr Strossmayer lui-même.

L'évêque de Djakova est un vieillard tout jeune, grand, maigre, la physionomie ascétique ; il porte perpétuellement sur la tête, dans l'intérieur des appartements, une espèce de calotte de velours noir à oreilles relevées, qui lui donne un faux air de notre roi Louis XI, avec la même finesse et la méchanceté en moins. Tout est ici réglé sur un pied excellent, sans luxe, mais avec beaucoup de confortable.

Le palais épiscopal de Djakova est une grande construction bâtie il y a une quarantaine d'années, et auprès de laquelle s'élève la cathédrale. Ce palais est simple, mais a cependant grand aspect avec ses vastes corridors un peu monastiques, sur lesquels s'ouvrent les appartements ayant vue sur des jardins bien entretenus. Il est rempli de belles choses : tableaux de maîtres, étoffes précieuses, livres, manuscrits, vases d'or et d'argent anciens, tout cela doit aller au musée en construction à l'Université d'Agram dont Mgr Strossmayer est un des fondateurs et le principal bienfaiteur. La salle à manger où nous venons de dîner à l'ancienne mode, à une heure, est la pièce la plus modeste du palais; nous étions une quinzaine, le maître de la maison, le comte C..., un Dalmate de Raguse, vieil ami de Monseigneur, un jeune Français, M. Marbeau, ancien auditeur au conseil d'État, que j'ai eu le plaisir de rencontrer dans cette demeure hospitalière [1], mon interprète Zornleib et moi, un supérieur des Franciscains de Bosnie, puis un état-major de chanoines, secrétaires, prêtres de passage, tous revêtus du costume ecclésiastique, ce qui prouve qu'ils sont à demeure dans la maison, car en Croatie et en Slavonie, les prêtres ne portent la soutane que dans les villes; — ailleurs, et surtout en voyage, ils ont un gilet fermé, une grande redingote-soutanelle noire, et pour couvre-chef, le classique et vulgaire melon.

On a naturellement parlé français au bout d'honneur de la table. Monseigneur s'exprime très-bien dans notre langue; beaucoup de ses prêtres parlent italien, ayant fait

[1] M. Marbeau, qui a parcouru tout le centre de l'Europe en véritable observateur, vient de publier un très-intéressant volume : *Slaves et Teutons* (Hachette, 1882), que je suis heureux de signaler à mes lecteurs.

en Italie leurs études théologiques. Conversation des plus animées ; le maître de la maison, gai, spirituel, instruit, mais par-dessus tout patriote slave[1], ce qui veut dire ami de la France, se félicitant avec une chaleur tout aimable de la présence de deux Français chez lui, et prenant texte de cette rencontre pour témoigner hautement de la sympathie qui doit réunir les deux peuples dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Franc parler, franche allure, franc esprit !

.....Je suis positivement ébahi et émerveillé de ce que je vois et entends ici ; il est vrai qu'en France, on n'a pas tous les jours l'occasion de rencontrer un évêque qui a un demi-million de revenu, cent chevaux, et je ne sais combien de bêtes à cornes dans ses écuries et dans ses étables, au-devant duquel tous les gens qu'il rencontre se précipitent pour lui baiser la main, et qui, avec cela, est l'incarnation vivante d'une nationalité de sept à huit millions d'hommes. Que nous sommes loin à Djakova de nos fonctionnaires ecclésiastiques, maigrement appointés, encore plus maigrement respectés, et qui bien souvent, en fait de patriotisme, regardent plus volontiers du côté du Vatican que de celui de l'Élysée !

Mgr Strossmayer, chaussé de grandes bottes et la soutane relevée, à cause de la boue, nous a menés lui-même visiter la cathédrale qu'il achève en ce moment et qui lui coûte quatre millions. Cette église, de style roman, élève vers le ciel deux flèches aiguës qui s'aperçoivent au loin des montagnes de la Bosnie, dont l'évêque de Djakova est en même temps, comme je l'ai dit plus haut, le pasteur

[1] « Strossmayer a un nom allemand, disent les Croates, mais son cœur est slave. »

nominal [1]. Puis, toujours guidés par l'éminent prélat, nous avons vu ses basses-cours. son haras, ses jardins, son parc à daims : il y avait deux ans qu'il ne les avait parcourus aussi en détail, mais il était heureux, nous disait-il, de faire ainsi les honneurs à des Français, n'ayant pas eu depuis longtemps le plaisir d'avoir à la fois deux hôtes de cette nationalité. Tout en nous parlant aimablement, il donnait sa main à baiser à l'un, sa bénédiction à l'autre, s'informait de la santé de celui-ci, glissait un bon conseil à celui-là : c'est la providence et le bonheur du pays. Il faut voir dans son village épiscopal ce prélat, fils de ses œuvres, pour comprendre ce qu'étaient les évêques grands seigneurs d'autrefois, avec la morgue en plus et la vertu en moins.

III

Brod, 17 mai.

Il a cependant fallu s'arracher aux délices de Djakova, et malgré les aimables, mais toujours discrètes instances de notre vénérable hôte, nous sommes partis ce matin, après avoir assisté sur son invitation à la messe de Mgr Strossmayer, qui, entre parenthèses, est le seul prêtre que j'aie de ma vie entendu prier en latin, et avoir l'air de comprendre ce qu'il dit. Il est vrai que nous sommes dans un

[1] Les catholiques de la principauté de Serbie ont été longtemps aussi rattachés à l'évêché de Djakova, le Pape refusant de nommer et d'installer un évêque latin aux conditions imposées par le gouvernement de Belgrade. Comme on le verra plus loin, la hiérarchie ecclésiastique a été complétement réorganisée en Bosnie depuis mon voyage.

pays où la langue dite de Cicéron — pourquoi fait-on l'injure au grand orateur d'accoler son nom à ce latin de cuisine? — était encore il y a quelques années le véhicule principal de la pensée des gens bien élevés. A dix heures, ce matin, une première voiture à quatre chevaux, menée par un cocher à la livrée croate, partait emmenant nos trois excellences voyageuses, M. Marbeau, pour lequel je vais essayer d'obtenir l'entrée en Bosnie, Zornleib et moi. Derrière cette voiture, une autre menait nos bagages. C'était l'heure de la grand'messe, les abords du palais épiscopal étaient pleins de monde, et nous devions avoir l'air on ne peut plus majestueux en passant devant les douze grands gaillards de laquais qui servent à l'évêque de Djakova de gardes du corps. C'est, en effet, un véritable poste militaire que la salle d'entrée du palais épiscopal, et un râtelier de douze beaux fusils à percussion prouve qu'au besoin on y serait honnêtement reçu. Ces domestiques-soldats sont une tradition en Hongrie. Avant la révolution de 1848, le prince Esterhazy entretenait, pour la garde de ses domaines, un régiment tout entier et pouvait mettre en campagne plusieurs milliers de fusils et quelques pièces de canon. Aujourd'hui, les magnats et les prélats n'ont plus de gardes armés que pour faire tranquillement sentinelle aux portes du château ou du palais épiscopal. Le commandant des pandours de Djakova, — qui porte le titre turc de harambascha, quelque chose comme homme de police ou garde du corps, — a été sergent-major dans l'armée impériale et royale, au régiment du roi de Sicile, ce qui ne l'empêche pas de monter à côté du cocher et de nous faire l'honneur de nous servir d'escorte, avec son bel uniforme bleu à brandebourgs et broderies rouges, jusqu'à la station de Vrpoljé.

Malheureusement cette escorte n'améliore pas la route, que je dirais exécrable, s'il était permis de dire du mal des absents; et en arrivant près de la gare, elle devient si mauvaise, que notre voiture ne peut plus avancer et que nous sommes obligés de faire une entrée moins solennelle avec de la boue jusqu'à mi-jambes des bottes croates que nos amis prévoyants avaient eu le soin de nous procurer à Agram. Nous comprenons alors, sans les excuser de s'en servir, le prétexte que mettent en avant les Hongrois pour refuser des railways aux Jougo-Slaves. Vous voulez que nous vous fassions des chemins de fer, disent-ils, et vous n'avez pas de routes ! Ce à quoi les Slaves pourraient peut-être répondre : Nous vous payons impôt, faites-nous d'abord des routes, et vous n'aurez plus ensuite le droit de nous refuser des voies ferrées !

Cette petite mésaventure nous fait apprécier encore plus les bonnes journées que nous venons de passer chez Mgr Strossmayer; nous avons été reçus, en effet, par l'illustre évêque comme on ne reçoit presque plus nulle part; et quant à moi, je n'oublierai de ma vie mon trop court séjour à Djakova.

CHAPITRE IV

COUP D'OEIL HISTORIQUE SUR LES SLAVES DE BOSNIE ET D'HERZÉGOVINE.

Arrivée des Serbes et des Croates dans l'Illyrie. — Les Grands-Joupans et les Bans de Bosnie. — Le temps du « bon ban Koulin ». — Les Bogomiles. — Luttes avec les Magyars et la papauté. — Croisades des Hongrois en Bosnie. — Le royaume bosniaque. — Les trois Twartko. — La bataille de Kossovo. — Les Hranitch, ducs d'Herzégovine. — Rivalité des rois de Bosnie et des Hranitch. — Les rois Stéphan Thomas et Stéphan Thomacevitch. — Persécutions contre les Bogomiles. — Conquête de la Bosnie et de l'Herzégovine par le sultan Mahomet II. — La dernière reine de Bosnie. — Mathias Corvin, roi de Hongrie, et le banat de Jaycze. — Annexion définitive des deux provinces sud-slaves à l'empire turc.

I

Avant de faire entrer avec moi le lecteur dans les provinces slaves récemment occupées par l'Austro-Hongrie, quelques mots sur leur passé me paraissent devoir être l'introduction nécessaire de ces notes de voyage, écrites au jour le jour sans aucune préoccupation de la liaison des faits, et qui ont besoin, par cela même, de s'éclairer à la lumière de l'histoire. Je ne reprendrai pas les événements les plus lointains dont le territoire aujourd'hui appelé

Bosnie et Herzégovine a été le témoin; il me suffira de remonter rapidement à l'époque où les habitants actuels sont venus donner à ces provinces, avec leur vrai caractère ethnique, leur langage et leur nationalité définitive.

Les Serbes et les Croates qui peuplent aujourd'hui la Bosnie et l'Herzégovine habitaient au commencement du septième siècle le pied des montagnes qui séparent la Bohême de la Prusse moderne. L'empereur Héraclius, voyant l'Illyrie, de la Save à la Grèce et de l'Adriatique aux Balkans, ravagée par les Goths, les Slaves de l'Ouest et surtout les Avares, qui la parcouraient impunément en y amoncelant les ruines et la dévastation, crut de bonne politique d'opposer barbares à barbares et de se créer des alliés intéressés à maintenir debout à leur profit le corps vermoulu de l'empire romain d'Orient. Il profita donc du désir d'expansion des tribus serbo-croates, qui lui firent alors des demandes de terre pour s'établir, et il leur concéda les pays conquis ou à conquérir sur les Goths et les Avares dans la Dalmatie, la Dardanie (Herzégovine actuelle), la Prévalitane (nord de l'Albanie), la Rascie (partie sud de la Bosnie), en un mot dans toute l'Illyrie occidentale. Cette concession devait convenir d'autant mieux aux tribus slaves à qui elle était faite que, depuis longtemps, leurs frères de race avaient, dans leurs incursions de pillage, appris le chemin de ces contrées, où plusieurs avaient même déjà formé des colonies florissantes sous la suzeraineté des empereurs.

Les Croates, arrivés les premiers, s'emparèrent de la partie nord des pays concédés jusqu'à la Cettina, et les Serbes occupèrent le sud et l'est. La vallée de la Narenta servait alors, comme aujourd'hui, de limite approximative à la domination des deux peuplades sœurs, qui, conformé-

ment aux souvenirs de leur lieu d'origine, divisèrent immédiatement leur territoire en petites principautés ou joupanies, se groupant pour la guerre autour d'un grand joupan, sorte de généralissime électif.

Il semble que les chefs de cette espèce de confédération furent d'abord les rois de Dalmatie, puis ceux de Croatie : la situation plus avantageuse de leurs possessions, placées sur le bord de la mer, explique tout naturellement cette supériorité. Les rapports suivis de tous ces peuples avec Rome et Byzance commencèrent, du reste, de bonne heure. Au neuvième siècle, l'empereur Basile le Macédonien avait conquis les pays qui composèrent depuis la Bosnie, la Rascie, l'Herzégovine et la Dalmatie; mais cette occupation fut éphémère, ainsi que celle des Bulgares sous leur grand tsar Siméon. Nous voyons en 914 un grand joupan ou roi de Croatie, Tomislav, accepter le titre de consul romain; c'est son successeur qui, dit-on, s'empara du banat serbe voisin, que l'on commença à appeler, du nom de son fleuve principal, la Bosona ou Bosnia. Elle continua à dépendre de la Croatie jusqu'à la conquête hongroise. La Bosnie, pendant toute cette période, était un des sept banats du royaume de Croatie. De 1018 à 1076, les rois croates recevaient leur diadème et une investiture nominale de Byzance. C'est au commencement du douzième siècle qu'eut lieu l'invasion magyare; en 1141, Bela II de Hongrie compléta cette conquête par l'occupation du pays de Rama, ainsi appelé du nom de la rivière qui l'arrose, affluent de la Narenta; mais cette domination n'était guère qu'une vague suzeraineté qui n'empêchait pas la Bosnie d'avoir des bans à peu près indépendants : nous trouvons sur la liste de ces princes Sélimir, au dixième siècle; puis,

plus tard, Boritch, et en 1168, Koulin, fils de Boritch.

Le règne de Koulin est considéré comme la période la plus remarquable de la Bosnie chrétienne; il fut le premier prince de ce pays qui frappa monnaie, et le peuple, dans ses légendes et dans ses chants, regrette encore aujourd'hui le temps du bon ban Koulin. C'est sous sa domination que les Ragusains commencèrent à entrer en Bosnie et à en exploiter les richesses naturelles. Mais ce fut lui aussi qui commit l'erreur de favoriser l'hérésie des Bogomiles; peut-être espérait-il s'en faire une arme contre les catholiques magyars et croates; son calcul fut, du reste, déjoué, et cette hérésie devint, au contraire, la cause de la ruine de son pays.

Ces Bogomiles, sorte de secte manichéenne originaire d'Arménie, étaient ensuite passés en Bulgarie; puis de là, en présence des persécutions des empereurs et notamment d'Alexis Comnène, ils avaient fui plus loin encore de l'orthodoxie byzantine, et étaient arrivés en Bosnie, dont l'histoire se confond bientôt avec la leur.

La Bosnie et l'Herzégovine avaient presque toujours appartenu nominalement à l'Église de Rome, qui la réclamait comme héritière de l'Empire d'Occident, dont l'Illyrie de l'ouest faisait partie; mais, en réalité, le catholicisme bosniaque était absolument indépendant et autonome. Les évêques de Bosnie reconnaissaient cependant comme métropolitain l'archevêque de Salone, quand les raisons politiques ne les portaient pas à accorder leurs préférences à Raguse, qui réclamait aussi cette suprématie purement nominale; cependant, en 1180, Koulin était encore considéré comme un fils dévoué de l'Église romaine. C'est seulement quelques années plus tard que nous le voyons, ainsi que sa sœur, veuve du comte de Chelm (Herzégovine), embrasser

l'hérésie des Bogomiles; mais bientôt après, sous l'influence de la crainte des Magyars catholiques, il se rétracte tout d'abord à Rome, en personne. Puis nous apprenons par une lettre adressée au Pape en 1199 par le prince slave de Zêta, que Koulin est retourné à ses erreurs. Cette fois, le Pape a beau en appeler au roi de Hongrie, Koulin est assez fort pour résister à toutes les injonctions; sur ces entrefaites, Daniel, évêque de Bosnie, embrasse lui-même l'hérésie, et les Bogomiles détruisent la cathédrale et le palais épiscopal de Kretchevo. Il en résulte une rupture complète des relations entre le Saint-Siége et la Bosnie, qui devient le centre et comme la forteresse de la grande hérésie slave. Elle donnait asile à un pape bogomile dont l'autorité s'étendait jusque sur les patarins de France, puisque nous lui connaissons un vicaire « *in partibus Galliarum* ».

A la mort de Koulin, le roi de Hongrie essaya de réagir et nomma un ban catholique, appelé Zbisclave; de son côté, le Pape envoya en 1216 une mission spéciale pour essayer de convertir les hérétiques; mais tous les efforts furent vains, puisque l'histoire nous montre encore en 1233 un pape ou évêque de la secte exerçant en Bosnie. Alors, le pontife romain, qui venait de convertir les Albigeois *manu militari*, résolut d'employer les mêmes moyens de persuasion vis-à-vis de leurs coreligionnaires des bords de la Bosna et de la Narenta. Il prêcha donc une croisade contre eux dans l'Europe centrale, et en 1238, Coloman, roi de Hongrie, entra dans le pays et le ravagea. Depuis ce moment, l'histoire de la Bosnie n'est plus que le récit d'incursions sanguinaires qui avaient la religion pour prétexte et pour but le pillage et le massacre; histoire lamentable fort peu connue en Occident, où tout l'intérêt se porta sur

la lutte qui eut le Languedoc pour théâtre et les patarins français pour victimes.

Après la première croisade de Coloman, la hiérarchie romaine avait été rétablie en Bosnie; mais ce qui prouve bien l'invincible vitalité des Bogomiles, c'est que dès 1256, l'évêché catholique de Bosnie était une seconde fois supprimé. C'est vers cette époque aussi que les Franciscains furent envoyés dans les deux provinces, pour y aider les Dominicains qui y étaient déjà établis. Enfin, à la fin du treizième siècle, la Bosnie fut pour quelque temps sous la suzeraineté de la Serbie, dont le tsar Stéphan Dragoutine, qui était favorable à l'Église romaine, y établit l'inquisition en 1291. Nous verrons tout à l'heure ce qui advint de cette nouvelle création; il nous faut maintenant revenir un peu en arrière, pour dire quelques mots de la Zachloumia ou pays de Chelm, devenu depuis l'Herzégovine.

Cette province, dont l'histoire a toujours été intimement liée, nous l'avons vu plus haut, à celle de la Bosnie, avait subi comme elle l'hégémonie des rois de Dalmatie et de Croatie, puis celle des bans de Rascie. Au milieu du dixième siécle, Constantin Porphyrogénète nomme plusieurs joupanies de la Zachloumia. A la même époque, un ban de cette contrée accepte le titre de proconsul et de patrice. De 1091 à 1165, les Hongrois s'emparèrent de la Croatie et de la partie nord de l'Herzégovine. Puis le roi serbe Stéphan Nemanja, s'en étant rendu maître en 1181, la donna à ses deux frères Constantin et Mieroslav ; le fameux saint Saba, dont le nom remplit les légendes populaires des Slaves méridionaux, était le frère cadet de ces deux princes. Nous ne suivrons pas l'histoire confuse des Nemanja, leurs luttes avec les divers seigneurs ou princes du voisinage, leurs rapports éphémères avec Raguse et

Spalatro, leur renversement par les aventuriers de la famille Branivoj. Cela dura plus d'un siècle, jusqu'au moment où Paul, ban de Bosnie, en 1302, et ses deux successeurs Stéphan IV et Tvartko, commencèrent ou complétèrent la conquête de tout le pays de Chelm, nom que l'on donnait alors à l'Herzégovine.

Pendant ce temps, les Hongrois, qui dominaient plus ou moins directement sur toutes les contrées du littoral slave jusqu'à la Narenta, avaient supplanté les Serbes et acquis une influence prépondérante sur tous les petits princes de l'intérieur du pays. Aussi c'est à eux que s'adressaient les papes qui poursuivaient leur lutte contre les Bogomiles quand les bans de Bosnie, obligés, quels que fussent leurs sentiments personnels, à de grands ménagements envers leurs sujets hérétiques, se montraient trop tièdes au gré des persécuteurs catholiques.

Nous voyons en 1325 le pape Jean XXII adresser deux lettres identiques quant au fond, et relatives à cette éternelle question des Bogomiles, l'une à Charles, roi de Hongrie, et l'autre à Stéphan, ban de Bosnie. Cette dernière est datée d'Avignon, au mois de juin. Quelques années après, c'est encore au roi de Hongrie que le Saint-Siége écrit pour se plaindre du ban Stéphan Tvartko Ier qui favorisait aussi l'hérésie. Même depuis qu'ils étaient forcés d'obéir personnellement à la curie romaine, les princes bosniaques ne prêtaient qu'à leur corps défendant l'aide de leur puissance séculière aux inquisiteurs chargés d'extirper l'hérésie. Le Tvartko dont il est ici question était devenu le beau-frère de Louis, roi de Hongrie, qui espérait s'en faire un boulevard contre les Turcs de plus en plus menaçants ; et une alliance si avantageuse lui avait permis de se faire proclamer en 1376, au monastère de

Miletchevo, où étaient conservés les restes de saint Saba, roi de Bosnie, de Rascie et de Primorie.

Mais l'espoir de Louis de Hongrie fut trompé : les rivalités ethniques et religieuses et les haines accumulées par les sanglantes croisades des Magyars furent plus fortes que les alliances de famille; et Tvartko Ier, de même que ses successeurs Tvartko II et Tvartko III, luttèrent pendant tout leur règne contre les Hongrois [1]. Ils ne craignirent même pas de s'appuyer sur les musulmans pour satisfaire leurs rancunes nationales ou leurs vues d'agrandissement, et ils contribuèrent ainsi à la ruine du slavisme dans la péninsule balkanique.

C'est ici que se place l'événement capital de cette époque de l'histoire des Slaves, événement dont les conséquences fatales pèsent encore sur l'Europe tout entière. Je veux parler de la bataille de Kossovo.

II

Mourad Ier était alors calife des Ottomans; il s'était emparé de la Thrace et de la Thessalie, et avait transporté le siége de son empire à Andrinople, ne laissant provisoirement, et parce qu'il manquait de vaisseaux, que Constantinople et sa banlieue aux faibles successeurs des empereurs byzantins; il faisait de fréquentes incursions en Macédoine et en Albanie, et devant cette puissance mena-

[1] En 1382, Tvartko Ier paraît s'être emparé de toute la Dalmatie, à l'exception de Zara. La même année, il repoussa une attaque des Turcs.

çante, les Valaques, les Hongrois et les Slaves, oubliant leur rivalité, unirent leurs forces pour résister au danger commun. Lazare, prince de Serbie, qui avait réuni sous son étendard tous les Slaves de la rive méridionale du Danube, fut choisi comme chef de cette confédération défensive dans laquelle dominaient ceux de sa race.

Celui qui est Serbe et de père serbe,
Qui est de sang et de famille serbe,
S'il ne vient pas combattre à Kossovo,
Que, sous sa main, il ne lui pousse rien!
Que le froment ne pousse dans son champ!
Sur la colline que sa vigne ne pousse!

C'est ainsi qu'une *piesma* populaire [1] chante l'appel que Lazare adressa aux Slaves avant de quitter sa capitale, Kroutcheva, où il avait reçu la provocation du sultan. Malgré cet appel, l'armée des Turcs, suivant une tradition, — du reste, absolument contraire à l'histoire, — était tellement supérieure en nombre à celle des Slaves que « si tous les Serbes avaient été changés en sel, ils n'auraient pu saler un repas à leurs adversaires, et que la pluie, tombant sur l'armée des Turcs, ne pouvait nulle part tomber sur la terre ».

Néanmoins, la victoire fut longtemps disputée; mais enfin le Croissant l'emporta, et Lazare, resté presque seul, fut fait prisonnier, tandis que ceux qui fuyaient étaient taillés en pièces. Puis, pendant que le sultan vainqueur parcourait le champ de bataille, un soldat serbe blessé se releva et le frappa à mort. Les Ottomans, pour venger leur chef, massacrèrent à ses pieds tous leurs prisonniers et

[1] Traduite par Cyrille, *Voyage sentimental aux pays slaves*, p. 88.

avec eux le tsar Lazare, depuis honoré comme un martyr.

D'après la tradition constante des peuples vaincus, qui ne peuvent admettre leur défaite qu'en les attribuant à la trahison, le désastre de Kossovo serait dû à la lâche défection du voïvode Vouk Brankovitch, gendre de l'empereur Lazare, qui aurait passé à l'ennemi pendant la bataille avec douze mille hommes. A Kossovo, dit un chant populaire [1],

A Kossovo, Vouk a trahi Lazare,
Il a trahi le prince glorieux.
Que le soleil n'éclaire plus sa face !
Vouk a trahi son seigneur, son beau-père ;
Maudit soit-il, et qui l'a engendré !
Maudites soient sa tribu et sa race !

Et ce n'est pas seulement l'épopée qui a conservé ce souvenir ; il se montre même dans les documents publics. « S'il se trouvait au Montenegro, dit une déclaration officielle signée par les chefs monténégrins en 1803, s'il se trouvait un homme, un village, une tribu qui, ostensiblement ou occultement, trahisse la patrie, nous le vouons unanimement à l'éternelle malédiction, ainsi que Judas qui a trahi le Seigneur Dieu, et l'infâme Vouk Brankovitch, qui, en trahissant les Serbes à Kossovo, s'attira la malédiction des peuples et se priva de la miséricorde divine [2]. »

Quoi qu'il en soit, le souvenir de la défaite de Kossovo, qui prépara l'asservissement de tous les Jougo-Slaves, est, comme on le voit, resté vivant parmi leurs descendants ; jusqu'à nos jours, tous les événements qui, de près ou de loin, peuvent être considérés comme la revanche du Vidov-

[1] Cyrille, *loc. cit.*, p. 100.
[2] Cité par Cyrille, *loc. cit.*, p. 103.

dan [1], y compris la victoire des Monténégrins sur les Turcs à Grahovo, en 1858, ou l'insurrection de septembre 1875, sont célébrés par des chants ou des proclamations dans lesquels on rappelle la sanglante défaite de 1389. C'est ainsi que les Allemands imprimaient, en 1870, que Sédan était la revanche de Tolbiac ; mais ils n'avaient pas l'excuse de cinq siècles d'esclavage sanglant.

Le roi Tvartko de Bosnie avait envoyé à l'empereur Lazare un contingent de vingt mille hommes sous le commandement de son grand voïvode Vlatko Hranitch, qui, après le désastre de Kossovo, parvint à les ramener en bon ordre jusque dans leur pays. Aussi, quand les Turcs, poursuivant leurs succès, eurent pénétré avec un corps d'armée en Bosnie, Hranitch les battit et sauva ainsi, pour un temps du moins, l'indépendance de son pays. Le roi Tvartko, en récompense de cet immense service, donna à son voïvode, à titre de fief héréditaire, tout le pays de Chelm, c'est-à-dire l'Herzégovine actuelle; puis il mourut en 1391 et eut pour successeur Stéphan Dabiscia, qui régna sous le nom de Tvartko II jusqu'en 1396 et fut remplacé alors lui-même par Tvartko III, dont la domination dura quarante-sept ans.

Cependant, la donation du pays de Chelm aux Hranitch et l'ambition de ces grands feudataires devinrent, avec les dissensions intestines des Bosniaques, la perte des deux pays. En effet, Sandal, fils de Vlatko Hranitch, inaugura bientôt une politique de bascule dont le but était de se rendre de plus en plus indépendant des rois de Bosnie ; il prit parti, tantôt pour Tvartko, tantôt pour les compéti-

[1] « Le jour de Saint-Vit. » On donne ce nom à la bataille de Kossovo, qui fut livrée le 15 juin, jour de la fête de ce saint, un des patrons des Slaves.

teurs qui lui disputaient le trône; tantôt s'unit à lui contre les Hongrois qu'il battit même à Ugrah en 1410, et tantôt soutint leurs revendications; et malgré l'aide qu'il donna, en 1414, au prince serbe Stéphan, attaqué par les Turcs, il prépara l'asservissement définitif des chrétiens slaves par les Osmanlis. Son fils Stéphan continua sa politique d'intrigues, s'appuyant tour à tour sur les Magyars ou sur les Turcs, et nous verrons tout à l'heure quel en fut le déplorable résultat. Mais avant d'aller plus loin, il nous faut revenir en quelques mots au règne de Tvartko III.

Ce prince, comme nous venons de le constater, voyait son pouvoir battu en brèche par des compétiteurs que lui suscitaient les magnats catholiques, jaloux de l'influence que laissait prendre le Roi aux bogomiles qui représentaient le parti populaire. La situation de Tvartko avait même été un instant si compromise, qu'il avait demandé secours à Vladislas Jagellon, roi de Pologne et prétendant au trône de Hongrie, lui offrant, en échange de son assistance, de le reconnaître pour son suzerain et appuyant sa requête sur la parenté de race des Polonais et des Bosniaques. En réalité, Tvartko fut sauvé par l'ambition des Magyars et par la haine qu'en dépit de leurs querelles intestines avaient pour eux les Slaves du Sud, qui sentaient bien qu'il y avait dans cette lutte de race, une question de vie ou de mort.

Nous voyons, en effet, le roi de Bosnie placé, en 1408, à la tête des magnats de Croatie et de Bosnie unis contre Sigismond, roi de Hongrie. La fortune ne favorisa pas ses armes; il fut battu et pris sous les murs de Doboj. Mais bientôt rendu à la liberté, il ne perdit pas sa couronne, grâce à l'appui du parti populaire ou bogomile. Son règne ne fut plus dès lors qu'une longue lutte contre ses deux

rivaux, dont la mort ne le débarrassa qu'en 1435; qu'une série de guerres continuelles avec les Hongrois, et qu'une suite de fatigantes querelles avec son ambitieux feudataire, Stéphan Cosatcha, petit-fils de Vlatko Hranitch, qui, au milieu des désastres de sa race, n'oubliait pas la satisfaction de ses coupables convoitises. Afin d'arriver au but de ses désirs, qui était de se rendre indépendant des rois de



Sceau de Tvartko III.



Armoiries de Bosnie.

Bosnie, il profita des embarras de Tvartko III pour renoncer à son allégeance, et il se déclara vassal de l'empereur Ferdinand IV, qui en 1440 le créa duc ou en allemand « Herzog » de S. Saba. C'est de là que le pays de Chelm fut désormais appelé Herzégovine (de *Herzog,* devenu en slave *Herzego,* d'où Herzégovina). Ce duché s'étendit sur la côte, des bords de la Rascia au voisinage de Zara [1].

[1] Nous donnons ici la gravure du sceau de Tvartko III, et par la même occasion les armes de Bosnie ou d'Illyrie, ce qui est tout un. Ces armes sont ainsi blasonnées : *D'or aux deux bâtons noueux, surmontés d'une tête couronnée le tout de sable; chargé en cœur*

III

Stéphan Thomas succéda en 1443 à Tvartko III sur le trône de Bosnie; ce prince, espérant sans doute être plus heureux que son prédécesseur en changeant de politique, abjura le bogomilisme et s'appuya sur la féodalité bosniaque et sur les moines catholiques romains; toujours dans le même but, il épousa Catherine, fille de Stéphan Hranitch, qui reconnut sa suzeraineté. On put même croire un instant qu'il allait reprendre les grandes traditions de la Serbie. En 1457, il lança, en effet, de son château de Sutiska, un appel aux princes chrétiens, les convoquant à une croisade contre les infidèles ; et cet appel n'ayant pas été entendu, il donna, le 3 juin 1459, de Pristina, rendez-vous sur le champ de Kossovo à sa noblesse bosniaque et herzégovinienne. Mais quand il les vit réunis autour de lui, sa couardise naturelle l'emporta, et au lieu de combattre les Turcs, il fut heureux d'acheter du sultan Amourath une paix ignominieuse, en promettant de lui payer vingt-cinq mille ducats de tribut annuel et de remettre entre ses mains la forteresse danubienne de Semendria, alors en sa possession.

En revanche, il persécuta les Bogomiles, dont quarante mille émigrèrent à la fois en cette année 1459, et sa lâcheté ayant, autant que sa cruauté, exaspéré le parti des magnats aussi bien que le parti populaire, il fut assassiné en 1460,

d'un écusson de gueules au croissant d'argent surmonté d'une étoile de même (qui est de Bosnie proprement dite).

E GENERE HELENE ET DOMO PRINCIPIS
STEPHANI NATÆ THOMÆ REGIS BOSNÆ
VXORI QVANTVM VIXIT ANNORVM LIII
ET OBDORMIVIT ROMÆ ANNO DOMINI
MCCCC LXXVIII DIE XXV OCT OBRIS
MONVMENTVM IPSIVS SCRIPTIS POSITV

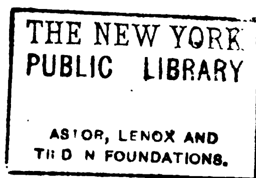
Planche III.

TOMBE DE CATHERINE, DERNIÈRE REINE DE BOSNIE.

trô
heu
abj
et
mê
qui
qu'
En
ap
co
il d
ch
nie
co
Tu
ig
du
fo
sic

mi
ay
au

d'
ét



endant qu'il était campé à Bilatch, par son demi-frère adivoj uni à son fils bâtard Stéphan.

Cependant l'ambitieux duc d'Herzégovine n'avait pas erdu l'occasion d'enlever quelques lambeaux de territoire à son misérable gendre, et il avait donné asile, dans son duché, aux Bogomiles chassés de Bosnie, dont il était ouvertement le coreligionnaire; il espérait, en effet, arriver à ses fins en s'appuyant sur cette secte puissante à laquelle appartenait la grande majorité du peuple bosniaque, et que d'étroites relations avec les Hussites de Bohême, leurs frères de race, avaient encore fortifiée quelques années auparavant. Malgré l'aide que leur prêtait le faible et fanatique Thomas, les inquisiteurs envoyés par Rome ne parvenaient pas à faire le silence dans cette terre classique de la révolte religieuse, et les malheureux Bosniaques en étaient réduits aux extrémités du désespoir. Torturés par les moines, auxquels leurs seigneurs, plus ou moins soumis à l'influence du magyarisme, prêtaient leur appui matériel, ils en étaient arrivés à considérer comme un soulagement la perspective de passer sous le sceptre des Turcs, et à envier le sort de leurs frères serbes déjà soumis au Croissant. On prétend que dès 1450, un grand nombre d'entre eux avaient appelé les Osmanlis, et l'anarchie, qu'augmenta encore la mort violente du roi Thomas, ne put que favoriser leurs vues.

Stéphan Thomasevitch, monté sur le trône par un parricide, en 1460, persévéra, en effet, dans la déplorable politique de son père et continua à persécuter sans relâche les Bogomiles. En 1462, la situation devint telle, — sous l'influence d'une nouvelle mission religieuse envoyée par le pape Pie II, — qu'un autre exode eut lieu en Herzégovine,

et qu'un nouvel appel fut adressé par les martyrs bosniaques au sultan Mahomet.

Cette fois, le sultan crut le moment venu d'agir, et il entra en Bosnie, dans le courant de l'année 1463. Le roi Stéphan Thomasevitch fut, comme il le méritait, abandonné par son peuple; toutes les villes, au nombre de soixante-dix, ouvrirent leurs portes aux musulmans comme à des libérateurs, et le royaume entier fut en huit jours aux mains de Mahomet. Pour quiconque a visité ce pays, vraie forteresse naturelle où la défense serait encore aujourd'hui si facile à un peuple uni et décidé à rester libre, cette rapide conquête de la Bosnie par les Turcs ne peut s'expliquer que par la connivence de la grande majorité des habitants hérétiques qui, lassés de la sanglante tyrannie des inquisiteurs et de leurs seigneurs catholiques, crurent trouver dans l'arrivée de nouveaux maîtres la fin de leurs souffrances.

Thomasevitch s'était réfugié en Dalmatie et enfermé dans la forteresse de Clissa avec la poignée d'hommes qui étaient restés fidèles à sa mauvaise fortune. C'est là qu'il fut pris et exécuté quelque temps après. Les principaux magnats bosniaques se sauvèrent sur les côtes de Dalmatie ou bien furent faits prisonniers et déportés en Asie; cinquante mille jeunes gens furent incorporés de force dans les janissaires, et deux cent mille habitants furent vendus comme esclaves. La reine Catherine, veuve de Thomas, qui depuis l'assassinat de son époux vivait retirée au monastère de Sutiska, s'enfuit à Raguse et de là, en 1475, à Rome, où elle mourut deux ans après et fut enterrée dans l'église d'Ara-Cœli. Je donne ici sa pierre tombale d'après Evans. Son fils Sigismond, héritier légitime du trône bosniaque, s'était fait musulman pour échapper à la mort[1].

[1] La reine Catherine légua en mourant le royaume de Bosnie à

Stéphan Hranitch ne porta aucun secours à son suzerain, et au mépris de son devoir de vassal et des intérêts de la chrétienté, il s'enfuit à Raguse. Aussi les Turcs, la Bosnie définitivement conquise, se tournèrent-ils vers l'Herzégovine, et Stéphan mourut de chagrin, en 1466, tributaire des Osmanlis. De ses trois fils, les deux aînés, Vlatko et Vladislas, qui avaient recueilli son triste héritage par la protection des Hongrois, furent définitivement chassés par les Turcs en 1483, tandis que le troisième, Stéphan, livré en otage par son père et imitant sa félonie, se faisait musulman et devenait, sous le nom d'Herzek-Ahmed-Pacha, le gendre du sultan Mehemed, qui le créait beglerbeg de Roumélie [1].

Telle fut la triste fin de la domination chrétienne dans la Bosnie et l'Herzégovine.

Mathias Corvin, roi de Hongrie, essaya bien de maintenir par les armes les droits qu'il prétendait avoir sur les pays d'outre-Save; il reprit aux Turcs vingt-sept villes de la basse Bosnie et réussit à créer, sous le titre de banat de Jaycze, une province chrétienne qui comprenait, sous le sceptre de la Hongrie, la Croatie turque, la vallée du Verbach, la Possavina, l'Ussora, et même une partie de la Primorie et le nord de l'Herzégovine. Mais cette création fut éphémère. Les Turcs ne cessèrent de lutter pour la possession de tout le pays jusqu'à la Save. Ils assiégèrent plusieurs fois la grande forteresse de Jaycze, capitale du Banat, située

l'Église catholique romaine, à condition que si son fils redevenait chrétien, son trône lui serait rendu par la papauté. Pour gage de cette donation, elle offrit au pape Sixte IV l'épée et les éperons des rois bosniaques, qui furent solennellement déposés dans le trésor pontifical.

[1] Il périt en 1488, dans une bataille navale contre les Égyptiens; son fils fut trois fois grand vizir.

au confluent du Verbach et du Piva, ainsi que les autres citadelles occupées par les chrétiens. En 1520, Zwornik, Sokol et Techanj tombèrent au pouvoir des musulmans, et Jaycze elle-même ayant succombé en 1527, la Bosnie et l'Herzégovine furent annexées aux possessions du Calife.

Dès lors, ces deux malheureuses provinces, devenues partie intégrante de l'empire ottoman, furent le principal champ de bataille de la grande guerre entre les Turcs, les Magyars et les Vénitiens, et, au lieu de servir de rempart à l'Europe chrétienne, elles devinrent bientôt la tête d'attaque du Croissant contre la Croix. La désastreuse bataille de Mohacz (1526), dans laquelle les Hongrois et les Tchèques furent écrasés et leur roi Jagellon tué, valut à la maison de Hapsbourg la couronne impériale, spontanément offerte par les chrétiens épouvantés, et assura aux Turcs la conquête des pays au sud de la Save. Néanmoins, ce ne fut qu'en 1699, et après une nouvelle série de luttes continuelles entre les Magyars et les Osmanlis pour la possession de la Bosnie, et entre ces derniers et les Vénitiens pour celle de l'Herzégovine, que ces deux provinces désolées furent reconnues, par le traité de Karlowitz, comme définitivement et irrévocablement annexées à l'empire ottoman, et devinrent, au point de vue stratégique, suivant le mot des historiens turcs, « le lion qui garde les portes de Stamboul ».

Désormais isolées du reste de la chrétienté, oubliées et abandonnées à leur sort, livrées, par le fait de la conquête, à un régime agraire désolant et ruineux, — régime dont nous aurons occasion de reparler plus loin, — vivant complétement en dehors de l'histoire et de la civilisation, elles formèrent comme une tache noire sur la carte de l'Europe méridionale.

De temps à autre seulement, une insurrection, — cri de désespoir bientôt étouffé dans le sang, — rappelait au monde qu'il y avait là un peuple qui agonisait; puis tout retombait dans le silence, jusqu'à ce qu'une autre génération, lasse de souffrir, tentât un nouvel effort, également impuissant.

Enfin le traité de Berlin (juillet 1878), en donnant à l'Austro-Hongrie la mission, — longtemps désirée par elle, — d'occuper les provinces slaves de la Turquie, mit un terme à cet isolement contre nature; et malgré les résistances partielles des musulmans bosniaques et herzégoviniens, et la mauvaise humeur de la Russie, cette occupation fut acceptée comme un bienfait par la grande majorité de la population des deux provinces et accueillie avec un soupir de soulagement par l'Europe, qui, malgré son égoïsme, avait honte de l'état d'abandon dans lequel elle laissait des frères de race et de religion.

C'est à ce moment et quelques mois après l'occupation autrichienne, que j'arrivai en Bosnie, et qu'après avoir, comme je l'ai dit plus haut, parcouru la Croatie et la Slavonie, je pénétrai enfin par Brod dans les nouvelles provinces slaves de la monarchie austro-hongroise, muni de toutes les recommandations et pièces nécessaires pour pouvoir circuler dans le pays où les officiers, les fonctionnaires et les fournisseurs de l'armée étaient seuls admis librement à cette époque.

CHAPITRE V

LE NORD DE LA BOSNIE.

Dervend. — Maisons chrétiennes et musulmanes. — Un garde champêtre bosniaque. — Le confortable en Bosnie. — Un mot sur le beau sexe. — Le couvent de Saint-Marc de Pléhan. — Un point de vue sur la vallée de la Save. — Un chemin de fer rudimentaire. — Kotorsko. — Doboj et son vieux château. — Agriculture primitive.

I

Dervend, 19 mai.

Nous voici enfin en Bosnie. Nous avons quitté Brod hier matin, à quatre heures, et nous sommes arrivés à Dervend par le petit chemin de fer stratégique qui n'est pas encore ouvert au public, mais dont nous avons le droit d'user, grâce à nos firmans.

Dervend (ou Derbend), bien que possédant dans ses six cent cinquante maisons une population de quatre mille habitants environ (sans compter les quatre-vingts hommes du génie et du train qui composent en ce moment sa garnison), Dervend est un affreux trou, formé de trois ou quatre rues tortueuses, mais qui a le mérite pour le touriste venant de la Save d'être le premier centre musulman qu'il rencontre sur son chemin. En effet, ce sont les villes qui représentent surtout ici l'élément turc, tandis que les

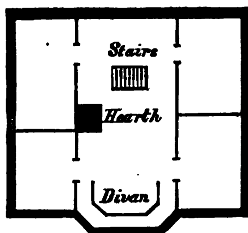
villages sont presque exclusivement peuplés de chrétiens. Le régime féodal, avec le propriétaire mahométan et le serf chrétien, régime qui existe en Bosnie depuis la fin du quinzième siècle, a naturellement groupé autour du château tous les clients personnels du seigneur, ses officiers, ses valets, tous ceux enfin qui, pour des motifs divers, avaient embrassé la religion du vainqueur, tandis que les pauvres raïas, fidèles à leur foi, restaient dispersés dans la campagne, obligés de cultiver la glèbe à laquelle ils étaient attachés de par la loi du plus fort, et désireux d'ailleurs de traîner leur misérable vie le plus loin possible des vexations du maître et de ses parasites.

Tout le pays des environs appartient ici à deux grands begs, dont l'un s'appelle Youssouf et l'autre Rustem Alibegovitch. Ils sont parents, et possèdent à eux deux un territoire au moins égal à un département français. Youssouf est le plus riche; sa terre s'étend jusqu'à la Save. Ce sont des gens bien élevés, paraît-il, et dont la vie privée est des plus honorables. Comme presque tous les Slaves musulmans de Bosnie, et surtout ceux de l'aristocratie, ils n'ont chacun qu'une femme (on compte seulement à Dervend trois musulmans polygames, et ils ne sont pas des plus distingués). Avant l'arrivée des Autrichiens, ils menaient l'existence de grands propriétaires campagnards, se bornant à manger tranquillement, et sans trop compter, les redevances du tiers des produits de la terre que leur devaient leurs métayers raïas. Ils n'ont essayé aucune résistance, — le premier coup de fusil a été tiré à Kotorsko, et c'est plus loin, à Maglaj et à Doboj, qu'ont eu lieu les premiers engagements sérieux [1], — et ils mani-

[1] Les insurgés, si l'on en excepte quelques bataillons réguliers,

festent aujourd'hui l'intention de faire venir des paysans d'outre-Save pour travailler leurs terres, leurs raïas étant décidément trop paresseux et trop ignorants. Est-ce là seulement une flatterie à l'égard des envahisseurs ou le résultat de l'ancienne influence du voisinage des pays civilisés? On ne parle pas moins tout bas de leur prochain départ pour une terre musulmane, et l'on assure que, au moins en ce qui concerne Youssouf-Beg, c'est une décision absolument arrêtée.

Je reviens à la ville de Dervend. Sauf quelques édifices



Plan d'une maison de musulman bosniaque.

particulièrement soignés et, parmi eux, les demeures des deux grands begs, Dervend, comme toutes les villes de la Bosnie, est bâtie exclusivement en bois. Les maisons des pauvres chrétiens se composent d'une misérable cabane en planches avec soubassement de terre, qui n'a qu'un trou pour cheminée et pas de cloisons intérieures. C'est là

marchant avec eux volontairement ou non, n'étaient qu'un ramassis de fanatiques sans commandement et sans discipline, au nombre de vingt à vingt-cinq mille. Ils résistaient rarement à une charge à la baïonnette, mais se défendaient bien dans les maisons ou derrière un abri quelconque.

dedans que grouillent pêle-mêle le père, la mère, les enfants et les cochons (ces deux catégories sont ordinairement nombreuses), sans compter la vermine. Les maisons des musulmans du commun sont un peu plus confortables : elles ont en général un étage, et le rez-de-chaussée est exclusivement consacré aux quadrupèdes, au-dessus desquels demeurent les *bimanes*. L'escalier n'est qu'une échelle pénétrant dans l'étage par un trou au plancher ; il y a ordinai-



Maison bosniaque musulmane.

rement trois pièces : une chambre centrale avec un divan plus ou moins primitif pour recevoir les visiteurs, et de chaque côté deux chambres plus petites, réservées à la famille.

Le seul reste ancien de Dervend est la ruine de son vieux château, dont deux portes existent encore et dans l'enceinte duquel se trouvent une petite mosquée et le tombeau d'un saint musulman recouvert d'un mauvais hangar entouré d'une grille en bois. Autour de ce tombeau, un cimetière turc, qui est loin de valoir comme pittoresque, sinon comme propreté, ceux qui sont disséminés dans les bosquets entourant immédiatement la ville. Quant

aux cimetières chrétiens, les musulmans exigeaient, en signe de mépris, qu'ils fussent relégués au loin dans la campagne; celui de Dervend est à plusieurs kilomètres de la ville, sur la route de Serajewo. Les chrétiens sont pourtant relativement très-nombreux ici, et, s'il y a trois mosquées, il y a, d'autre part, une chapelle catholique et une église grecque orthodoxe (*srbsko crkva*).

Tout ce monde-là vit, du reste, très-calme sous la bannière austro-hongroise; à sept heures et demie du soir, toutes les boutiques, — si l'on peut donner ce nom aux misérables échoppes des étalagistes du lieu, — se ferment, sauf deux ou trois, tenues depuis l'occupation par des giaours ou, comme on dit en Bosnie, des *Kaurs* sans scrupules; les rues appartiennent alors à d'énormes rats qui se cachent pendant le jour dans les crevasses des soubassements des maisons, et le *Franghi,* curieux et noctambule, peut apercevoir, à travers les planches mal jointes qui servent de murailles, des scènes intimes qui, pour être orientales, ne sont pas toujours empreintes de la plus pure poésie.

La police de la ville se compose de seize zaptiés, qui ne sont peut-être pas payés très-régulièrement, — je veux le croire, du moins, pour l'honneur de l'uniforme... qu'ils pourraient avoir, — car ils acceptent facilement le bakchich. Lors de mon arrivée, la première personne que je rencontrai fut un de ces pauvres diables, qui, rassemblant tout ce qu'il savait d'aimable dans une langue civilisée, me salua d'un: « Bravo ! » en me tendant la main. Était-ce pour serrer la mienne ou pour me demander d'augmenter son casuel? Je n'en sais rien... Toujours est-il que je me débarrassai de cet honorable garde champêtre en lui donnant quelques kreutzers, qu'il reçut avec une dignité

froide et une satisfaction marquée. La ville de Dervend ferait peut-être mieux d'avoir un peu moins de zaptiés et un peu plus de soin de ses rues, qui sont dans un état lamentable et qui se changent en fondrières à la moindre pluie.

Ce lieu de délices possède encore deux hôtels, l'hôtel Kostich, le plus ancien, et le nouveau, le meilleur et le plus à la mode, l'hôtel *Europa*. On y trouve une unique chambre à deux lits, pavée en briques et munie des meubles et des ustensiles rigoureusement indispensables; en un mot, le suprême confort des hôtels de province... en Bosnie. Quant aux draps, par exemple, ils sont là, comme dans les pays jougo-slaves, à peu près inconnus; on les remplace avantageusement, — pour le budget de blanchissage de la maison, — par des pièces de toile carrées boutonnées ou cousues aux couvertures, et qu'on change seulement quand elles sont sales... Heureux le voyageur qui passe le premier!... En m'introduisant dans cette unique chambre, le patron de l'*Europa,* croyant sans doute me faire plaisir en me donnant cette bonne nouvelle, m'affirma que, pour cent florins, je ne trouverais pas un appartement pareil jusqu'à Serajewo. C'est possible; mais la perspective manque d'agrément, quand on a encore une dizaine d'étapes à faire avant d'arriver à la capitale bosniaque.

Je n'ai plus rien à citer à Dervend que sa rivière, torrent rocailleux que l'on traverse en temps ordinaire en retirant ses chaussettes, — je ne fais ici, bien entendu, aucune allusion aux indigènes, qui ignorent l'usage de ce vêtement inutile, — et dans laquelle les femmes lavent leur linge d'une façon encore plus primitive, et en montrant leurs jambes un peu plus haut que leurs voisines des bords de la Save.

Puisque je parle du beau sexe, je dirai, une fois pour toutes, que les échantillons rencontrés en Bosnie ne sont pas faits pour donner une grande idée de ses charmes. Il est vrai que l'on voit seulement à visage découvert des chrétiennes, pauvres créatures vouées dès leur plus jeune âge aux privations, à la misère et à la servitude des rudes travaux des champs. Dans la Possavina, où elles ont le plus souvent les cheveux courts ou tressés en queue comme ceux des hommes, les jeunes filles jettent parfois sur cette coiffure un mouchoir arrangé avec cette élégance relative qui, en tout pays, est l'apanage de leur sexe. Mais, tout considéré, les jolis minois sont d'une rareté désespérante. Quant aux musulmanes, elles sont invisibles. On remarque seulement quelquefois vers le midi, allant en nombre, presque toujours, des paquets d'étoffes qui rasent les murailles et qui, du plus loin qu'elles aperçoivent le roumi, se détournent avec mépris de leur chemin. Saluez, voyageurs, l'amour et la poésie de l'Orient qui passent! C'est le harem de M. Y... qui va faire visite au harem de M. Z...!

...Le commandant d'étapes, aimable officier slave, a bien voulu nous promener toute l'après-midi. Il nous a conduits à un monastère catholique du voisinage. Le couvent de Saint-Marc-lez-Pléhan (*Samostan Sv. Marka na Plehan*) est habité par six Franciscains prêtres et cinq clercs ou élèves; il a été fondé seulement en 1872 et n'est pas riche. Le Père gardien, —*Pater Stephanus Cicatch,* —jeune homme aimable et intelligent, nous fit lui-même les honneurs de son couvent, dont l'église est une espèce de grange affreusement décorée à l'intérieur. Les Pères, hommes simples et de peu de besoins, vivent d'aumônes, de leur école et des services qu'ils rendent; ils ont quelques châ-

taigniers et quelques lopins de terre qu'ils cultivent et dont ils tirent aussi une maigre ressource. Ces lopins sont-ils bien à eux? Nul ne saurait le dire, car il n'y a dans le pays ni bornage ni cadastre, et, en dépit des droits féodaux, la



Femme musulmane de Bosnie.

devise *primo occupanti* peut encore avoir une certaine valeur en haut de la montagne de Pléhan.

Il faut, en effet, faire une véritable ascension à travers des chemins creux, coupés de rochers, que l'on exploite pour l'entretien de la route qui passe en bas, avant d'arriver au couvent de Saint-Marc, mais aussi on jouit de ce sommet d'une vue splendide.

Au nord, la Save, Brod et les collines qui ferment le bassin de cette rivière, et à la base de ces collines, à droite, le profil des tours et de la coupole de la cathédrale de Djakova, vers lesquelles, au temps de la domination turque, les regards des bons Franciscains se tendaient toujours comme vers le symbole de l'espoir et de la délivrance. A l'ouest, le haut plateau de Molajitcha et les montagnes au pied desquelles se trouvent Banjaluka, au nord, et plus bas, Travnik. Au sud, le panorama est raccourci par le fouillis des collines qui resserrent le cours de la Bosna; mais, à l'est, la vue s'étend encore fort loin par-dessus cette rivière jusqu'au plateau de Majevitcha et aux montagnes qui dominent les frontières de la Serbie. Je ne crois pas qu'il existe en Europe beaucoup de points de vue d'une pareille étendue; il y a, en Bosnie même, un bon nombre de sommets plus élevés, mais celui-là a le mérite de l'isolement au moins de trois côtés, et cette circonstance, jointe à la largeur inusitée de la vallée de la Save, qui s'étend mollement à ses pieds, lui donne une ouverture d'horizon des plus remarquables.

Au moment où nous quitions Pléhan, fatigués, mais non rassasiés d'admiration, et à l'instant précis où je franchissais le seuil du monastère, le Père gardien m'offrit très-cérémonieusement une pomme. Prévenu auparavant par mon excellent guide et interprète Zornleib, je reçus cette attention très-sérieusement et avec force remercîments pour un si grand honneur fait à ma modeste personne. C'est, en effet, un ancien usage conservé chez quelques Jougo-Slaves, d'offrir à l'hôte de distinction qui les quitte et à qui ils veulent témoigner l'espoir et le désir de le revoir, soit une orange, soit un citron, soit une

pomme, symbole de paix et d'amitié[1]. Cet hommage ne se rend ordinairement qu'à l'hôte principal et à un seul; voilà pourquoi la pomme fut donnée, à Pléhan, et cela à l'exclusion du commandant et de Zornleib, au premier Français qui visitait le monastère de Saint-Marc.

La culture est ici tout à fait semblable à celle que nous avons vue au delà de la Save; c'est une culture pastorale avec quelques parcelles semées en maïs et en avoine, çà et là des bouquets de bois, le tout rappelant quelque peu une Normandie mal exploitée et montagneuse. La terre est très-profonde dans les vallées et vaut, près de la ville, de 300 à 400 florins le jocke[2] (2,000 francs l'hectare à peu près), ce qui, dans tous les pays du monde, constitue déjà une assez jolie valeur donnée au sol. Il est vrai que dans la campagne cette valeur diminue beaucoup, et que les pentes et les crêtes des montagnes n'ont plus aucun prix. D'ailleurs, les transactions ont toujours été très-rares et très-difficiles, à cause du régime féodal.

On fait peu de vin autour de Dervend, par suite, me dit le Père gardien du couvent de Pléhan, de la défense du Coran, qui, comme on le sait, l'interdit aux musulmans. Cela est possible, et je ne voudrais pas répondre à l'excellent Franciscain que je ne crois pas les musulmans aussi scrupuleux, quoique en Bosnie leur rigorisme soit très-remarquable. Mais il y a peut-être encore une autre raison : la terre de tout ce canton me paraît forte, un peu grasse, et trop argileuse dans les vallées pour produire

[1] Pour offrir la paix ou la guerre, les Slaves présentaient une pomme et la frange d'un manteau.

[2] Le jocke équivaut à cinq mille sept cent cinquante-cinq mètres.

de bons vins; et les habitants n'en sont pas encore arrivés à sentir l'utilité qu'il pourrait y avoir pour eux à défricher la montagne.

II

Doboj, 20 mai.

Nous sommes venus de Brod ici par le chemin de fer nouvellement établi pour le service de l'armée d'occupation austro-hongroise. Ce petit railway a seulement $0^m,76$ de gabarit. Les traverses, — dont beaucoup sont en sapin ou autres bois blancs, — ont $1^m,50$ de longueur et reviennent, toutes posées, à 1 florin la pièce. C'est cher, penserez-vous, dans un pays où le bois est pour rien, et vous n'avez pas tort. Mais il faut compter avec la paresse des Bosniaques, qui, tant chrétiens que musulmans, résistent aux réquisitions (bien que ces réquisitions leur soient mieux payées que toute autre main-d'œuvre locale), de manière à obliger presque partout à se servir d'ouvriers étrangers, en grande majorité italiens, et aussi avec l'absence de voies de communication, qui rend les transports très-difficiles. Aussi a-t-on dû se contenter d'un railway tout à fait rudimentaire, et on l'a fait passer par monts et par vaux avec des rayons de 50 et même de 40 mètres. Ainsi, le terrassement n'est préparé que pour une voie; il est vrai que, dans ce pays, l'expropriation du terrain nécessaire pour la pose d'une seconde voie ne coûterait pas grand'chose, — si l'on n'attend pas trop longtemps, — car le gouvernement s'est contenté de payer les maisons qu'il a fallu démolir; quant à la terre aux champs,

on l'a prise provisoirement sans indemnité, faute de savoir à qui elle appartient; les droits de chacun sont réservés, et le règlement doit se faire quand le cadastre auquel on va procéder sera terminé.

Le chemin de fer fait des détours sans fin pour traverser la ligne de faîte entre la vallée de la Save et celle de la



Jeune fille de la Possavina.

Bosna; c'est ce qui explique la longueur des distances kilométriques entre des stations très-rapprochées l'une de l'autre à vol d'oiseau. La station de Modron est le point culminant : de Dervend à ce point, on monte de 160 mètres, à peu près 1 mètre pour 80.

Les poteaux télégraphiques sont très-primitifs : de simples brins de bouleau non écorcé. Quant aux ponts, ils sont tous en bois, bien entendu, et il y en a sur la rivière Bosna qui ont jusqu'à 130 à 190 mètres de longueur! Du reste,

tout est en bois en Bosnie, et cela se comprend, si l'on songe qu'il y a dans cette province 400,000 milles carrés de forêts, tant à l'État qu'aux communautés, aux *vakoufs* et aux particuliers. Que de richesses encore inexploitées, ou, ce qui est pis encore, mal exploitées!

Pour en revenir à notre chemin de fer, il a été ouvert jusqu'à Dervend en novembre 1878 et en mars 1879 jusqu'à Doboj. Les travaux sont entrepris seulement jusqu'à Zienitza, parce que de ce point à Serajewo, la route est toujours bonne, tandis que de la Save à Zienitza, les chemins sont tellement mauvais que, l'hiver dernier, mille voitures du train ont été arrêtées par une fondrière pendant deux jours entiers. Pour le moment, les rails ne dépassent pas Zeptche, où l'on a trouvé du charbon qui sert à alimenter les machines. Le chemin de fer coûte à l'État de 25,000 à 30,000 florins le kilomètre, matériel compris (soit vingt locomotives et quatre cents wagons); et rien que cela empêcherait à jamais la Turquie de remettre pacifiquement la main sur ses provinces slaves occupées par l'Austro-Hongrie en vertu du traité de Berlin. Comment, en effet, pourrait-elle rembourser cette dépense et tous les autres frais de l'occupation, qui s'élèvent déjà, à l'heure où j'écris, au bout de huit mois, à plus de 200 millions de florins?

Quoi qu'il en soit de ses défauts de construction, ce tramway a bien servi l'armée envahissante, et c'est lui seul qui rend possible l'occupation de la Bosnie. Mais, en dehors de son utilité stratégique, il est certainement destiné à alimenter tout le commerce entre les anciens pays de la couronne de saint Étienne et les nouvelles provinces, et, remplacé par une voie plus large et une pente plus douce, il sera un jour une des grandes lignes du trafic entre l'Orient et l'Occident. Il n'est pas douteux, d'un

autre côté, que l'établissement de cette voie ferrée de Brod, dans la direction de Serajewo et de Salonique, a fait perdre pour toujours à Agram l'espoir de devenir la tête de ligne du grand chemin de fer de l'Occident à l'Archipel. Les Hongrois, qui ont toujours été opposés à la continuation sur Sissek de la ligne de Banjaluka à Novi, — ligne cependant terminée malgré eux, depuis l'occupation, — préparent maintenant l'aboutissement fatal à Buda-Pest de la grande route commerciale méditerranéenne à travers la presqu'île des Balkans, route qui passera par Brod, Serajewo et Novi-Bazar.

Déjà, depuis quelques jours, la ligne stratégique transporte les marchandises des particuliers, et parmi eux le principal est Rustem-Beg, le grand beg de Dervend lui-même, — les inventions diaboliques de ces mécréants de giaours ont parfois du bon! — Dans quelques semaines, sans doute, les voyageurs pourront circuler librement de Brod à Zienitza, et quand la voie s'avancera jusqu'à Serajewo, les 250 kilomètres qui le séparent de la Save seront franchis plus facilement que l'on n'allait autrefois de Brod à Dervend [1].

Le voyage, sur ce rudiment de chemin de fer, n'est pas moins accidenté aujourd'hui que la ligne elle-même. A chaque instant, le train s'arrête. Tantôt c'est la locomotive qui a besoin de faire de l'eau aux petits torrents qui coulent un peu partout et que l'on a captés là où ils coupaient la voie, sans se préoccuper de savoir si c'était ou non à une station; tantôt c'est une vache ou un porc qui barre la route et qui regarde bêtement le train arriver sur

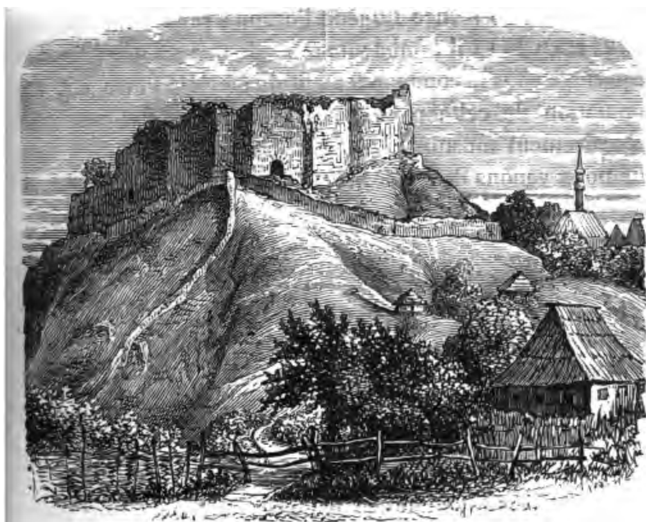
[1] Une dépêche insérée dans les journaux français du 8 octobre 1882 annonce que l'ouverture officielle de la ligne de Zienitza à Serajewo a eu lieu le 4 du même mois.

lui, sans se déranger et sans s'émouvoir des coups de sifflet désespérés de la locomotive; ici c'est une chaîne d'attache qui se rompt; là un pont que l'on a des raisons de croire peu solide; plus loin, c'est un monsieur qui a perdu son chapeau, — comme cela m'est arrivé à moi-même un peu avant la station de Velika. Alors, du dernier wagonnet où sont assis sur leurs valises les rares voyageurs militaires ou civils autorisés à se servir du chemin de fer, on hèle le mécanicien à un des continuels tournants de la voie; le train s'arrête, on ramasse le couvre-chef vagabond, et fouette cocher! Nous avons bien le temps,... ne sommes-nous pas à peu près en Orient? Et quelles secousses, à chaque arrêt! et quels soubresauts pour se remettre en marche!

Dans ces conditions de transport, on a peu de dispositions à admirer le paysage, qui, du reste, ne présente rien de bien original, si j'en excepte une série de moulins microscopiques, grands comme nos cabanes de bergers, mais beaucoup moins bien construits, et qui s'étagent de 500 mètres en 500 mètres sur la rivière de Velika, dont nous avons suivi les bords pendant un certain temps.

Kotorsko, où l'on passe, est un affreux village de 400 habitants situé à un bon kilomètre de la station du même nom. C'est là que commença la résistance lors de l'entrée des Autrichiens en Bosnie, et les environs n'en sont pas encore très-sûrs. Doboj, qui passe pour fiévreux, est cependant beaucoup plus important et compte environ 1,400 habitants, parmi lesquels les neuf dixièmes sont Turcs; aussi les chrétiens y sont-ils la lie de la population, et les musulmans les tiennent en mépris particulier. Le château en ruine est fort pittoresque et commande superbement la vallée de la Bosna. Ce château était, du côté du nord, la

clef de la Bosnie. Il dépendait du ban d'Ussora, et c'est à ce titre que le roi Tvartko Ier en donna le commandement au voïvode Jean Horwarth. C'est dans les murs du château de Doboj que l'évêque d'Agram vint, en 1387, comploter avec Tvartko l'enlèvement des deux reines de Hongrie et



Vieux château de Doboj.

la révolte contre Sigismond. Mais celui-ci battit l'armée croato-bosniaque, et en 1390 Jean Horwart et l'évêque furent pris à Doboj, le premier en essayant de fuir, le second avec le château qu'il fut obligé de rendre. Tvartko reconnut alors la suzeraineté des Hongrois. En 1408, sous Tvartko III, une nouvelle révolte contre les Magyars fut étouffée sous ces mêmes murs, et le roi de Bosnie pris dans le combat. On raconte que 120 nobles bosniaques

et croates furent exécutés et jetés dans la rivière. D'après la tradition du pays, ce serait à Doboj que la noblesse bosniaque parjura sa foi et livra le pays aux musulmans; on a vu, par ce que nous avons dit dans notre résumé historique, ce qu'il faut penser de cette légende. Sous la domination turque, le château de Doboj paraît avoir été abandonné : le prince Eugène l'occupa sans difficulté en 1677, et en 1717 il tomba une seconde fois au pouvoir des Impériaux sous le commandement du général Petrasch. La population de cette petite ville est aujourd'hui presque exclusivemeut musulmane. Est-ce par suite des souvenirs que nous venons de rapporter, ou parce que les Turcs en ont écarté les chrétiens à cause de la valeur stratégique de la position?

Quoi qu'il en soit, la vallée de la Bosna est ici assez bien cultivée, autour de la ville surtout; mais ces gens-là, même les moins paresseux, ont décidément du temps et de la force à perdre. Il n'est pas rare de voir un gaillard, dans la vigueur de l'âge, gravement occupé à garder quatre ou cinq pourceaux. On rencontre aussi souvent dans la campagne six bœufs attelés à la même charrue et accompagnés de six paysans, hommes et femmes, une personne pour guider chaque paire de bœufs, une autre qui pousse à la charrue, la cinquième tenant l'araire, et un sixième, peut-être le chef de famille, ne faisant rien, — comme le quatrième porteur du convoi de Marlborough, — mais suivant consciencieusement en regardant le travail, tandis que les autres crient, tapent, hurlent, sans doute pour animer les attelages. Puis, quand l'heure du repas arrive, pour les bêtes et les gens, on retire une cheville du collier des bœufs, qui ne sont pas, ici, attelés par les cornes, et l'animal, devenu libre, se met à pâturer çà et là, suppléant

ainsi à la maigre pitance de l'étable jusqu'au moment où, docile, il revient prendre sa place sous le joug et recommencer sa besogne. Et quelle besogne! Le rayon de la charrue est aussi tortueux que peu profond. Mais, que voulez-vous? ces gens-là n'ont pas lu les gros livres de nos économistes, et personne ne leur a appris les bienfaits de la division du travail. En sont-ils beaucoup plus malheureux?

CHAPITRE VI

TECHANJ ET LE BANAT DE USSORA.

Agréable voyage et arrivée nocturne à Techanj. — La capitale des bans de Ussora et sa vieille forteresse. — L'armée slave en Bosnie. — Visite à un martyr orthodoxe. — Un mot sur la religion grecque en Bosnie. — Une chanson patriotique. — Influence russe chez les Bosniaques. — Vertu des dames de Techanj.

I

Techanj, 21 mai.

...Départ de Doboj pour Techanj (prononcez Techani), localité de deux mille habitants, située à 24 kilomètres, sans route pour y arriver et occupée par quelques troupes autrichiennes. Je tenais beaucoup à voir cette ville, ancienne capitale d'une petite principauté bosniaque longtemps indépendante, le banat d'Ussora[1], et dans laquelle se trouvent les ruines d'un vieux château slave, le plus grand et le plus célèbre de la contrée.

Nous partons à six heures du soir, dans une carriole bosniaque frétée à grand'peine, attelée de deux bons petits chevaux et conduite par un indigène, avec un uhlan devant et un autre derrière; le commandant d'étapes, responsable de nos précieuses personnes, n'avait pas voulu nous laisser aller sans cette escorte, le chemin de traverse qui mène à Techanj étant encore peu sûr et la nuit pouvant nous sur-

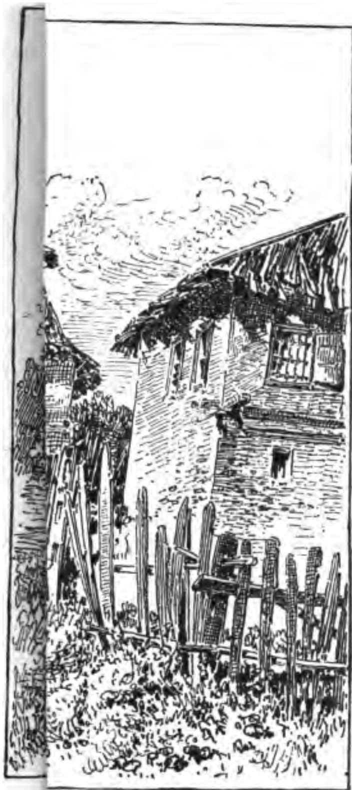


Planche IV.

prendre. C'était à Doboj un vér itable vénement : deux étrangers, dont un « Franzous » (on n'en a jamais vu s'arrêter ici), qui partent pour Techanj! Mais il faut six heures pour y aller, ils coucheront dans la forêt, etc. Comme j'étais absolument convaincu que nous pourrions arriver, comme nous étions bien armés et accompagnés par des soldats ayant fait souvent la route, j'étais parfaitement tranquille; le pis qui pouvait nous advenir était d'être obligés, en débarquant la nuit à Techanj, de coucher au poste ou dans une écurie; c'est un petit inconvénient pour des gens qui, depuis Djakova, n'ont plus vu de draps et qui, depuis plusieurs jours, couchent par terre dans leurs couvertures; aussi je passai outre. Mais quelle carriole, bonté divine! et quel chemin! Impossible de rien dire à cet égard qui approche de la réalité. Figurez-vous une charrette tout en bois, sauf quelques clous et vis et les fers des roues, sans ressorts, bien entendu, et dans laquelle, pour lui donner plus d'élasticité et de solidité, les moyeux des roues sont reliés à l'écalage par des sortes de membres en écorce tordue, telle est l'*araba* classique des pays slaves. Juchez sur cette carriole des bancs de bois, agrémentés en notre honneur de paille hachée, faites rouler le tout pendant quatre mortelles heures de nuit, sur un large sentier frayé à travers trous et fondrières, et vous aurez une idée de l'état et de l'équipage dans lequel nous fîmes, à onze heures et demie du soir, notre fort peu solennelle entrée dans l'antique capitale des bans de l'Ussora. Au bruit, un porte-turban non endormi entre-bâille sa porte. Nous demandons s'il y a un endroit quelconque où l'on puisse coucher. *Né! né!* nous répond-on en secouant la tête de droite à gauche. Lorsqu'un indigène étranger vient ici, paraît-il, il couche chez un ami ou à la belle étoile, hôtellerie que l'on trouve

partout et à la portée de toutes les bourses; quant à un homme civilisé, on ne voit que des soldats, et encore ils sont tous Croates et, par conséquent, à moitié du pays. Il n'y a même pas de *han* pour les voyageurs, attendu qu'il n'y a pas de voyageurs à Techanj. Nous demandons le commandant de la ville. — Couché. Et son brosseur refuse énergiquement de le réveiller, car il a eu son accès de fièvre dans la journée, et il a défendu sa porte de la façon la plus absolue. Mais n'y a-t-il donc plus un officier encore debout? Heureusement que cette idée était bonne, et qu'en effet deux jeunes sous-lieutenants étaient encore à causer et à fumer dans la petite chambre turque qui sert aux sept officiers de la garnison de cercle, de *smoking room,* de salle à manger et de salon de réception.

Grâce à l'obligeance de ces messieurs, qui nous cèdent leurs paillasses et vont coucher avec des camarades, nous pouvons enfin reposer nos membres endoloris dans la soupente où ils demeurent; ce n'est pas un palais; on s'y tient à peine debout; dans un coin, une espèce de huche sordide; dans un autre coin, un grand poêle bosniaque, une valise et deux paillasses : tel est le mobilier. Mais quand on est rompu de fatigue, on n'a pas besoin de berceuse, et nous ronflons à qui mieux mieux.

Le lendemain, dès l'aube, nous sommes sur pied, et, grâce à nos hôtes qui rivalisent de bonne grâce envers les étrangers et qui nous invitent à partager leur repas (ce qui est plus qu'une politesse, car le restaurant est aussi inconnu à Techanj que l'hôtel), nous commençons notre visite de la ville et des environs.

...Techanj [1] a été tout d'abord une forteresse des bans

[1] Techno signifie, en slave, *étroit, resserré.* En persan ou en turc,

d'Ussora, dont la résidence était à deux lieues de distance, au lieu dit Vrutchitcha (eau chaude), et où l'on voit encore quelques ruines. Plus tard, ces petits princes vinrent établir à Techanj même le siége de leur gouvernement. Lors de



Techanj.

l'invasion turque, les bans de Vrutchitcha, de Jaetze et de Srebrenitza, qui se partageaient tout le pays, étaient tributaires de Raguse. Le sultan Mahomet, ayant été longtemps

cela veut dire *sec, soif,* ou *sans eau*. Aussi les conquérants ne changèrent-ils pas ce nom, qu'ils interprétaient à leur manière. Mais l'existence de la petite rivière Techanitza, aussi bien que la position du château sur une butte isolée dans une étroite vallée, me fait croire que le nom est bien d'origine slave.

arrêté devant les défenses de Vranduk, ravagea tout le voisinage, y compris Velika, Techanj et Doboj, où il rencontra l'armée de Mathias Corvin, roi de Hongrie.

Plus tard, le prince Eugène y vint aussi, mais il n'osa pas attaquer le château, où s'étaient réfugiés les habitants sous les ordres d'Ali, leur gouverneur. Il se contenta de bombarder et de démolir la ville. A la suite de cet événement, Ali, ayant constaté que ce château était trop petit pour servir d'asile à toute la population, en augmenta l'enceinte et fit de nouvelles constructions que l'on voit encore. Après la ruine de Techanj, les Impériaux allèrent jusqu'à Serajewo, où ils lancèrent quelques bombes; puis ils remontèrent vers le nord.

Le château de Techanj présente encore une masse importante. Il serait peut-être intéressant de décrire son vaste donjon, sa curieuse tour de guet, qui rappelle le campanile de Saint-Marc à Venise, et ses puissantes défenses; mais ces données purement archéologiques m'entraîneraient beaucoup trop loin [1].

Le bombardement du prince Eugène est le dernier événement militaire dont Techanj fut le théâtre. Aujourd'hui, et bien que la première bataille un peu sérieuse livrée aux Austro-Hongrois en 1878 ait eu lieu non loin de là, au défilé de Kosna sur la Bosna, la vieille capitale de l'Ussora vit en paix sous ses nouveaux maîtres, représentés par deux compagnies du 79e régiment d'infanterie Jellatchitch, chargées aussi de garder toutes les étapes de la route depuis Brod jusqu'à Vranduk. De ce dernier point jusqu'à Kis-

[1] Le lecteur qui s'intéresse aux questions archéologiques trouvera une description du château de Techanj dans un travail spécial qui paraîtra prochainement, et où je m'occuperai tout particulièrement des forteresses et des vieux tombeaux de Bosnie et d'Herzégovine.

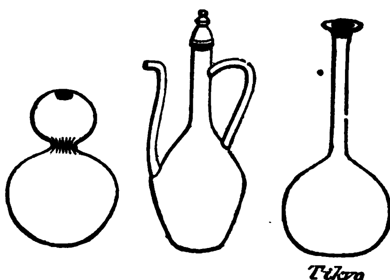
seljak, c'est le régiment Philippovitch qui garde la route, et qui détache un bataillon à Travnik. Comme l'indiquent leurs noms, ces corps sont exclusivement slaves : le Jellatchitch est croate, et le Philippovitch smyrnien.

Tous les régiments d'infanterie slaves (16e, 53e, 70e, 78 et 79e) sont actuellement en Bosnie, ainsi que les uhlans (5e et 12e) croates. Il est tout naturel que l'on ait envoyé dans les deux provinces nouvellement occupées les régiments composés de congénères des Bosniaques et des Herzégoviniens, qui, parlant la langue du pays, avaient le double avantage de rendre l'occupation moins odieuse et l'installation plus facile. Mais n'est-ce pas la reconstitution pour ainsi dire forcée d'une armée slave? Les Magyars le craignent, et ils n'ont pas tout à fait tort. Il y a là, on ne saurait le nier, un fait d'une certaine gravité, quand on se rappelle que les anciens soldats des confins militaires croates, la meilleure milice de l'Autriche, appartenaient de tout cœur au slavisme [1].

Pour en revenir à Techanj, c'est une petite ville pittoresque, groupée au pied de son vieux château et qui fait un assez grand commerce de grains et de cire; on y vend de jolis vases en terre et surtout en cuivre travaillé; un de ces vases porte le nom de *tiko;* un autre est une sorte de gourde, et j'ai aussi remarqué une cruche à eau en forme de cafetière, très-gracieuse et originale. Les costumes des femmes de Tesanj, comme on peut le voir par la figure ci-après, se rapprochent beaucoup de celui des Serbes de la Serbie indépendante. Cela tient peut-être à ce que les

[1] S'il faut en croire la *Revue militaire de l'étranger,* citée dans le *Journal officiel* du 6 février 1882, l'Austro-Hongrie a eu dans les deux provinces jusqu'à 100,000 hommes de troupes, réduits peu à peu à 25,000.

Grecs orthodoxes y sont nombreux et influents. Avant Kossovo, m'a-t-on dit, il n'y avait pas ici de quartier serbe; depuis cette mémorable défaite, de nombreux chétiens grecs (serbes et albanais) sont venus s'y installer; et, en dépit des mesures vexatoires, qui les obligeaient, par exemple, à ne bâtir leurs maisons que dans des carrières ou dans les plus mauvaises terres des faubourgs, et qui leur interdisaient d'avoir des fenêtres du côté de la ville, ils ont



Poteries de Techanj.

prospéré, et le quartier grec contient aujourd'hui huit cents habitants.

Aussi ai-je été heureux de l'occasion qui s'est présentée pour moi de rendre visite au P. Théodor Slavetchevitch Ilitch, le paroch de Techanj. C'est sinon un martyr, au moins un confesseur, car il a pourri durant cinq années dans les prisons turques, un an à Banjaluka, deux ans à Serajewo et deux ans ici; et il n'a été délivré qu'il y a quelques mois, lors de l'arrivée du général Philippovitch. Il était accusé de « tendances » de rébellion contre la domination turque! N'était-ce pas adorable? Disons cependant, à la décharge de ses bourreaux, que, pendant ces cinq ans de tortures,

ils ont permis à sa courageuse femme de rester à Techanj, attendant des jours meilleurs.

Le P. Ilitch a le titre de doyen; c'est un homme dans la force de l'âge, qui a une bonne maison et m'a bourré de café et d'eau-de-vie de prunes. La reconnaissance de l'estomac ne doit pas m'empêcher de dire cependant que



Femme chrétienne de Techanj.

les mauvaises langues accusent les curés orthodoxes de Bosnie d'augmenter trop facilement les tarifs de leur casuel, sous prétexte que ce casuel doit aussi servir à entretenir pour un cinquième l'évêque (qui réside à Serajewo), et pour un autre cinquième l'école, — sans parler des monastères. En ce moment, ces monastères ne coûtent plus rien, car ils ont tous été détruits et leurs religieux massacrés pendant les dernières insurrections d'il y a deux ans. Il

y avait trente moines tout près d'ici, à Liplje et à Ozren. Tous ont été assassinés, et les deux couvents, — construits autrefois par l'empereur serbe Nemanitch, — pillés; les murs sont cependant restés debout, et il paraît que de nouveaux religieux vont bientôt en reprendre possession. C'est un phénomène assez curieux à constater que les catholiques ont moins souffert en Bosnie que les orthodoxes. Est-ce par un hasard du fanatisme ou par haine du nom russe, partout protecteur de la religion orthodoxe, et l'éternel ennemi du calife? Il serait difficile de le dire; mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que le voyageur impartial ne peut s'empêcher d'être frappé de la popularité des Russes chez les chrétiens jougo-slaves, ici comme à Agram, aussi bien chez les catholiques que chez les Grecs-unis; il y a là une grosse question politique qu'un avenir prochain résoudra sans doute.

Partout où j'ai passé, j'ai constaté ce sentiment. Les officiers slaves disent eux-mêmes : Sans la Russie, il n'y aurait plus de Slaves. Quant au peuple, il appelle de tous ses vœux l'intervention du grand tsar moscovite.

Je me promenais un jour dans la banlieue de Techanj, à la recherche d'un poste commode pour en dessiner le château, lorsque tout à coup, dans un pli de terrain qui nous cachait, j'entendis un petit pâtre qui chantait. Frappé de l'accent qu'il y mettait, je priai M. Zornleib de me transcrire sa chanson. La voici :

O misérable Turc! tu perds toute la terre
Dans la Bosnie et à Plevna!
Le Russe est ton vainqueur aux quatre coins du ciel...
Le Magyar ne peut te défendre.

Kossuth verse des pleurs et dit à la Turquie :
« Vois si les Serbes sont unis! »

Allons, va! ô Islam! et retourne en Asie,
Car ici tu perds tous tes hommes.

Le Russe à la peau dure avance sûrement...
Le Turc dit : « Dieu! que vais-je faire?
Les Russes ont la force, et tous se sont unis... »
Les Turcs disent : « Où nous cacher? »

O prince Nikita! contre les Magyars,
Fais alliance avec notre frère!
Le nom de Nikita deviendra glorieux,
Et celui de Milan, son frère!

Je donne ici cette grossière traduction, —à laquelle j'ai essayé de conserver quelque chose du rhythme de l'original, — parce que cette chanson était, au moment de mon passage en Bosnie, une actualité, et qu'elle avait trait aux événements récents qui venaient d'avoir lieu dans la presqu'île des Balkans; mais je n'aurais qu'à ouvrir certains vieux recueils de chants bosniaques, que l'on rencontre encore çà et là, pour y retrouver, sous une autre forme, les mêmes idées et les mêmes sentiments qui peuvent se résumer en deux formules : espoir dans la Russie, hainc du Hongrois et du Schwaba (Allemand). Qui sait ce que pourrait produire ce sentiment, en cas de conflit armé, et ce que deviendrait, dans une guerre avec le grand empire slave, la monarchie austro-hongroise qui compte, dans ses états-majors, 60 pour 100 de généraux appartenant à la race slave?

II

...Pour quitter le terrain brûlant de la politique et passer à un sujet plus gracieux, je vous dirai que le beau sexe

de Techanj est cité pour sa vertu ; c'est, paraît-il, un pays dans lequel fleurit la rosière et où l'on trouve à chaque pas des Baucis... avant l'arrivée de Jupiter. Cette prétention est, du reste, commune à toute les villes de la province bosniaque, qui s'accordent, en revanche, à combler de leurs malédictions pudibondes la capitale Serajewo, cette Babylone de tous les vices et de toutes les hontes.

Quoi qu'il en soit de la vertu des dames de Techanj, ce pays partage, au point de vue social et agraire, le sort de toute la Bosnie. Les grands propriétaires sont ici : Hamri-Beg-Ajanovitch, Dervis-Beg-Gjoulatchitch et Hamza-Beg-Gjoulatchitch. La famille du premier est venue d'Asie il y a quelque deux cents ans, avec cent cinquante autres familles de soldats à qui le sultan donna des terres. Parmi eux, on cite la famille Capetanovitch, très-nombreuse encore aujourd'hui. Ces descendants d'émigrants militaires ont même conservé le souvenir précis de leur lieu d'origine : c'est Amatia, dans le sandjak d'Anatolie. Quant à la famille Gjoulatchitch, la tradition la fait venir de Hongrie avec d'autres Magyars qui se seraient convertis à l'islamisme, afin de prendre part à la curée des terres bosniaques lors des grandes concessions octroyées par les califes victorieux. Il n'y a là rien d'invraisemblable, si l'on se rappelle la parenté ethnique et linguistique des Hongrois et des Turcs.

Tels sont, avec deux autres grands begs dont je n'ai pas retenu les noms, les richards de Techanj ; quant aux aghas, petits begs et nobles, propriétaires fonciers plutôt pauvres que riches, ils y sont, comme partout, assez nombreux. Parmi ces begs, Dervis est la bête noire des malheureux chrétiens, et l'on dit que ce seigneur turc employait plus que de raison la bastonnade comme moyen de persuasion, afin de remplir ses coffres et ceux de son bien-aimé maître

et seigneur le sultan de Constantinople. Je crois que celui-là, du moins, parmi les musulmans, doit bénir Allah de pouvoir demeurer en sûreté dans sa maison, sous la protection bienveillante des baïonnettes du régiment Jellatchitch.

CHAPITRE VII

LA VALLÉE DE LA BOSNA. — TRAVNIK.

Déjeuner chez des raïas. — Leurs doléances. — Le marché et le café de Doboj. — Kosna et la vallée de la Bosna. — Maglaj et Zeptche. — Le défilé de Vranduk. — La cure de Zienitza. — Un office catholique. — Les cloches en Bosnie. — De Zienitza à Travnik. — La seconde capitale de la Bosnie. — Une bibliothèque bosniaque. — Le couvent de Goucia-Gora. — L' « hôtel des Mille-Punaises » de Busovatcha. — Fojnitza. — Une omelette dans un plat à barbe.

I

Doboj, 23 mai.

C'est à cheval que nous avons quitté hier Techanj, montés sur deux bidets de montagne aussi intelligents que leurs propriétaires. Nous sommes escortés cette fois de deux fantassins qui doivent se relayer aux postes de la route, et après cinq heures d'une marche pittoresque, nous arrivons à Doboj avec une telle boue que, ma petite monture enfonçant profondément, le pied de mes bottes entrait dans le bourbier.

A la première halte de la route, nous avons déjeuné chez de pauvres raïas catholiques. Leur maison se compose d'une cabane en bois d'une seule pièce, sans plafond et sans cheminée; quelques pierres plates jouent le rôle de

foyer; la fumée sort par les fentes du toit. Quand je pénètre en me baissant dans cette misérable tanière, sans autre ouverture que la porte, on prépare notre déjeuner demandé par notre escorte, et l'on est véritablement enfumé. Une femme et des enfants sont pourtant là, occupés de notre pitance, tandis que quatre ou cinq hommes, assis à terre, les jambes croisées autour d'un plat de bois contenant des légumes bouillis, terminent leur repas. Ils se lèvent quand nous entrons, et ceux qui n'ont que des fez sans turbans les retirent. La femme salue en mettant la main sur son cœur. Comme la fumée est réellement insupportable pour nos nez et nos yeux civilisés, on installe dehors, à l'ombre d'un gros prunier, deux petits tonnelets vides qui nous servent de siéges et une petite table basse dans le genre des escabeaux moresques que l'on voit partout. On nous sert une omelette dans une assiette à laquelle nous puisons à tour de rôle, Zornleib et moi; pour boisson, de l'eau fraîche prise à un petit affluent de la Jablanitza, qui passe à deux pas de la cabane.

Peu à peu la méfiance avec laquelle, — quelque grâce et quelques piastres qu'on y mette, — on est toujours reçu par de pauvres diables ignorants à qui l'on vient demander à déjeuner *manu militari,* fit place à une certaine familiarité, surtout quand ils surent qu'ils n'avaient pas affaire à des Allemands ou à des Hongrois, mais à un Franghi et à un Serbe; et quand nous eûmes répondu à leur curiosité, bien vite satisfaite, du reste, sur la France, — dont ils savaient à peine le nom, — et sur Paris, dont ils ont tous entendu parler depuis notre siége légendaire de 1870-1871 pendant lequel tous les Slaves faisaient des vœux pour nous, — nous pûmes à notre tour interroger ces braves gens. Nos questions portèrent tout naturellement sur leur

passé sous le régime turc et sur le sort qui leur était fait depuis l'arrivée des Austro-Hongrois. « Nous n'avons pas gagné grand'chose au changement de maîtres, nous répondit le plus intelligent d'entre eux ; les begs prennent toujours le tiers, Franz-Joseph[1] un autre tiers. Or, payer d'une façon ou de l'autre, cela nous est bien égal. Tous les impôts sont restés les mêmes, seulement nous ne sommes plus battus par les begs. Nous avions cru, à l'arrivée des chrétiens, que nous n'allions plus rien avoir à payer aux begs ; mais, au contraire, voilà qu'on rétablit la perception des redevances que les propriétaires ne touchaient plus, en fait, depuis l'insurrection. Et cela quand nous espérions qu'on allait nous donner des terres et diminuer les impôts qui nous écrasent. Ah ! non, nous ne sommes pas contents, et les Slaves qui appartiennent à Alexandre sont bien plus heureux que nous, sujets de Franz-Joseph. Les begs nous disent que la Bosnie reviendra aux Turcs : croyez-vous cela, vous ? Nous, Slaves, nous ne sommes ni Autrichiens ni Turcs. Ah ! les Bulgares sont bien heureux ! Voyez !... il y avait un bois à côté de ma cabane ; les soldats sont venus, et ils ont tout brûlé, sauf ce gros prunier ; le beg a réclamé quand même sa redevance du tiers sur les arbres qu'ils ont coupés. Puis il a pris pour témoins trois de ses amis qui ont été dire au cadi : « Nous avons vu cet « homme prendre du bois. » Et alors j'ai été condamné à payer. Malédiction ! je vais être saisi... Que puis-je faire pour racheter ma petite maison, mes trois vaches et mes cochons ? Et puis pourquoi, si nous appartenons mainte-

[1] Comme tous les peuples primitifs, le paysan bosniaque n'a aucune idée de l'État ; pour lui, c'est toujours l'empereur, comme c'était autrefois le sultan ; et il désigne toujours le souverain par son nom et jamais par son titre.

nant à des chrétiens, nous laisse-t-on juger, nous chrétiens, par des mécréants damnés? Nous ne travaillerons plus! nous laisserons la terre en friche et vivrons du produit de nos bestiaux et de la location de nos bras, parce que nous ne voulons plus donner le tiers au beg! » Et l'un de nous ayant commis l'imprudence de lui dire : « Mais vous n'avez donc pas de cœur, comme on le dit du reste, vous, chrétiens de Bosnie? » ce pauvre hère nous regarde un instant, son œil lance un éclair, et posément, sans colère, bien à froid : « Tu ne crois pas ce que tu dis, répond-il, en tutoyant, selon l'usage bosniaque, car tu sais bien que nous sommes toujours sans armes. Donne-nous des armes, et tu verras ce que nous saurons en faire. »

II

...Nous sommes revenus à Doboj le jour du marché. La petite place est couverte d'un fouillis curieux de costumes variés. Beaucoup de paysans sont déjà installés ou circulent; d'autres arrivent en carriole et à cheval : tel ce Turc que voici chevauchant avec sa femme en croupe et tenant en laisse une jument autour de laquelle un poulain gambade en liberté. Les femmes venues de l'autre rive de la Bosna ont sur la tête un mouchoir blanc, avec arabesques de couleur, retombant sur le cou un peu à la manière des Napolitaines, tandis que celles qui demeurent sur la rive gauche de la même rivière ont seulement un serre-tête dans un coin duquel elles nouent leur argent. Elles portent, les unes et les autres, beaucoup de bijoux de pacotille : les

seuls qui aient quelque caractère sont des plaques de ceintures rondes en cuivre ciselé. On distingue dans cette foule une quantité de Tsiganes (il y en a une dizaine de mille en Bosnie), reconnaissables à leurs guenilles et à leur type asiatique. Je suis frappé de la quantité de gens à *gros cous*, pour ne pas dire goîtreux : décidément l'eau de Bosnie laisse à désirer.

Tout ce monde est du reste très-poli. Des rangées entières d'hommes et de femmes se lèvent pour nous faire honneur quand nous passons. Est-ce courtoisie habituelle chez eux, ou imitent-ils ainsi ce qu'ils voient faire aux soldats autrichiens devant leurs officiers ?

On vend du blé, quelques étoffes grossières, des bâtons de bois résineux, qui sont la bougie économique du pays... Les denrées les mieux représentées sont des poteries faites dans le voisinage et reproduisant surtout deux formes très-simples, mais qui ne manquent pas d'une certaine élégance.

Nous allons au café, où nous faisons la connaissance de l'iman et où nous récoltons péniblement quelques maigres renseignements. Tous ces gens-là sont affligés d'ignorance crasse : l'iman lui-même ne sait pas lire le slave, sa langue maternelle; il ne lit que le turc ! Voyez-vous un de nos curés ne sachant pas lire le français? Tout ce que nous pouvons constater, c'est qu'à Doboj, aucun Turc ne veut quitter le pays, contrairement à se qui ce passe en beaucoup d'autres endroits. Cela tient peut-être à ce que, dans cette bourgade, la propriété est assez divisée pour attacher au sol un grand nombre de familles. Si l'on excepte Osman Beg Capetanovitch [1] et deux juifs, il n'y a pas ici de trop

[1] Il y a en Bosnie beaucoup de begs portant le nom de « Capeta-

grands propriétaires, et beaucoup des familles riches ou aisées de Doboj descendent, dit-on, des Magyars qui sont venus de Buda-Pesth, lors de la conversion forcée des Hongrois au christianisme; le même souvenir est traditionnellement conservé chez un grand nombre d'habitants de



Catholiques du nord de la Bosnie.

Maglaj et de Techanj. Quoi qu'il soit, il ne règne à Doboj, pas plus qu'ailleurs, une bien grande satisfaction : on y fait très-souvent des visites domiciliaires pour voir s'il n'existe pas d'armes cachées, et l'on sait combien ces visites cho-

novitch » ou « fils de capetan ». Cela vient de ce que les terres, ou plutôt leur *tiers impérial,* a été souvent donné à des « capitaines » de l'armée victorieuse.

quent les idées des musulmans et même celle des chrétiens dans ce pays, où tout le monde a pris plus ou moins les mœurs du vainqueur mahométan. Un autre grief, c'est que les soldats austro-hongrois ont dévasté pour se chauffer les jardins de pruniers au lieu de prendre du bois ailleurs, et il n'en manque pas! Enfin ici, comme partout, se justifie le vieil adage :

Notre ennemi, c'est notre maître.

III

Zienitza, 24 mai.

Après avoir quitté Doboj, le chemin de fer traverse le défilé de Kosna, où les Autrichiens ont livré en avançant leur premier combat sérieux; ils n'avaient rien appris à Doboj et ont été surpris dans ce vallon entièrement resserré.

On passe ensuite à l'endroit où l'Ussora, grossie de la Jablanitza, ou rivière des peupliers, se jette dans la Bosna, et l'on arrive à Maglaj, la ville du brouillard[1], où se trouve un château très-important de même construction et de même époque que celui de Tesanj; puis on traverse la Bosna. La vallée de cette rivière a dû toujours être le centre de la richesse de la province à laquelle elle a donné son nom. Au fur et à mesure que l'on s'éloigne de Doboj, le sol est de mieux en mieux cultivé. On a quitté la région des pâturages pour entrer dans un pays véritablement

[1] *Jablan*, peuplier; *itzâ*, terminaison adjective qui se trouve dans la composition des noms de villes, de rivières, de montagnes, etc. *Magla :* brouillard.

agricole, au moins sur les rives du fleuve. Les villages deviennent plus nombreux, et les crêtes sont de plus en plus dominées par des ruines de forteresses, indication certaine qu'il y avait un intérêt de premier ordre à être maître de ce passage pour posséder le pays. A partir de Maglaj, la culture commence même à grimper sur le flanc



Maglaj. — Vue prise de la station.

des montagnes, la vallée devenant trop étroite pour les besoins de la population.

Nous arrivons à Zeptché au moment où un nombre considérable de familles turques aisées (mais n'appartenant pas à la caste des grands begs) se préparait à monter dans le train qui chauffait pour Brod; elles vont à Constantinople; il paraît que beaucoup d'autres se disposent à en faire autant. Si tous les Turcs s'en allaient ainsi, cela simplifierait beaucoup la question bosniaque, sans la résoudre tout à fait. Zeptché n'a rien de curieux; son château, situé dans

la vallée, n'est qu'un grand rectangle entouré de fossés et flanqué de quatre tours carrées. Nous profitons de ce que notre voiture d'étape se fait attendre pour aller dans les cafés et parcourir un peu la ville; et c'est sans regret que nous la quittons bientôt, grâce à l'obligeance du commandant et des autres officiers chez qui, comme partout ailleurs, nous rencontrons une parfaite bonne grâce.

En sortant de Zeptché, la vallée continue à avoir une certaine largeur; mais à partir de Begov-Khan (où se trouvent des eaux minérales), elle se resserre, et l'on arrive, peu après le relais de Orahovitsa, au défilé de Vranduk. C'est à Begov-Khan (au lieu dit Golubinje) qu'a été assassiné M. Pérot, consul d'Italie, dont j'ai rencontré à Brod le meurtrier que l'on menait à Essek pour l'exécuter. Les Autrichiens, entrés en Bosnie le 5 août 1878, n'étaient alors arrivés qu'à Zeptché. M. Pérot, qui rejoignait son poste à Sérajewo, voulut, malgré l'état-major qui lui conseillait de suivre l'armée, passer outre, disant qu'il était en Bosnie depuis quinze ans, qu'il connaissait les habitants, qu'il n'avait rien à craindre d'eux... et il paya de sa vie cette témérité. Il est vrai qu'il portait sur lui une très-forte somme d'argent, ce qui aida sans doute singulièrement l'explosion du fanatisme.

Vranduk, avec son défilé étroit et pittorresque, est la clef de la Bosna supérieure; aussi les envahisseurs de la Bosnie y ont-ils toujours été arrêtés, qu'ils vinssent du sud, comme les Turcs au quinzième siècle, ou du nord, comme tout dernièrement les Austro-Hongrois. On fait plusieurs kilomètres dans cette gorge, où il n'y a absolument de place que pour le fleuve, le chemin de fer, et la route qui passe sous le château à travers un tunnel récemment percé; encore faut-il, en maint endroit, empiéter sur le rocher.

Puis, la vallée s'élargit tout à coup pour former la belle plaine, bien cultivée et parcourue par de beaux troupeaux de moutons et de chèvres, où s'élève la petite ville de Zienitza, sous le pont pittoresque de laquelle se réunissent les ruisseaux de Vrazali et de Kotcheva, affluents de la Bosna.

Nous sommes logés à Zienitza à la cure catholique, où



Porte du château de Zeptché.

nous avons trouvé l'accueil le plus cordial ; le Père franciscain qui est titulaire de cette cure a précisément plusieurs de ses confrères en ce moment chez lui, et parmi eux le supérieur du grand couvent de Goucia-Gora, près Travnik, lequel veut bien nous offrir l'hospitalité de son monastère. Nous en profiterons bien certainement.

Je viens de voir des *chrétiens,* et je crois bien que c'est la première fois de ma vie que cela m'arrive. Ce matin, dimanche, j'ai assisté à la messe paroissiale de la cure de Zienitza. Tout devait me paraître grotesque ; église misé-

rable, curé moustachu qui a l'air de dire des injures aux fidèles, quand il se retourne pour le *Dominus vobiscum;* chants nasillards dans une langue à laquelle je ne comprends pas un mot; têtes des hommes qui, leur turban et leur fez retirés, ressemblent, avec leurs cheveux rasés sur le front et leurs grandes mèches nouées, à de vrais Chinois. Eh bien! je dois l'avouer: j'ai été positivement ému, et je me sentais véritablement bien loin des offices religieux des pays civilisés, où un monsieur comme il faut et rasé de frais murmure en un langage mort des formules plus mortes encore, devant un auditoire uniquement préoccupé de garder une tenue à peu près convenable, en se donnant le plus de confort possible. Ici, au contraire, on sent qu'il y a un grand cœur, qui bat à l'unisson, et toutes les fibres sont rattachées au prêtre qui est à l'autel. Pas de chaises, bien entendu, tout le monde accroupi à la turque, les hommes devant l'autel et à droite, les femmes à gauche. L'église est en bois [1], sauf les murailles extérieures. Des nichées d'hirondelles piaillent partout, et des pigeons roucoulent sur les poutres qui maintiennent l'écartement des parois; quelques chiens vont et viennent comme chez eux; on sent que c'est la vraie maison du bon Dieu, où il y a place pour tout le monde, bêtes et gens. Toutes les portes sont largement ouvertes; il fait si beau soleil ici, quand il ne pleut pas! On sonne le premier coup à neuf heures. Quelle joie pour ces braves gens! Pour beaucoup d'entre eux, ce qu'il y a de plus remarquable dans l'arrivée des chrétiens d'outre-

[1] Toutes les églises de Bosnie étaient en bois, sauf celles des monastères. Nous donnons ici (p. 121), d'après Evans, la vue d'une chapelle catholique en 1875, pendant un office. Sauf les proportions, elle peut donner une idée approximative de la scène que nous rapportons.

Save, c'est la liberté qu'elle leur a rendue d'avoir des cloches; et en effet, ces cloches sont pour eux le symbole de la délivrance. Quand, autrefois, le raïa se plaignait des exactions du beg, celui-ci répondait : « L'infidèle doit tout nous fournir; la terre est turque. *Les cloches ne sonnent pas, et la prière musulmane* (*ezan*) *est*



Château et défilé de Vranduk.

souveraine ici. » Et les chrétiens pour annoncer leurs offices en étaient réduits à frapper sur des planchettes [1]. Aussi, dès qu'ils l'ont pu, se sont-ils empressés

[1] Dans les demandes adressées à la Turquie en 1861, je trouve celle-ci : « Nous prions de même qu'on respecte notre religion chrétienne, qu'il nous soit permis de bâtir des églises avec l'autorisation de nous servir de cloches. » Cette promesse fut faite avec beaucoup d'autres, par une proclamation d'Omer-Pacha datée du 1er mai 1861, et elle fut tenue comme toutes les autres l'avaient été. — On raconte encore dans beaucoup de villages de la Bosnie que lorsque les cloches sonnèrent pour la première fois après l'arrivée des

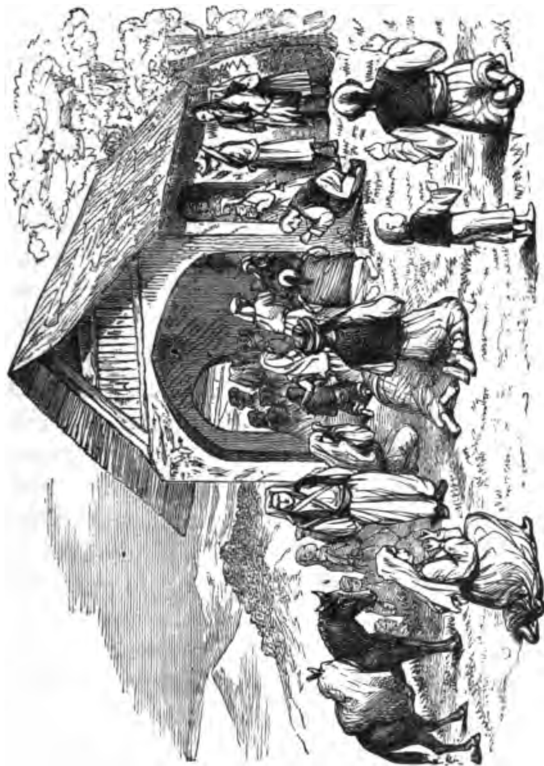
de construire, à côte de leur chapelle, un grossier clocher en charpente, au sommet duquel ils ont accroché des cloches dues à la munificence de M. Strossmayer, l'évêque de Djakova [1], et ils s'en donnent à cœur-joie. Quel carillon pendant une heure, tandis que les fidèles arrivent, les uns à pied, les autres sur leurs petits chevaux [2], qu'ils attachent tout autour de l'église dans un fouillis pittoresque! Sur les treize cents catholiques de la paroisse, — qui a l'étendue d'un petit diocèse, — ils sont bien là un millier quand la messe commence. Après l'aspersion d'eau bénite, consciencieusement faite par un bonhomme qui parcourt l'église en inondant les dévots agenouillés, vient un premier sermon sur l'enfer, qui joue, paraît-il, un grand rôle dans la religion de ces simples; au milieu de l'office,

Autrichiens, les imans (curés), ou muezzins (sacristains) musulmans allèrent se plaindre aux commandants militaires du scandale et du trouble matériel que cela leur causait. Les officiers répondaient tout naturellement que les chants des muezzins gênaient non moins les chrétiens et depuis plus longtemps que la cloche ne gênait les mahométans, et les imans devaient renoncer à leurs doléances. Cette petite scène, souvent renouvelée, peint assez bien l'intolérance séculaire du clergé musulman dans ce malheureux pays, mais la réponse des commandants d'étape donne aussi quelque idée du système de laisser-faire suivi par l'Autriche, système dangereux dans un pays où il faut savoir prendre parti pour les uns ou pour les autres, sous peine de mécontenter tout le monde.

[1] Au moment de mon passage à Djakova, le vestibule du palais épiscopal était rempli de belles cloches destinées à ses ouailles d'outre-Save par la munificence de l'évêque nominal de Bosnie. — Ce fanatisme de la cloche n'est, du reste, pas spécial aux catholiques, il est partagé par les Grecs orthodoxes; j'étais à Techanj le jour de l'Ascension, et j'ai eu le plaisir d'entendre pendant une heure le pope agiter avec frénésie sa petite cloche.

[2] Ce sont presque toujours les hommes qui sont à cheval, et les femmes et les enfants qui marchent à pied. Cela est peu agréable pour le voyageur, mais semble en Bosnie on ne peut plus naturel.

il y a une autre prédication sur le même sujet, et l'orateur n'y va pas de main morte. Faisant une minutieuse description de ce lieu terrible, il y envoie d'avance ceux qui ne



Chapelle et office catholiques en Bosnie.

viennent pas à la messe, ceux qui ne payent pas leurs cotisations pour le culte, ceux qui refusent de jeûner, etc. Ce qui me frappait le plus pendant ce pitoyable discours, c'était l'attitude de tout ce peuple; elle ne prouve pas plus

la vérité de ce qu'il croit que l'amour ne prouve la perfection de l'objet aimé; mais les grandes amours comme les croyances profondes me semblent toujours saisissantes, et il y a de la foi, de la vraie foi ici.

A chaque instant, le peuple répond à l'officiant; à deux reprises, celui-ci, tourné vers les fidèles, psalmodie une longue prière slave que tout le monde accompagne à demi-voix [1]. Chaque fois que le mot *Jésus* est prononcé, même dans les sermons, tout le peuple répond : Merci! grâce à Jésus! (*Fadjen Jsus budi.*) A l'élévation, tout le monde tient les deux mains en l'air, les femmes avec leurs chapelets, dans l'attitude de l'adoration, et en se penchant, on entend le susurrement d'une prière générale; pendant la messe, quand le prêtre élève l'hostie ou se prosterne devant elle, notamment avant le *Pater,* tous étendent les bras comme chez nous l'officiant qui dit l'*Oremus*. Cela se fait avec un ensemble, une dévotion qui n'a rien de grimé; il y a eu une vingtaine de communiants des deux sexes; tous ces gens avaient l'air satisfait, mais nullement la mine béate et empruntée qu'on fait prendre trop souvent à nos petites premières communiantes. A la fin de la messe, avant la prière chantée pour l'empereur, le prêtre lit les ordres de l'administration : il a dit notamment ce matin que les candidats à la gendarmerie devaient se faire inscrire par lui; que ceux qui n'avaient pas encore payé leurs impôts devaient le faire le plus tôt possible, parce que « Franz-Joseph » avait besoin d'argent, et que lui, curé, devant quitter la paroisse prochainement, ceux des parois-

[1] Ces prières ont lieu avant le *Credo* et avant la communion. Les fidèles disent tout haut avec l'officiant le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et le *Confiteor*.

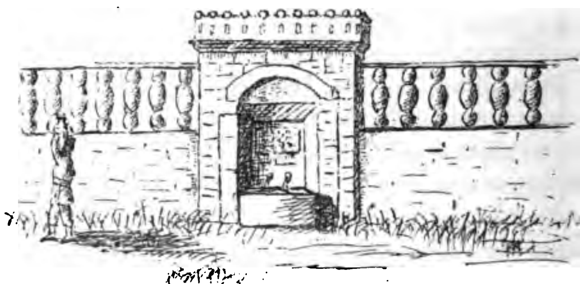
siens qui n'avaient pas encore payé leurs redevances devaient s'acquitter au plus vite; et il nommait tous ces retardataires par leur nom, et il indiquait le montant de ce qu'ils restaient devoir; c'était réellement très-topique.

IV

Couvent de Goucia-Gora, le 25 mai.

...En quittant Zienitza, la route s'élève constamment pour passer de la vallée de la Bosna dans celle de la Lasva, un de ses affluents; il y a dans cette côte de plusieurs lieues de longueur des points de vue magnifiques et qui valent ceux des pays les plus en renom; le moment viendra certainement où la Suisse bosniaque sera aussi à la mode que la Suisse helvétique. Au point culminant de la route — à un endroit qu'on nous a dit s'appeler Vitrenitza — s'élève une petite construction de pierre qui n'est autre qu'une fontaine alimentée par une source limpide et captée il y a une douzaine d'années, — comme l'indique une inscription turque inscrustée dans le monument, — grâce à l'intelligente munificence d'un mutessarif de Travnik. Ces fontaines sont nombreuses dans ce pays du soleil et de la soif; on en trouve sur toutes les routes et jusque dans les sentiers des montagnes; un bassin et un gobelet enchaîné permettent au passant d'y rafraîchir en même temps sa monture et lui-même. Sur ces sources hospitalières sont presque toujours inscrits des versets appropriés du Coran; elles sont le plus souvent ombragées par quelques arbres et forment dans la campagne un lieu agréable et propice au repos. Dans les villes, elles sont de plus un lieu de ren-

dez-vous pour les femmes, qui, sous prétexte de puiser l'eau nécessaire au ménage, y cancanent à qui mieux mieux. Quand un Bosniaque a un verre d'eau et un morceau de charbon pour allumer son chibouck, il ne manque plus rien à son bonheur. Le verre d'eau se trouve partout, comme nous venons de le voir; quant au charbon, le passant n'a qu'à entrer dans la première cabane venue, il pourra tou-



Fontaine de Vitrenitza.

jours y allumer sa pipe au foyer, en échange d'un remercîment et d'un bout de causerie amicale.

De ce sommet, on descend rapidement à Han-Campanja, où se trouve une étape; ce gîte d'étape, comme tous ceux de la province, possède un jardin potager; le manque de légumes ayant causé beaucoup de maladies à l'armée envahissante, l'administration a ordonné cette création partout où séjournent des soldats. En laissant Han-Campanja, — village qui fut en 1840 le théâtre d'une sanglante défaite des insurgés bosniaques, — on tourne à droite, et après Vitech on traverse la Lasva sur un pont de bois, près duquel est construit un petit han. La vallée continue à être large jusqu'au moment où l'on aperçoit, à droite, à

mi-côte sur les montagnes, le grand monastère fransciscain de Goucia-Gora. Alors et brusquement, comme si la vallée se terminait en cul-de-sac, commence le défilé de Travnik, très-pittoresque avec ses nombreux cimetières turcs, sa rivière en cascades bondissantes, ses rochers abrupts, et la ville de Travnik elle-même, dont on aperçoit d'abord le château juché sur un piton qui semble avoir poussé dans l'étroit vallon.

Travnik paraît une véritable ville, quand on vient, comme moi, de Brod, en passant par Derbend, Doboj, Zienitza et Techanj. En effet, cette localité, beaucoup plus importante que celles que je viens de citer, puisqu'elle compte environ 12,000 habitants, doit à sa situation et au séjour qu'y firent jusqu'à la ruine de la féodalité bosniaque, en 1850, les pachas envoyés par la Porte Ottomane [1], d'être la seconde ville et pour ainsi dire la seconde capitale de la Bosnie. C'est aussi la clef de la seule route qui reliait la Bosnie à la Croatie et par conséquent à l'Europe centrale par Banjaluka, et cette route avait d'autant plus d'importance sous le régime turc que les insurrections commençaient toujours dans le nord-ouest de la province, dans l'espèce d'angle formé par la Croatie turque et d'où les chrétiens pouvaient en cas d'échec se réfugier très-facilement sur le territoire autrichien. C'est ainsi qu'en 1875 un grand combat eut lieu à Banjaluka entre cinq cents chrétiens et les bachi-bouzouks. Ce combat dura onze heures et se termina à l'avantage des premiers. Au même moment, des proclamations étaient affichées dans les rues d'Agram,

[1] A l'époque où le vizirat de Bosnie s'étendait jusqu'à la Drave, on transporta même la capitale à Banjaluka; mais quand Bude fut repris en 1686, Banjaluka fut considéré comme trop exposé à un coup de main, et le vizir revint s'installer à Travnik.

de Belgrade et même de Bucharest, appelant les Slaves du sud à la délivrance de leurs frères de Bosnie. Ce fut le commencement de cette insurrection qui, malgré des for-



Donjon du château de Travnik.

tunes diverses, amena l'annexion des deux provinces à l'Austro-Hongrie.

Travnik contient en ce moment une garnison assez importante, et elle est la résidence du grand rabbin des israélites de toute la province.

Les musulmans y sont cependant en majorité, et leur mufti possède une bibliothèque célèbre parmi tous ses coreligionnaires de Bosnie. Comme, depuis mon entrée



Une vue de Travnik.

dans la province, on m'avait vanté sans cesse les merveilleux manuscrits de ce mufti, je n'eus rien de plus pressé que de demander à le voir; nous nous rendîmes donc, mon interprète et moi, chez ce vénérable personnage, qui,

nous prenant sans doute pour des amateurs peu scrupuleux, se montra tellement jaloux de ses trésors qu'il nous fut impossible d'y toucher; nous pûmes néanmoins constater que, parmi la trentaine de manuscrits qu'il possède, la moitié au moins se compose de Corans ou de parties du Coran, et en dehors de quelques géographies, le reste ne nous parut pas avoir beaucoup de valeur.

Travnik est une petite ville assez proprette, dont le château est assez bien conservé pour servir de caserne et de poste défensif aux Autrichiens. On prétend que ce château a été construit par Tvartko Ier, dont il était une des résidences. Son aspect général est celui des forteresses de Doboj et de Techanj ; comme elles, il est assis sur un promontoire triangulaire et possède une grosse tour d'angle polygonale qui lui sert de donjon.

On remarque encore dans une des rues de la ville une petite mosquée de bois à côté de laquelle se trouve, sous un kiosque, le tombeau d'un saint musulman, mort en combattant les infidèles.

Bien que Travnik jouisse de quelques affreuses auberges qui se décorent traîtreusement du titre d'hôtel, j'ai préféré, profitant de l'offre qu'avait bien voulu nous faire à Zienitza, où nous l'avions rencontré, le Révérend Père Nicolas Lovritch, supérieur du couvent des Franciscains de Goucia-Gora[1], près Travnik, user une fois de plus de l'hospitalité de ces braves religieux, véritable providence du voyageur dans ce pays dépourvu de ressources.

Pour se rendre de Travnik à Goucia-Gora, il faut deux

[1] *Gora,* forêt; *Goucia,* roucoulement des oiseaux; *Goucia-Gora* signifie donc : forêt du roucoulement, forêt où roucoulent les oiseaux.

grandes heures par des chemins abominables, dans lesquels il est prudent d'aller à pied ou sur les petits chevaux du pays; malheureusement, on nous avait donné des chevaux appartenant au régiment de cavalerie croate dont deux soldats nous servaient de guides et d'escorte, et nous manquâmes nous casser le cou.

Mais l'hospitalité du P. Lovritch et de ses excellents collaborateurs nous eut bientôt fait oublier les difficultés de l'arrivée. Le couvent de Goucia-Gora est un des plus beaux de la Bosnie : c'est un vaste bâtiment carré situé à mi-côte de la montagne et à une altitude de 600 à 700 mètres. Sur trois des côtés du préau ou cour intérieure dans laquelle on entre par une vaste porte en arcade se trouvent les bâtiments destinés aux Frères franciscains et à leurs élèves — car Goucia-Gora est à la fois monastère, école primaire et petit séminaire; le quatrième côté, celui du fond, est occupé par la chapelle; cette chapelle, dont le goût, il faut bien l'avouer, n'est pas parfait, est cependant assez vaste; des piliers en bois la soutiennent, et elle possède, outre quelques peintures, un orgue, luxe inouï en Bosnie. Le grand réfectoire est beau, les chambres propres et confortables; tout autour du préau règne un promenoir couvert, sorte de cloître ou de corridor qui dessert tout le rez-de-chaussée; enfin, je résumerai l'idée que le voyageur doit se faire du couvent de Goucia-Gora, dans ce pays de masures misérables, quand je dirai qu'il a trois étages et trente-neuf fenêtres sur chacune de ses quatre faces. Tous les Pères franciscains qui l'habitent sont des gens instruits, parlant l'italien et quelque peu d'allemand, et si le monastère de Goucia-Gora est un des plus récents parmi les couvents catholiques de Bosnie, c'est très-certainement aussi un de ceux où l'on travaille le plus et où l'on accueille

le plus sympathiquement le voyageur, quels que soient la religion qu'il professe et le drapeau qu'il porte dans sa poche.

V

Busovatcha [1], le 27 mai.

...Il a bien fallu cependant s'arracher aux délices du séjour de Goucia-Gora, où nous avions un lit à peu près européen et des hôtes tout à fait aimables, et nous en sommes repartis hier, conduits par un brave soldat du train, qui, tout en fouettant ses chevaux, nous a bien amusés avec ses doléances, fort sensées au demeurant. C'est un malheureux réserviste, paysan de la banlieue de Vienne, qui a été rappelé l'année dernière et qui, après avoir assisté à plusieurs combats, a été littéralement oublié avec quarante de ses camarades lors de la dislocation de son corps d'armée. « Que peut-on faire avec 13 kreutzers par jour? nous disait-il d'un air piteux; j'ai au pays une femme et un enfant; ma femme a écrit au ministre de la guerre; on lui a dit de patienter. Voilà deux mois de cela! Ah ! non, je ne resterai pas ici quand on me donnerait la moitié de la Bosnie !... » Cet homme st malade de la nostalgie; il paraît que ce n'est pas un cas isolé dans l'armée d'occupation, et que l'Autriche ne doit guère compter sur ses soldats libérés pour peupler ses nouvelles provinces.

[1] *Busovatcha :* herbages. Ce village de sept cents habitants est peuplé de musulmans et de catholiques. Peu ou point de chrétiens du rite grec. Il possède des eaux ferrugineuses.

...Nous quittons sans regret l' « hôtel des Mille-Punaises » de Busovatcha; c'est ainsi que nous baptisons, vengeance insuffisante! la maison turque abandonnée où nous avons passé la nuit, par une faveur spéciale du commandant d'étapes, et où nous avons succombé sous le nombre après une résistance désespérée. Sorti de cette tanière à la pointe du jour, je fais le croquis de ce lieu de tortures... cuisantes, en attendant notre équipage et en me promettant de signaler aux entomologistes l'étude consciencieuse de l'espèce géante, que je propose d'appeler *cimex Busovacensis*.

Enfin, voici notre voiture, et le beau soleil qui se lève fait oublier les douleurs de la nuit. Allons donc! *dobro junatche*[1], et en route pour Fojnitza!

VI

Monastère des Franciscains de Fojnitza, le 28 mai.

...Nous voici dans le grand monastère de Fojnitza, le plus ancien et le plus connu des couvents franciscains de Bosnie. Nous y avons trouvé, bien entendu, la traditionnelle hospitalité de ces excellents Frères. Fojnitza se trouve en dehors de la route directe de Travnik à Serajewo, dans une vallée latérale qui s'en détache près de Kisseljak. C'est dans ce trajet, à Buhovitch, près de Poljeselo, que j'ai remarqué les premiers beaux

[1] *Dobro* : bon; *junatche* : jeune héros. Terme familier et bienveillant que l'on emploie chez les Slaves du Sud en parlant à ses inférieurs, et qui m'a paru correspondre à notre : « Mon garçon. »

arbres que j'aie rencontrés en Bosnie; partout ailleurs, il n'y a dans les vallées que des arbustes, et il faut gravir les montagnes pour trouver ces belles forêts qui peuvent être encore aujourd'hui, et malgré les désastres de l'administration turque, une des principales richesses du pays. La vaine pâture a produit ici son résultat habituel, et partout où passent les troupeaux, les arbres périssent; il n'est pas rare non plus de voir quelque berger jeter par terre un grand arbre pour en faire manger la feuille à son troupeau. Joignez à cela les incendies allumés en temps d'insurrection par les troupes turques de chaque côté des routes pour éviter les surprises, et vous aurez l'explication du déboisement des meilleures parties de la Bosnie.

Laissant à gauche la grande route, nous nous engageons dans un chemin de terre pour gagner Fojnitza, et nous faisons halte pour déjeuner à un petit han, où nous trouvons un vieillard malade et son petit-fils, qui fait le service des voyageurs. Sous un hangar de planches, un arbre entier, — bûche de longue durée, sinon partout très-économique, — brûle par une de ses extrémités, et quelques paysans font cuire dans la cendre leurs œufs durs, tandis qu'un autre enfourne son pain de *coucourouz* dans un four pittoresque construit à quelques pas du han. Nous demandons un ustensile quelconque pour faire notre omelette quotidienne : il n'y a dans le han qu'une aiguière en cuivre sans plateau et quelques petites tasses à café également en cuivre. Toute autre vaisselle y est inconnue, et ces pauvres gens ignorent même le mot qui, dans leur langue, désigne la faïence ou la porcelaine; aussi commençons-nous à craindre pour nos estomacs affamés, quand nous avisons heureusement le plat à barbe du bonhomme, qui

est, comme toujours, barbier aussi bien qu'aubergiste.

Que vous dirai-je? Nous avons le choix de mourir de faim ou de nous donner une indigestion d'œufs durs, à moins de nous décider à rincer vigoureusement au ruisseau voisin le susdit plat à barbe : c'est à ce dernier parti que nous nous arrêtâmes, et voilà comment je mangeai ma



Four bosniaque.

première..., et, je l'espère, ma dernière omelette au savon dans le han inhospitalier de Masinov.

Fojnitza est un des trois anciens couvents catholiques de la Bosnie. C'était originairement un domaine royal, et le monastère du Saint-Esprit (Sveta Dusa) doit sans doute son origine à la générosité des rois dont la résidence habituelle, Sutiska, était proche. Le domaine royal passa, des Tvartko, à la noble famille des Mergniavitch ou Marnavitch, qui joua un grand rôle pendant la dernière période de l'indépendance bosniaque.

Puisque je suis ici dans le chef-lieu catholique de toute la province, le moment me paraît assez bien choisi pour résumer en quelques mots mes notes sur les différentes religions qui se rencontrent en Bosnie et en Herzégovine.

CHAPITRE VIII

DE FOJNITZA A SERAJEWO. — LES RELIGIONS EN BOSNIE ET EN HERZÉGOVINE.

Conversion de la majorité des Bosniaques et des Herzégoviniens à l'islamisme. — L'église grecque orthodoxe. — Rivalité entre les chrétiens du rite grec et les catholiques. — Recrutement du clergé catholique. — Écoles et paroisses. — Influence de l'Autriche et de la Russie sur leurs coreligionnaires. — Les Juifs en Bosnie et en Herzégovine. — Leur origine espagnole. — La question juive en Orient. — Une ville d'eau bosniaque. — La plaine de Serajewo.

I

C'est au neuvième siècle qu'eut lieu la grande évangélisation des Slaves du Nord par saint Cyrille et saint Méthode; mais, bien avant eux, des missionnaires latins étaient déjà venus prêcher le christianisme aux Slaves de la Bosnie et de l'Herzégovine. Lors de la conquête turque, à la fin du quinzième siècle, un grand nombre de vaincus abjurèrent le christianisme et embrassèrent la foi mahométane; cette apostasie ne fut pas seulement, comme on l'a cru, le fait de la noblesse féodale, désireuse de conserver ses fiefs sous la nouvelle domination. Les Bogomiles — dont nous avons parlé dans un autre chapitre — durent passer en masse à la religion des envahisseurs qui

leur apparaissaient comme des libérateurs venant les soustraire aux persécutions des magnats catholiques et des inquisiteurs romains. On se demande, en effet, ce que serait devenue cette majorité hérétique dont on ne trouve presque plus de traces dans les deux provinces [1] si elle ne s'était pas convertie à l'islamisme. Enfin, les scandaleuses intrigues des évêques indigènes ou magyars, l'indifférence coupable de la papauté aux envahissements du Croissant dans des provinces qu'elle renonçait à défendre, absorbée qu'elle était par le soin d'asseoir sa domination sur les princes de l'Europe occidentale; et, en dernier lieu, l'abandon déplorable et inintelligent des États voisins, de la Hongrie en particulier, qui, au lieu de se liguer contre le Turc, l'ennemi commun, usaient leurs forces à se disputer, les armes à la main, quelques lambeaux de ces malheureuses provinces, tout cela, en détachant les indigènes de leurs frères chrétiens du Nord et de l'Ouest, fit accepter à beaucoup d'entre eux un changement de religion qui leur laissait espérer, du moins, sous de nouveaux maîtres, un adoucissement à leur sort.

Néanmoins la conversion ne fut pas aussi universelle qu'on pourrait le croire, et aujourd'hui encore, après trois siècles de domination fanatique, les musulmans sont, en Bosnie, la minorité; en effet, sur un million d'habitants que possède cette province, d'après les statistiques les plus approximatives [2], on compte seulement 400,000 mahomé-

[1] On croit généralement que les Bogomiles sont éteints en Bosnie, et l'on n'en trouvait plus de traces dès la fin du siècle dernier. Cependant M. Evans (p. 44), toujours si consciencieux et si bien informé, prétend que pendant l'insurrection de 1875, plus de 2,000 Bogomiles de Popovo en Herzégovine se réfugièrent à Raguse.

[2] On ne s'expliquerait pas l'énorme supériorité numérique des

tans contre 460,000 Grecs orientaux et 135,000 catholiques[1].

L'Église grecque orientale de Bosnie est divisée en trois diocèses : Serajewo, Zwornik et Novi-Bazar, dont les évêques ou métropolitains, ainsi que celui de Mostar, qui a dans sa juridiction l'Herzégovine, sont nommés par le patriarche de Constantinople sur la proposition du saint-synode et confirmés par la Sublime Porte; ces évêques sont toujours pris, comme c'est la règle dans leur église, parmi les moines qui doivent rester célibataires, tandis que les *parochs* ou curés peuvent se marier. Comme je l'ai dit plus haut à propos de ma visite au curé grec de Techanj, le fanatisme turc s'est particulièrement attaqué, dans ces derniers temps, aux monastères grecs orthodoxes, et, à l'heure qu'ils est, ils sont presque tous ruinés et abandonnés. Peut-être cet acharnement spécial contre les orthodoxes vient-il de ce qu'on leur reproche généralement dans les pays turcs de commettre des abus nombreux et de trafiquer trop souvent de leurs pouvoirs spirituels. A la mort du père de famille, en effet, les popes prennent, dit-

orthodoxes sur les catholiques dans une province dont le gouvernement national était catholique nominalement, du moins, au quinzième siècle, lors de la conquête turque, et si l'on ne se souvenait du rôle joué par l'hérésie bogomile et si l'on ne savait qu'à différentes époques, de véritables exodes de catholiques romains eurent lieu de Bosnie et d'Herzégovine en Croatie, en Slavonie et en Dalmatie. On cite, entre autres émigrations, celle de 1698, à la suite de la retraite de l'armée expéditionnaire commandée par le prince Eugène, émigration qui comprenait 37,000 familles.

[1] *Schematismus almæ missionariæ Provinciæ Bosnæ Argentinæ ordinis Fratrum Minorum S. P. Francisci observantium*. Djakova, 1855 et 1864. D'après ces annuaires, les catholiques bosniaques étaient en 1855 au nombre de 122,865, et de 132,257 en 1864.

on, le meilleur bœuf — quand il y en a ; à la mort de la mère, une vache ; tous leurs services religieux sont chers, et les méchantes langues vont jusqu'à dire que beaucoup d'enfants de leur rite grandissent sans baptême, parce que leurs parents sont trop pauvres pour payer la rétribution demandée. Cette rétribution, ainsi du reste que tout le casuel des prêtres grecs, avait pourtant été taxée à un chiffre modéré par un décret de la Porte, rendu à la suite d'une espèce de révolte amenée par leurs exactions en 1864 [1]. On m'a néanmoins affirmé qu'il n'y a pas longtemps encore l'évêque orthodoxe de Serajewo se faisait, bon an mal an, 10,000 livres turques, et les trois autres prélats grecs de la province, la moitié de cette somme ; tandis que le gouverneur turc n'avait que 500 livres d'appointements. En supposant même dans tout cela beaucoup d'exagération, cette situation est déplorable ; mais, comme dit un auteur qui s'est occupé de la question [2], « la faute est moins aux individus qu'au système ». Le clergé grec a pour chef un patriarche phanariote qui réside à Constantinople et qui devient nécessairement une sorte de fonctionnaire turc, plus occupé de défendre ses priviléges que ses coreligionnaires bosniaques, qui sont bien loin et qu'il ne connaît pas, tandis que les chefs du clergé catholique, comme nous le verrons tout à l'heure, résident au milieu de leurs ouailles, vivent de leur vie et sont leurs intermédiaires nécessaires avec les autorités musulmanes de la province.

[1] D'après certains renseignements dont je suis loin de me porter garant, le renouvellement de ces abus n'aurait pas été étranger, au moins en Herzégovine, au soulèvement de 1874.

[2] UBICINI, *les Serbes de Turquie*, Paris, 1865, p. 75. — Voir aussi les *Lettres sur la Turquie*, du même auteur, t. II, p. 161.

Les chrétiens du rite grec sont surtout agglomérés dans le s d, près du Montenegro et le long de la frontière de Serbie; cette circonstance s'explique aisément par ce fait que la doctrine de Photius s'introduisit dans la Bosnie, alors entièrement catholique, par la Serbie qui avait adopté en 1288 les nouveaux principes religieux de Byzance. Le schisme avait, du reste, été favorisé dès le commencement du treizième siècle par saint Saba, fils du roi Nemania, qui avait reçu en apanage une partie de l'Herzégovine et qui avait embrassé avec ardeur les doctrines orientales Il s'étendit donc non-seulemeut au sud, mais aussi des rives de la Drima le long de la Save et jusqu'aux frontières de la Croatie; tandis qu'il eut beaucoup de peine à pénétrer dans le centre de la Bosnie, dans les districts de Prozor, Travnik, Vissoka, Neretva, Fojnitza, etc. Cela tient sans doute à ce que les catholiques avaient là leurs couvents célèbres du Sutiska, Krétchevo et Fojnitza, qui existent encore aujourd'hui, et peut-être aussi à ce que la principale résidence des rois catholiques bosniaques était à Bobovatz, non loin de Sutiska, ce qui dut arrêter de ce côté le prosélytisme de l'Église orthodoxe.

La rivalité a toujours été grande entre les orthodoxes et les catholiques. Les premiers se servent des caractères cyrilliens et s'appellent eux-mêmes Serbes ou Pravoslaves, tandis que les autres considèrent les vieux caractères slavons comme œuvre diabolique et se donnent le nom de Latinski; ils ont même des termes différents pour exprimer le Christ; et enfin dans certaines parties de la Bosnie, le costume des deux rites affecte de se différencier; c'est ainsi qu'en Possavina les femmes orthodoxes brodent leur robe en bleu et les catholiques en rouge.

Les tendances politiques des deux rites sont encore plus

divergentes. Sous la domination ottomane, en effet, les catholiques latins ont presque toujours soutenu les fonctionnaires osmanlis et l'autorité du sultan contre les Grecs orthodoxes et les musulmans indigènes. Plus tard, quand l'étoile des Turcs pâlit, les orthodoxes se mirent sous la protection du tzar de Russie, tandis que les catholiques s'efforcèrent d'obtenir les bonnes grâces de l'empereur d'Autriche. C'est à cette lutte d'influence qu'on doit rattacher l'établissement du Consulat général d'Autriche à Serajewo, en 1850, et depuis cette époque, le nombre des paroisses du rite latin a beaucoup augmenté; en effet, la population catholique, qui en 1850 n'était que de 160,000 âmes dans les deux provinces, a donné, au recensement de 1874, un total de 185,503 fidèles [1].

L'Austro-Hongrie aurait probablement éprouvé beaucoup plus de difficultés à occuper la Bosnie, si elle n'avait été secrètement appuyée par le clergé catholique.

Ce clergé catholique est exclusivement indigène et appartient à l'Ordre des Franciscains mineurs, qui vint s'établir en Bosnie vers l'année 1325, et en Herzégovine près d'un siècle plus tôt; il a pour chef spirituel un évêque *in partibus* nommé directement dans chaque province par la cour de Rome, et qui, avec le titre de vicaire apostolique, relève nominalement de l'évêque de Djakova [2] pour la Bosnie et

[1] D'après ce recensement, la population de la Bosnie et de l'Herzégovine était de 1,216,846 habitants, dont 442,050 musulmans, 185,503 catholiques, 3,000 Juifs, 9,537 tsiganes et 576,756 Grecs orthodoxes.

[2] Il y a deux cents ans, l'évêque franciscain de Bosnie fut chassé par les Turcs; il se transporta à Djakova, mais il fut massacré dans une visite pastorale, sur la rive droite de la Save. C'est à cette époque que l'évêque de Djakova devint l'évêque nominal de Bosnie. Mais, en réalité, il y a toujours eu un vicaire apostolique qui, suivant les

de celui de Makarska, en Dalmatie, pour l'Herzégovine, sauf les districts de Trébigné et de Stolatz, qui sont rattachés au diocèse de Raguse[1]. Les couvents obéissent plus spécialement à un provincial élu tous les trois ans par un conseil, dit conseil des définiteurs, lequel se réunit à époque fixe pour procéder à cette élection, examiner les questions de discipline et pourvoir à la nomination des curés.

Ces derniers ne sont, en effet, que des Pères franciscains détachés des monastères. Chacun de ces couvents, — absolument indépendant des autres au point de vue du temporel, de telle sorte qu'on en voit de riches comme Fojnitza, et de pauvres comme Pléhan, — a sous sa dépendance un certain nombre de paroisses desservies par ses moines; c'est ainsi, par exemple, que Goucia-Gora n'a dans sa juridiction que neuf cures, tandis que Sutiska en a vingt-deux; chaque monastère taxe ses curés à un tant par an qui est versé à la caisse du couvent; les *parochs* vivent du surplus des cotisations des fidèles. A chaque cure est annexée une école primaire dirigée par le curé[2]; au monastère central où réside toujours un nombre suffisant de moines est attachée une école secondaire dans laquelle les

circonstances, a résidé ici et là, et qui depuis l'arrivée des Austro-Hongrois a transféré son siége à Serajewo. — Depuis que ces lignes ont été écrites, la hiérarchie catholique a été régulièrement établie en Bosnie et en Herzégovine, et au mois de juillet 1881, un archevêque a été nommé à Serajewo, un évêque à Mostar, un autre à Banjaluka.

[1] Pour le district de Trébigné (Mercano-Tribuniensis), on trouvera des détails dans l'*Herzégovine* de M. DE SAINTE-MARIE, p. 51.

[2] A Zienitza, par exemple, il y a 47 enfants à l'école primaire pour une population de 1,300 catholiques. On leur apprend la lecture, l'écriture, le calcul, un peu d'histoire et de géographie.

meilleurs élèves des écoles primaires de la circonscription sont défrayés de tout pendant les huit ou dix années de leurs études ; ils y apprennent le latin, un peu d'italien et les éléments des sciences. Chaque année, les Pères font un second choix parmi les élèves les plus avancés de cette école secondaire, qui entrent alors dans les classes dites de philosophie, où, déjà revêtus de la soutane, il se préparent, sous la désignation de *clercs,* à entrer au grand séminaire, autrefois à Ravenne, puis à Djakova[1], et aujourd'hui à Gran en Hongrie, et ils y reçoivent la prêtrise. Les catholiques bosniaques et herzégoviniens reprochent amèrement aux Hongrois d'obliger leurs clercs à aller se faire ordonner prêtres dans un séminaire magyar. Chez ces peuples, en effet, où l'idée de nationalité prime celle de religion, ces questions de suprématie ecclésiastique jouent un grand rôle. Ainsi, les Roumains orthodoxes d'Autriche ont refusé de rester soumis au même patriarche que les Serbes orthodoxes du même empire, et l'on a dû leur céder. En 1853, les Roumains catholiques de Hongrie ont obtenu, à leur tour, un métropolitain spécial, au lieu de relever, comme par le passé, de l'archevêché hongrois de Gran. L'Austro-Hongrie sera obligée de donner satisfaction sur ce point à ses nouveaux sujets chrétiens de Bosnie et d'Herzégovine[2].

Quoi qu'il en soit, le clergé catholique des deux provinces est non-seulement un clergé essentiellement natio-

[1] Le monastère de Djakova avait été fondé en 1857 par Mgr Strossmayer pour servir de grand séminaire aux Franciscains bosniaques; mais bientôt les Magyars en prirent ombrage et exigèrent que les jeunes prêtres serbes fussent ordonnés en Hongrie.

[2] C'est aujourd'hui chose faite pour les catholiques. Voir la note de la page précédente.

ıal, mais encore, par suite de l'intelligente sélection qui ›réside à son recrutement, il se compose, on peut l'affirmer hautement, de l'élite de la population catholique du pays ; aussi les Pères franciscains n'éprouvent-ils jamais le difficultés pour faire entrer dans les Ordres les sujets ru'ils ont choisis, et c'est un grand honneur pour une famille bosniaque que d'avoir un Père franciscain parmi ses membres[1].

Cette organisation est antérieure, comme nous l'avons vu, aux conquérants turcs, et fut respectée par eux. On raconte que Mahomet II, ayant appris que les catholiques s'enfuyaient, se fit amener le Père provincial Angelo Zvizdovitch, — dont le tombeau existe encore dans l'église de Fojnitza, — et lui demanda pourquoi les catholiques abandonnaient le pays. Ayant appris que c'était parce qu'ils craignaient d'être persécutés et empêchés de pratiquer leur religion, il donna au Père provincial un firman lui accordant, avec la liberté du culte pour ses ouailles, et la dispense de la capitation pour les religieux, le monopole de l'enseignement catholique en Bosnie et en Herzégovine; puis il lui mit, dit-on, sur les épaules, en signe d'investiture, un riche pallium : ce morceau d'étoffe orientale, bleu, à fleurs d'or, est encore, ainsi que le firman, conservé au trésor du monastère de Fojnitza. Ceci se passait en 1463.

Cette intelligente tolérance ne fut cependant pas de lon-

[1] Ces sentiments se retrouvent en général chez tous les Slaves; tous les voyageurs sont d'accord sur ce point. Chez les Podhalains des monts Tatras (Gallicie), la profession de prêtre est aussi la plus recherchée, et la plus grande ambition d'un Podhalain est d'arriver à l'exercer. (Voyez *De Moscou aux monts Tatras,* par M. G. Le Bon, dans le *Bulletin de la Société de géographie,* septembre 1881, p. 226, 227.)

gue durée : les musulmans bosniaques qui avaient embrassé la nouvelle religion bien plus en vue des avantages personnels qu'ils devaient en retirer que par conviction, devinrent peu à peu plus zélés, soit qu'ils voulussent mériter par ce zèle les faveurs du vainqueur, soit que la lutte sourde qui devait nécessairement exister entre ces seigneurs mahométans et leurs raïas restés chrétiens eût peu à peu excité leur fanatisme; il ne faut pas oublier non plus qu'il y avait parmi eux un grand nombre de renégats bogomiles qui avaient à se venger des chrétiens romains et orientaux, leurs anciens persécuteurs; peut-être aussi la Porte, intéressée dans une vue de domination et pour diminuer l'influence de la puissante féodalité de ses nouvelles provinces à attiser la haine entre les exploitants et les exploités, se prêta-t-elle volontiers à tout ce qui pouvait rendre plus profond l'abîme qui séparait les raïas et les begs : toujours est-il que la persécution sévit bientôt sur les églises catholiques, et que vers le milieu du seizième siècle tous ses couvents étaient détruits ou ruinés, et l'exercice du culte catholique interdit sous les peines les plus sévères. En 1566, cependant, les catholiques eurent la permission de se bâtir des églises et des couvents en bois et en terre *non cuite;* quant aux curés, ils étaient errants. C'est de cette époque que datent les premières constructions des trois anciens monastères franciscains de Bosnie, savoir : ceux de Fojnitza, de Sutiska et de Kretchevo, qui, pendant de longues années, n'ont réussi à se maintenir qu'à force d'argent, donné aux autorités turques et auxquels sont venus s'ajouter depuis le traité de Paris, en 1856, ceux de Goucia-Gora, Livno, Tolissa et Plehan, sans parler d'un dernier en construction à Banjaluka. Il y a maintenant en Bosnie deux cents prêtres catholiques et en Herzé-

govine une soixantaine dépendant de deux couvents : ceux de Tchiroki-Brjeg et de Humatch.

La guerre de Crimée eut, en effet, par un bizarre résultat de la politique européenne, un contre-coup favorable aux chrétiens de Bosnie. Par le traité de Paris, l'Autriche, — qui, comme on le voit, a depuis longtemps des idées de domination sur les provinces jougo-slaves de la Turquie, — fut reconnue protectrice des catholiques de Bosnie et d'Herzégovine; elle ne perdit pas de temps pour établir son influence, et de larges subventions, dues surtout à la munificence des empereurs Ferdinand et François-Joseph, permirent la construction de nombreuses cures et des deux nouveaux monastères cités plus haut.

Il me sera bien permis de m'arrêter un moment ici pour admirer, une fois encore, le don-quichottisme de la politique française : en 1832, nous allons en Belgique — parce que le roi Louis Philippe avait besoin de la reconnaissance de l'Angleterre dans un intérêt dynastique — créer à coups de canon une nationalité factice et empêcher ainsi la réunion à la France de provinces dont l'esprit profondément municipal nous fut définitivement aliéné par le centralisme à outrance de l'Empire; vingt ans après, nous allons en Crimée nous battre pour le Grand Turc — parce que Napoléon avait, lui aussi, pour sa dynastie, besoin de l'amitié anglaise — et nous préparons ainsi à l'Autriche-Hongrie l'annexion d'une Belgique slave.

Quand donc, ratons de la politique, cesserons-nous de ressembler à

. . . . .ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi [1].

[1] La Fontaine, *Fables*, l. IX, f. xvii.

Cependant, et malgré le haut patronage de la monarchie des Hapsbourg, les catholiques bosniaques et herzégoviniens étaient soumis à toutes sortes de vexations; ils ne pouvaient aller par certains chemins traversant des villages habités par des musulmans sans s'exposer à des coups de fusil ou à la bastonnade; un Turc avait-il à traverser une rivière à gué, il ne se gênait pas pour appeler un raïa qui passait, voire même une femme, et à s'en servir comme monture pour éviter de se mouiller les jambes; bien heureux les pauvres diables quand ils ne recevaient pas en remercîments quelques coups de bâton ou tout au moins de grossières injures! Les chrétiens devaient porter le turban rouge, le turban blanc étant réservé aux hodjas et la couleur verte aux autres mahométans. Il leur était également interdit de porter la barbe, parce que le Coran ordonne que le père de famille ou le pèlerin laisse pousser la sienne. Bref, je n'en finirais pas si je voulais décrire tous les genres d'arbitraire auxquels étaient exposés les malheureux chrétiens catholiques ou grecs avant l'arrivée en Bosnie des troupes austro-hongroises. Est-ce à dire qu'il règne aujourd'hui parmi eux une satisfaction parfaite? Non, certes, j'en ai déjà parlé, et j'aurai occasion d'y revenir[1].

Pour terminer ce que j'ai à dire des différentes religions qui se rencontrent en Bosnie et en Herzégovine à côté du mahométisme, il me reste à parler des Israélites. Les Juifs des deux provinces sont, comme on le sait, des descendants de ceux qui furent chassés de l'Espagne et du Portugal au commencement du seizième siècle, et qui vinrent chercher

[1] Pour les avanies auxquelles étaient soumis les chrétiens en pays musulmans, on peut consulter encore : *De la condition des chrétiens sous la domination turque*, par M. H. Ganem, dans le *Journal des Débats* du 2 août 1882.

chez les musulmans d'Afrique et de Turquie un refuge contre les persécutions de l'inquisition. La petite colonie de Bosnie est surtout installée à Serajewo et à Travnik, où l'on en comptait, en 1862, plus d'un millier : deux mille dans la capitale, et autant dans le reste de la province ; il y en a beaucoup moins en Herzégovine, où le capitaine Roskiévitch [1] en compte à peine cinq cents, tandis que M. de Sainte-Marie [2] prétend qu'il n'y en pas vingt dans toute la province. Ces Israélites sont en grande majorité blonds, tous portent la barbe ; rien, du reste, dans leur costume, ne les distingue des indigènes du pays On m'a cependant cité comme une particularité que les Juives de Travnik ont toutes trois jupes superposées : la première, celle de dessous, jaune ; la seconde, bleue, et la troisième, celle de dessus, blanche. Un fait beaucoup plus intéressant à noter, c'est que les Juifs de Bosnie parlent encore entre eux un espagnol corrompu. Aucun, pas même les rabbins, ne sait écrire l'espagnol en caractères latins ; ils se servent pour cette transcription de lettres hébraïques, dont la lecture est enseignée dans leurs écoles particulières. Un autre souvenir de leur origine est le nom d'un gâteau de blanc d'œuf, que les rabbins servent encore à leurs ouailles à certaines fêtes de l'année, et qu'ils appellent encore pain espagnol. Le grand rabbin réside à Travnik. Ce grand rabbin, ainsi que les évêques latins et grecs, jouit du privilége de juger toutes les causes qui peuvent surgir entre ses coreligionnaires en matière d'état civil. Ces causes sont

[1] *Carte du villayet de Bosnie, d'Herzégovine et de Rascie*, Vienne, 1865.

[2] *Herzégovine*, p. 59. — On trouve dans cet ouvrage (p. 48, 60 à 72, 152 à 161) d'intéressants détails sur les religions dans les deux provinces.

décidées en première instance par les curés, les popes et les rabbins. Bien qu'on puisse en appeler du jugement des évêques ou du grand rabbin devant la justice ottomane, il est très-rare que ce droit soit exercé.

Encore moins que les chrétiens des deux rites, les Juifs sont satisfaits du nouvel ordre de choses; beaucoup vont même jusqu'à dire qu'ils sont moins heureux qu'avant l'arrivée des Autrichiens; ils prétendent que les soldats les maltraitent et que les officiers refusent de les faire respecter. Il est bien certain que la question juive actuellement soulevée dans toute l'Europe centrale et orientale, et qui a pris notamment dans la vallée du Danube un caractère de gravité inconnue jusqu'alors, n'est pas faite pour donner aux jeunes soldats de l'armée d'occupation des idées de tolérance vis-à-vis des Israélites, d'autant plus qu'à ceux de la Bosnie et de l'Herzégovine viennent s'ajouter chaque jour leurs coreligionnaires d'outre-Save, attirés par leur esprit mercantile vers ces nouvelles provinces à exploiter.

En effet, les Juifs allemands et hongrois commencent déjà à envahir la Bosnie, et si l'on n'y prend garde, il adviendra là ce qui est arrivé dans les autres pays danubiens, où cette race laborieuse et entreprenante a accaparé par l'usure toute la richesse publique. On a beaucoup crié ces dernières années contre la Roumanie, et certains journaux ont voulu faire passer les Latins du Danube pour des gens égarés dans les ténèbres du moyen âge. Il y a là beaucoup d'exagération. Les Israélites sont, en effet, dans tous les pays danubiens, éminemment conservateurs et toujours disposés à se ranger du côté du plus fort, c'est-à-dire du pouvoir officiel; ils sont donc un grand agent de germanisation, et à ce titre seul toutes les nationalités non allemandes les craignent et les détestent. Presque tous vien-

nent originairement de l'Allemagne, et ils conservent comme langue privée, pour mieux garder leur individualité, un jargon tudesque qu'ils écrivent souvent en caractères hébraïques. A ce seul point de vue, le mouvement antisémitique d'Allemagne a été une grave erreur que les politiques de ce pays regretteront bientôt.

De plus, pour quiconque examine la question sur place et sans parti pris, il est évident que, dans ces pays privés de capitaux et dans lesquels une partie de la population est encore ignorante, la question juive est une question de premier ordre, et le gouvernement austro-hongrois l'a parfaitement compris pour la Bosnie et l'Herzégovine, puisqu'un des motifs qui l'ont engagé à interdire provisoirement toute vente de terre dans ces provinces est la crainte de la voir passer des mains de propriétaires besoigneux ou pressés de réaliser pour se refugier en pays musulmans, dans celles des Israélites, toujours prêts à avancer des écus à gros intérêts en échange d'une bonne hypothèque. Mais cette défense n'empêche pas les Juifs de se répandre déjà dans les nouvelles provinces et d'y monopoliser tout le commerce, et l'on cite à ce sujet ce mot d'un riche beg de Serajewo, de la famille Capetanovitch, qui dit au général Philippovitch, lors de son entrée dans la capitale bosniaque : « Ton empereur n'a donc que des Juifs pour sujets civils? Je vois bien, en effet, que l'armée est composée de chrétiens, mais tout le reste n'est que Juifs. » Les Juifs suivaient l'armée de près, dès cette époque; aujourd'hui, ils inondent le pays.

Comme on le voit, la question religieuse vient singulièrement compliquer en Bosnie la question politique. Les musulmans surtout resteront bien longtemps le plus sérieux obstacle à la pacification de ces provinces : ou bien

les Turcs se convertiront au christianisme, c'est-à-dire entreront dans le courant de la civilisation occidentale, ou ils quitteront le pays pour se refugier dans les contrées soumises à l'Islam[1], ou enfin, troisième hypothèse, la moins enviable pour les nouveaux maîtres de la province, ils forceront les Autrichiens à entretenir constamment en Bosnie une force armée considérable pour empêcher les soulèvements. Je ne crois pas, en effet, que la Bosnie et l'Herzégovine puissent jamais être sûres, pacifiques et civilisées, tant qu'il y restera une portion influente de la population mahométane.

II

Kisseljak, 31 mai.

...Nous quittons le grand monastère de Fojnitza pour notre dernière étape avant Serajewo. En sortant de la petite ville, on traverse d'abord la rivière du même nom sur un pont de bois d'une centaine de mètres de longueur, à propos duquel le caïmacan de Fojnitza, M. de P..., m'avait donné de charitables avertissements. « Ce pont n'a pas encore été réparé, me dit-il, et il est très-menaçant; il s'écroulera un de ces jours; j'espère qu'il vous fera la politesse d'attendre que vous soyez passé. » Nous l'avions traversé

[1] Cette hypothèse est bien peu probable; il ne faut pas oublier, en effet, que les musulmans ne sont pas ici comme en Serbie, par exemple, une minorité d'intrus étrangers au pays, mais la majorité convertie à l'islamisme d'une population slave établie depuis plus de mille ans dans la contrée.

en arrivant sans nous apercevoir de rien de suspect, sinon du vermoulu de son bois; mais ce jour-là, l'imagination aidant sans doute, nous sentîmes un mouvement de tangage si prononcé que nous fûmes heureux d'arriver à l'autre bord. Rien ne m'ôtera cependant de la cervelle que le caïmacan, aimable officier d'origine italienne, à l'esprit passablement caustique, avait exagéré les défectuosités de son pont



Une auberge à Kisseljak.

pour se venger peut-être de la façon dont notre implacable curiosité avait abusé de son obligeance.

Aux environs de Fojnitza, je remarque les premiers murs, en pierre sèche, bien entendu, que j'aie vus en Bosnie, et encore ce sont des espèces de *murgers* destinés à débarrasser les champs plutôt qu'à les clore. Cependant, c'est le premier signe qui nous fasse sentir que nous allons bientôt quitter le pays du bois, la Bosnie, pour entrer dans le pays de la pierre, l'Herzégovine.

La rivière Fojnitza, qui appartient au système des cours d'eau que la Bosna reçoit à Visoka sous le nom de Lebenitza, coule de l'ouest à l'est dans une étroite vallée qui procède par étranglements successifs entre lesquels se trouvent de petites plaines assez bien cultivées en seigle, avoine, etc. Ça et là, quelques troncs d'arbres mutilés par l'abatage défectueux des bûcherons bosniaques, qui coupent la futaie à hauteur de ceinture d'homme et laissent lentement pourrir le chicot, muet témoin de leur négligence et de leur peu de sens économique. On juge si ces troncs, quand il y en a beaucoup, rendent le paysage plus gai et les défrichements plus faciles! Nous traversons successivement trois défilés : le premier, en un endroit où la route, moitié chemin, moitié gué, passe sur les strates penchées du schiste qui baigne jusque dans l'eau; le second, au han de Masinov, où nous avons l'autre jour mangé notre omelette dans une si singulière vaisselle; enfin le troisième, à la rencontre d'une vieille voie, probablement de construction romaine, qui, malgré ses ruines et son délabrement, fait tache dans ce pays abandonné.

Après ce dernier point, la vallée s'élargit définitivement pour se confondre, au pont de Kisseljak (appelé sur les cartes *Fojnica cupria*), avec celle de la Lebenitza, que nous traversons, non sans nous arrêter sur ce pont d'où l'on jouit d'une vue magnifique : de belles croupes de montagnes, bien boisées, encadrant le paysage et descendant jusqu'au fleuve; puis, au fond, la grande masse du Zetz-Planina (la montagne des lièvres), dont tous les sommets sont encore couverts de neige.

...Kisseljak [1], qu'un des rares voyageurs qui l'a visité

[1] De *Kisselja :* minérale (sous-entendu *voda :* eau).

sous la domination turque appelle un peu emphatiquement le fashionable Spa bosniaque, est un petit village, joliment situé sur la rivière Lebenitza ; la source sort de terre, à dix mètres à peine du fleuve, au centre d'une vasque de pierre, abritée sous un kiosque de style oriental. Il y a dans la localité un hôtel-hôpital, sorte de maison de santé où les malades viennent prendre les eaux et qui est le plus bel édifice privé que j'aie encore vu en Bosnie, en dehors des couvents franciscains. C'est là que se logent les gens à l'aise ; les baigneurs, — car on se baigne aussi à Kisseljak, — moins fortunés se gîtent où ils peuvent ; quant aux pauvres diables, ils campent tout bonnement à la façon des bohémiens nomades, sur toutes les pentes de la vallée. Le système de cure est des plus primitifs : entre qui veut, chacun emplit son verre en le plongeant dans la source. L'eau minérale de Kisseljak n'est pas désagréable au goût et ressemble assez à une eau de Seltz ferrugineuse; elle est bonne, dit-on, pour les maux d'estomac.

Les sources minérales sont, du reste, assez nombreuses en Bosnie. On en trouve d'analogues à celle de Kisseljak, près du han de Belalovatch, non loin de Busovatcha, près de Slatina et de Capina, et à Banjaluka, qui en a pris son nom (*Banja Balnea*). A l'entrée de la plaine de Serajewo, au village de Ilitché, et dans un site charmant, il y a même une source chaude sulfureuse qui était autrefois très-fréquentée par les officiers et soldats turcs de la garnison, et qui partageait avec Kisseljak, à cause de son voisinage de la capitale, la faveur des habitants de Serajewo.

En effet, nous ne sommes plus ici qu'à une bien petite distance de la ville. La route, à partir de Kisseljak, suit d'abord la large plaine bordée de collines moyennes et assez bien cultivées ; puis au bout d'une heure et demie

9.

de marche au trot, elle atteint le bas de la montagne, qu'il faut gravir pour passer de la vallée accessoire de la Lebenitza dans la vallée principale de la Bosna. On franchit cette montagne à l'aide d'une nouvelle route qui a remplacé l'ancienne voirie turque et qui fait le plus grand honneur à la compagnie du génie qui l'a construite et qui a inscrit glorieusement son nom au sommet du col. Et elle a eu bien raison de le faire : il est bon partout, et surtout dans ce pays où la paresse est l'industrie nationale, de montrer que le travail est un honneur, et qu'une compagnie du génie militaire s'illustre au moins autant en construisant une route qu'en donnant des coups de fusil. D'ailleurs, quand on voit ces braves pionniers occupés à casser leurs pierres à grand renfort de masses, exposés au soleil brûlant dont ils s'efforcent de diminuer l'ardeur insupportable au moyen de branchages piqués en terre, — pendant que les indigènes chrétiens dorment et que les Turcs se gobergent dans leurs cafés, — on comprend qu'ils aient eu la gloriole de faire passer à la postérité le nom de leur famille militaire honorée par leurs sueurs [1]. Je suis bien certain, néanmoins, que leur avis ne serait pas négatif si on les consultait sur une bonne loi de prestations obligatoires pour tous, chrétiens et musulmans... et ce serait justice!

En arrivant au bas de la côte, on traverse le fleuve Bosna, qui sort, non loin de là, du mont Igman, où ses nombreuses sources se réunissent tout de suite pour former une belle rivière de 20 mètres de large immédiatement

[1] Pour ce travail spécial des confections de routes, les soldats austro-hongrois touchaient une solde supplémentaire de 12 kreutzers (30 centimes) par jour.

infranchissable, et qui fertilise la riche plaine de Serajewo, *Serajsko polje*. On se rend compte sans peine, en la voyant de cet endroit, du motif qui a fait placer historiquement et économiquement la capitale de la Bosnie dans la plaine de Bosnaï-Seraï; cette plaine, ancien lac desséché à une époque géologique assez récente, est en effet la plus large vallée de la province, et une grande ville pouvait assez facilement y trouver sa subsistance; partout ailleurs, il eût fallu des transports énormes pour nourrir la population.

CHAPITRE IX

SERAJEWO. — NOTES HISTORIQUES.

Résistance de Serajewo à l'occupation austro-hongroise en 1878. — Prise de la ville. — Origine de Serajewo. — Son organisation communale indépendante. — Les spahis de Bosna-Seraï et le gouverneur turc. — Un grand seigneur bosniaque : Fazli-Pacha.

I

1er juin.

Serajewo est dans un cul-de-sac ou plutôt dans un cercle de montagnes, dominé par sa citadelle, et auquel on n'aperçoit aucune issue. On ne se figure pas, au premier abord, qu'on puisse en sortir autrement que par le nord-ouest. A distance, la ville, adossée au mont Trebevitch, qui la domine d'une hauteur d'environ mille mètres, et séparée en deux quartiers inégaux par la rivière Midljaska, présente l'aspect le plus agréable; ses mosquées surtout, au nombre d'une centaine, avec leurs coupoles élevées et leur blancs minarets, lui donnent une apparence incontestable de splendeur orientale. Les maisons, qui ne peuvent tenir dans la vallée, étendent de tous côtés leurs pignons criards sur le flanc de la montagne; au fond de l'entonnoir, on distingue la citadelle, dont le grand mur aux contours dentelés grimpe presque jusqu'au sommet. En

approchant de la ville, on traverse d'abord une sorte de faubourg sur une route large et bien entretenue; puis on passe un petit cours d'eau sur un pont récemment construit, tandis qu'on laisse à côté l'ancien pont slave ou turc d'une seule arche tellement aiguë qu'il est impossible de la traverser autrement qu'à pied ou à cheval. Si peu porté que l'on soit à faire des rapprochements philosophiques, ce double pont vous frappe nécessairement quand on entre à Serajewo, car c'est comme une image saisissante du passé et de l'avenir du pays.

C'est par ce côté nord de la ville que les Autrichiens arrivèrent à Serajewo, et, comme la résistance fut opiniâtre et que l'événement est tout récent au moment où j'écris, je crois intéressant de donner quelques détails que je dois à des témoins oculaires.

Il avait d'abord été décidé que l'entrée des troupes aurait lieu le 18 août, jour anniversaire de la naissance de l'empereur ; mais comme la chaleur et les marches rapides avaient beaucoup fatigué les soldats, il fut ordonné, au contraire, que la journée serait consacrée au repos, et la division Tegethof, qui marchait la première, s'arrêta à quelque distance de la ville, dont les habitants purent entendre, dès le matin, les hourras et les hymnes nationaux répétés par tous les corps de l'armée envahissante. A deux heures de l'après-midi, pendant que le général Philippovitch, commandant en chef, inspectait du haut du mont Igman la ville et ses environs, une reconnaissance composée de deux batteries d'artillerie légère et de deux escadrons de hussards, sous le commandement des colonels barons Scotti et de Mecsery, s'approcha à moins d'un kilomètre de la ville et essuya le feu de deux batteries que les insurgés avaient placées sur les hauteurs à droite de la route ;

c'est à ce moment que le colonel Scotti, avec une audace et un sang-froid extraordinaires, galopa absolument seul et au milieu des balles jusqu'aux premiers murs de la ville, descendit, attacha son cheval et visita une maison qu'il trouva abandonnée; dès son retour, les canons austro-hongrois, qui avaient, par quelques coups bien dirigés, fait taire les pièces ennemies, furent réattelés, et la reconnaissance rentra au camp sans avoir perdu un seul homme.

Pendant ce temps, les idées de résistance désespérée prenaient le dessus dans l'intérieur de la ville. La partie aisée de la population avait d'abord essayé de faire prévaloir la raison, et, durant la nuit du 17 au 18, on s'était déterminé à envoyer une députation au commandant en chef, pour l'inviter à prendre pacifiquement possession de la ville. Malheureusement, le 18, dans la matinée, arrivèrent les trois grands agitateurs Hadji Jamakovitch, Achmed Effendi Nako et Hadji Kaufchi, et, sous la pression de leurs menaces, on résolut de résister à outrance. Aussi, pendant que les gens paisibles se renfermaient dans leurs maisons et se rachetaient à prix d'argent de l'obligation de prendre les armes, la populace et les soldats se rendaient sur les montagnes avoisinantes et y prenaient position; la nuit du 18 au 19 fut agitée, et la plèbe mahométane parcourut les rues en hurlant la guerre sainte et en poussant des cris de mort contre les chrétiens de toute nationalité. Les Bosniaques, voyant leur pays envahi par des soldats aussi nombreux, ne pouvaient, en effet, s'imaginer qu'ils appartenaient tous au même empereur, et la diversité des uniformes leur avait fait croire qu'ils avaient affaire à toute l'Europe civilisée.

Le 19 août, avant le jour, la brigade Billecz s'ébranla,

précédée de ses hussards et suivie de près par le général Philippovitch, à côté duquel chevauchait Hafiz-Pacha, délégué du sultan, revenu la veille de Serajewo, où il avait été essayer, mais en vain, de faire exécuter les ordres de soumission du kalife. Quelle singulière figure devaient faire ce jour-là le malheureux pacha et le petit état-major turc qui l'accompagnait, au milieu de l'armée qui allait occuper la capitale d'une des plus belles provinces de l'empire ottoman !

La brigade Billecz, appuyée par celle du général Kaiffel, attaqua d'abord les hauteurs qui dominent le village de Svrakinoselo, tandis que, de l'autre côté de la vallée, des pièces de campagne, placées sur la petite colline de Goritza et soutenues par les brigades Müller et Lemaï, qui formaient l'aile gauche, battaient vigoureusement les positions des insurgés, qui se tenaient surtout en force au fond de la cuvette où se trouve la ville et la citadelle située à mi-côte. D'autres batteries étaient placées sur différents points le long de la rivière Midljaska. Le centre, à cheval sur la route, dans le fond de la vallée, resta, par suite de la configuration du terrain, en réserve toute la matinée. En avant de l'aile gauche, le troisième bataillon du régiment François-Charles n° 52 avait de bonne heure pris possession de la colline de Hum et était arrivé, dès neuf heures du matin, jusqu'aux premières maisons de la ville ; mais, comme les musulmans étaient parfaitement abrités, il fallut attendre, pour avancer, que l'artillerie eût ouvert un chemin à l'infanterie ; bientôt ce fut chose faite, et la brigade Lemaï planta le drapeau autrichien sur la citadelle, mais elle ne réussit pas à couper la retraite à ses défenseurs, qui s'échappèrent par la route de Mokro. On trouva sur les bastions une trentaine de canons, dont sept, bien

approvisionnés de munitions, purent être utilisés par les vainqueurs. Du reste, cette artillerie, mal servie sans doute par les insurgés, n'avait fait aucun mal aux assaillants.

Vers midi cependant, la résistance militaire était brisée partout; mais alors commença une guerre de rues meurtrière qui dura jusqu'au soir. L'acharnement était extrême: des femmes, de tout jeunes enfants tiraient des fenêtres de leurs harems sur les Autrichiens. Des soldats blessés étaient égorgés sur place par des passants; un officier du 46e régiment d'infanterie fut assassiné d'un coup de pistolet à bout portant par un musulman qui venait de l'inviter à se rafraîchir sur le pas de sa porte; les coups de feu partaient même des rues situées bien en arrière des premières colonnes d'attaque et déjà parcourues par les troupes; bientôt les soldats, exaspérés, ne firent plus de quartier, et la défense devenant de plus en plus énergique, l'hôpital militaire, situé à l'entrée de la ville, regorgea de blessés, que soignaient avec un égal dévouement les médecins militaires turcs et autrichiens. Le général Philippovitch, qui attendait près de cet hôpital, espérant par un moyen violent faire cesser la résistance, ordonna de lancer trois obus incendiaires sur différens points, et, dans cette ville tout en bois, trois foyers de destruction s'allumèrent aussitôt. Le grésillement de l'incendie et le bruit des munitions renfermées dans les maisons et qui sautaient, ajoutèrent bientôt à l'horreur de la situation, mais amenèrent le résultat désiré; peu à peu la lutte diminua d'intensité, et, vers cinq heures, le général Philippovitch put faire son entrée dans la ville et prendre possession du Konak ou palais du gouvernement. Il s'avança à la tête de son état-major entre deux haies formées par l'infanterie; toute la population chrétienne et juive, dans ses plus

beaux atours de fête, se pressait sur le passage du cortége ; les soldats poussaient des hourras, les tambours battaient aux champs, et le canon de la citadelle saluait de cent un coups de canon l'étendard austro-hongrois hissé sur la crête des bastions. Devant l'église grecque, décorée de riches draperies et dont les cloches sonnaient à toute volée, le clergé était réuni ; il en était de même devant la petite chapelle catholique, où se tenaient le curé, ses deux vicaires et les Sœurs grises d'Agram ; tous les habitants paisibles saluaient dans l'entrée du général autrichien la fin du régime de terreur sous lequel ils vivaient depuis plusieurs longues semaines, par suite de la résistance désespérée d'insurgés fanatiques.

II

...On prétend que Serajewo doit sa première origine à une exploitation minière tentée par les Ragusains sur la partie du mont Trebevitch appelée Jagodina, et où s'élève aujourd'hui la citadelle [1]. Les rois bosniaques y auraient ensuite construit un château dans lequel se seraient réfugiés, vers 1236 et après la destruction de Kretchevo par les hérétiques patarins, les évêques catholiques de la province. Malgré cette circonstance, il est probable que ce ne fut qu'une forteresse jusqu'au moment où les Turcs s'en emparèrent en 1464. Mais, dès l'année suivante,

[1] Engel, *Geschichte des Freistaates Ragusa*. — Voir ce que nous disons plus haut.

deux seigneurs bosniaques, — les premiers qui, d'après la traditition, se firent renégats pour sauver leur fortune, Sokolovitch et Zlatarovitch, à qui appartenait vraisemblablement le territoire d'alentour, — commencèrent à élever des maisons au pied du palais fortifié ou Seraï, que Khosrev-Pacha, le premier vizir turc de Bosnie, avait construit sur l'emplacement du vieux château (Starigrad). C'est de là qu'est venu le nom de Bosnaï-Seraï (le palais de la Bosna), que les Slaves ont abrégé ou simplifié en Serajewo. Bientot, tant à cause de la valeur stratégique et économique de son site que par suite de la présence du vizir, Serajewo prit une grande importance, et fut la résidence favorite des janissaires ou spahis bosniaques, sorte de milice turbulente affiliée à l'aristocratie provinciale dont elle était issue, et qui devint peu à peu le boulevard du fanatisme musulman et des franchises du pays. En effet, les Slaves bosniaques, en se convertissant à l'islamisme, avaient entendu conserver une large autonomie locale, et fidèles aux traditions de leur race, ils avaient gardé, sous le gouvernement des califes, leurs libertés municipales. Lorsque, de simple camp de prétoriens, Serajewo fut devenue une ville et la plus importante de toute la province, les spahis qui l'avaient créée obtinrent des privilèges tout particuliers. En réalité, leur constitution municipale faisait de leur cité une petite république féodale et indépendante sous la suzeraineté du sultan. Les citoyens élisaient leurs *anciens*, et les familles terriennes des environs y étaient représentées par des *starechinas* héréditaires. A côté de ceux-ci, les marchands et les artisans constituaient des *bratsva* ou corporations fraternelles, et chaque corps de métier élisait ses chefs.

A l'abri de ce véritable gouvernement communal, les

spahis de Bosnaï-Seraï, activement protégés par les janissaires de Stamboul, devinrent peu à peu les véritables maîtres de la Bosnie, et réussirent même à éloigner de leurs murs le vizir représentant le pouvoir central. Une loi municipale à laquelle ce fonctionnaire dut se soumettre, lui interdit de passer plus de deux jours chaque année dans la capitale, où, par une compensation insuffisante, sinon ridicule, il était hébergé aux frais de la ville pendant ces quarante-huit heures de tolérance. Le reste du temps, il résidait à Travnik, où il n'était même pas à l'abri de la tutelle jalouse qui pesait sur lui ; car s'il avait le malheur de faire quelque chose qui déplût aux *anciens* de Serajewo, ceux-ci portaient plainte à Constantinople, et l'infortuné pacha ne tardait pas à être relevé de sa fatigante sinécure.

Cette situation avait porté au plus haut point le sentiment d'indépendance des habitants de Serajewo ; aussi, lors des tentatives de Mahmoud II, au commencement de ce siècle, pour détruire les libertés provinciales, la capitale se mit à la tête de la résistance. Quand les janissaires de Stamboul furent détruits, les spahis de Serajewo trouvèrent un dernier refuge dans leur citadelle; mais la fortune se déclara contre eux : le vizir turc s'empara de la forteresse, où il s'installa, et cent des principaux citoyens de la ville furent proscrits et mis à mort. Cependant ce premier succès des Osmanlis ne dura que quelques mois : en juillet 1828, les habitants de Serajewo, aidés par ceux de Visoka, commencèrent dans les rues de leur ville une lutte désespérée contre les deux mille soldats de la garnison, et bientôt le pacha vaincu fut heureux de pouvoir sauver sa vie et celle des Turcs qui n'avaient pas péri pendant le combat. Quelques années

après, néanmoins, Serajewo retomba pour la seconde fois au pouvoir des Osmanlis, et ils l'occupèrent sans contestation jusqu'en 1850. Les habitants s'étant révoltés de nouveau à cette époque, ils furent définitivement vaincus, et leurs priviléges municipaux disparurent en même temps que la féodalité bosniaque. Depuis ce temps, le pacha résidait à Serajewo, mais cette ville n'en est pas moins restée en Bosnie le foyer du fanatisme musulman et de la résistance aux idées de progrès et de transaction avec les giaours.

Dès leur arrivée, les Autrichiens, comprenant combien il leur serait avantageux de conserver l'esprit municipal de la capitale et de s'en servir pour le maintien de l'ordre et comme moyen d'apaisement, s'empressèrent de confirmer les pouvoirs du conseil communal (*mahalebachi* ou *hodschabachi*), en y adjoignant les habitants les plus notables et les plus considérés, et en lui donnant pour chef ou bourgmestre un des musulmans les plus respectés de la ville, Mustapha-Bey. Ce personnage tient plutôt sa notoriété de son père que de lui-même ; en effet, il est le fils de Fazli-Pacha, ancien gouverneur de la ville, dont les grandes richesses (on estime sa fortune à 5 millions), l'énergie et l'intelligence prudente ont fait le personnage le plus en vue de toute la province. Son fils, Mustapha-Bey, quoique moins bien doué que son père, n'en avait pas moins un esprit droit et éclairé, et une parfaite connaissance des exigences locales ; le choix ne pouvait donc être meilleur, et le général Philippovitch a eu d'autant plus raison de le faire que Fazli-Pacha et son fils s'étaient toujours tenus à l'écart de l'insurrection et avaient accueilli les Austro-Hongrois de la façon la plus correcte, sinon la plus amicale.

Fazli-Pacha est avant tout un fidèle serviteur du sultan : il descend d'une famille arabe, et ses ancêtres portaient le titre de *scherif zade,* ou descendant du Prophète; en l'an 900 de l'hégire, ils allèrent en Crimée, où un siècle et demi plus tard le chef de la famille se fit un nom comme écrivain. C'est le fils de celui-ci qui, étant venu à Serajewo l'an 1100 de l'hégire, y épousa une fille d'un riche beg appelé Tetchitch, dont un village entre Zienitza et Visoka porte encore le nom. De ce mariage est issu l'arrière-grand-père de Fazli, qui naquit lui-même l'an 1222 de l'hégire (1806). A douze ans, il entra comme page dans le palais du gouverneur turc, où il fut élevé; à vingt-quatre ans, il fut nommé mollah ou cadi, ce qui ne l'empêcha pas, en 1828, lors de la guerre turco-russe, de se mettre à la tête d'une troupe de volontaires et d'aller combattre en Bulgarie les ennemis de l'Islam. En récompense de ses services, le sultan Mahmoud le nomma en 1836 pacha et gouverneur de Serajewo. Il maintint l'ordre avec une sévérité impitoyable; mais s'étant brouillé avec Omer-Pacha, il tomba en disgrâce et fut rappelé à Constantinople, où il passa dix-huit années. De retour de cette espèce d'exil, il ne s'occupa plus que de la gestion de sa fortune, et il ne sortait de son recueillement que pour user de son ancienne influence en faveur du maintien de l'ordre et de la paix sociale. Comme on le voit, Fazli-Pacha est un caractère, et c'était de la part du général Philippovitch un acte de bonne politique que de placer sous le patronage de son nom respecté la reconstitution de la municipalité de Serajewo, chargée d'administrer une ville où le vieux levain du fanatisme a plus que partout ailleurs besoin d'être apaisé. — J'avoue, à ma honte, que ces grandes pensées étaient loin de me préoccuper le jour de mon arrivée à

Serajewo; pour des gens qui roulaient depuis quinze jours et quinze nuits sur les chemins invraisemblables et dans les hans primitifs de la Bosnie, cette ville devait être une véritable Capoue; aussi nous livrâmes-nous à tous les délices que Tite-Live reproche aux soldats d'Annibal: « *Somnus enim, et vinum, et epulæ, balneaque et otium...* »

C'est avec une joie de collégien entrant en vacances que nous nous installâmes au consulat de France, mis gracieusement à notre disposition par le titulaire, M. Patin, alors en congé.

Quelle volupté de s'étendre dans un bon lit bien large, de forme, sinon d'origine française, avec de beaux draps bien blancs qui n'ont encore servi à personne! Je garderai toujours précieusement le souvenir de l'accueil que me firent M. Wiet, consul de France à Mostar, alors en intérim à Serajewo, avec sa charmante jeune femme, ainsi que M. Z...y, chancelier du consulat, et madame Z...a.

CHAPITRE X

SERAJEWO. — TYPES ET MONUMENTS.

Aspect de Serajewo. — Sa population. — Types et costumes. — Les musulmans et le vieux turban des têtes de pipes. — Le quartier des Tsiganes. — Les Grecs orthodoxes et les Israélites. — Goût des femmes slaves pour les bijoux. — Une visite aux bazars de Serajewo. — Talismans et amulettes. — Les mosquées et la cathédrale grecque.

I

Les Osmanlis prétendent que la capitale de la Bosnie serait, après Constantinople, la plus belle ville de la Turquie d'Europe. Je ne puis contrôler la vérité de ce dire, mais il m'a semblé qu'extérieurement, du moins, Serajewo ressemblait à toutes les villes orientales avec les minarets de ses mosquées, les coupoles de ses bains et de son église grecque orthodoxe, les clochers plus modestes de ses chapelles catholiques et enfin les mâts multicolores de ses maisons consulaires, — le tout émergeant d'un dédale de petites ruelles, à peine coupées dans deux ou trois directions principales par des voies plus larges et moins tortueuses. Il y a cependant un trait dont il est impossible de ne pas être frappé : on sait que, dans tout l'Orient, les différentes confessions religieuses se distinguent extérieu-

rement au moins dans les villes par quelques parti mais parmi les populations fanatiques de la Bos l'Herzégovine (et surtout à Serajewo), ces démarcat observées avec une rigueur scrupuleuse. Ainsi, tan dans la plupart des villes de la Bulgarie, de la R et de la Macédoine, la tenue franque, cette espèce promis entre le vêtement européen et le vêtement est d'un usage général, ici, au contraire, le vieux osmanli a conservé la faveur des habitants, et le f pantalon ne sont guère portés que par les employés des autres provinces de l'empire ottoman, qui, au des vrais croyants bosniaques, sont toujours plus ou suspects de tiédeur et de complaisances coupables po giaour. Ce costume turc classique se compose, comm le sait, d'une espèce de veste en étoffe de soie claire ray avec manches de couleur voyante, très-souvent rouge fe La jaquette elle-même est quelquefois écarlate, attestan ainsi le goût très-prononcé des musulmans de Serajewo pour les couleurs criardes. Le bas du corps flotte dans de larges caleçons le plus souvent verts quand la jaquette est rouge ou blanche, ou *vice versa*. Ces caleçons finissent, à la façon des guêtres de nos zouaves, par d'étroits fourreaux boutonnés d'où sortent les pieds revêtus de bas blancs et chaussés de pantoufles de cuir jaune pointues ; ajoutez le turban classique, généralement en étoffe blanche parsemée de petits points multicolores ou tissée de fils d'or, et vous aurez une reproduction de ce costume que l'on ne voit plus guère, même dans l'Orient européen, que sur les têtes de pipes et chez les marchands d'orviétan. Ce costume a ici un caractère tout à fait national et religieux ; aussi était-il absolument obligatoire pour les gens bien pensants, et l'on a vu dernièrement les membres du gouver-



Planche V.

Prêtre musulman.

l
r
n
l'
o
d
e
p
e
o
p
d
d
s
g
le
a
L
ai
p
la
r
fa
b
ch
tu
d
au
pl
tê
tu
au
pe

nement insurrectionnel décréter le port du cafetan, du turban et des caleçons à jambes étranglées sous peine d'être considéré comme un mauvais musulman et traité comme tel. La chaussure elle-même a son importance



Femmes mahométanes non voilées, d'après Evans.

politique : tandis que le Turc porte des souliers pointus, les Grecs mettent des pantoufles à bouts ronds, et les catholiques, pauvres diables en général, chaussent le national *opanké* des Jougo-Slaves.

Ceux des habitants de Serajewo dont l'habillement se rapproche le plus de celui des mahométans sont les

Tsiganes, qui, au nombre de 1,800 à 2,000, occupent un quartier particulier à l'ouest de la ville. L'habitude de cantonner les diverses confessions religieuses dans des quartiers séparés est, en effet, encore en vigueur à Serajewo. Au centre de la ville et autour du bazar demeurent presque uniquement les chrétiens orientaux et les Juifs; les mahométans habitent surtout dans les rues abruptes qui gravissent les hauteurs du mont Trebevitch; il en est aussi qui demeurent dans les rues avoisinant le fleuve. Les Tsiganes se sont établis à l'entrée ouest de la ville, dans un quartier bâti de pauvres huttes de bois, entourées de jardinets palissadés. Ce quartier tsigane se reconnaît de loin au vacarme qni en sort. Accroupis sur de petits tapis fanés devant leur porte étroite et basse, les hommes s'y livrent, sans pitié pour les oreilles du passant, aux divers métiers bruyants qui, dans tous les pays du monde, font de ces nomades mystérieux les parias de la ferraille. Pendant ce temps, leurs femmes vont et viennent pour les travaux du ménage.

Quoiqu'ils se disent musulmans, ils ne sont pas reconnus comme tels par les Turcs bien pensants, qui les considèrent comme des êtres inférieurs. C'est cependant une belle race. Les hommes sont grands et forts, leurs traits sont nobles et pleins d'énergie, leur peau brune, leurs yeux noirs et expressifs. Avec leur barbe et leur cheveux en buisson et toute cette gamme de tons bruns ou olivâtres relevée par les reflets plus clairs du vêtement, ce sont de vraies têtes d'étude à tenter la palette d'un coloriste. Leurs femmes, bien que soumises théoriquement à la claustration mahométane, jouissent d'une grande liberté, et, leur misère aidant, ont une réputation de légèreté que justifierait, du reste, parfaitement la beauté de leur type, au

moins dans l'extrême jeunesse. Leur teint mat, leurs beaux cheveux couleur aile de corbeau, leurs yeux noirs fendus en amande et pleins d'une langueur provocante, leurs mains mignonnes et leurs petits pieds, leurs formes de marbre emprisonnées dans un corsage de couleur voyante, tissé de fils d'or, leurs façons obséquieuses sans embarras et familières sans impudeur, leurs chants mélancoliques qu'elles accompagnent étrangement avec le tambourin, tout cela serait bien fait pour séduire, si tout cela n'était gâté par la plus horrible malpropreté. En effet, linge, mains mignonnes, jolis visages, tout est sale, mais de cette saleté orientale, dont un soleil impitoyable se charge de souligner les moindres détails. De plus, les Tsiganes se fanent vite, et il n'est pas rare de rencontrer, parmi les vieilles, de vrais modèles de sorcières classiques, aux ongles crochus, aux cheveux noirs parsemés de gris et dépeignés, sortant comme une crinière d'un turban sordide, aux yeux ternes, au rictus de faune, aux vêtements déguenillés. Dans la rue, les femmes tsiganes sont rarement voilées, et quand elles mettent un voile, elles ne se font aucun scrupule de l'écarter pour jouer de la prunelle d'un air provocateur.

C'est sans doute cette absence de voiles des Tsiganes mahométanes qui a induit en erreur certains voyageurs et leur a fait croire que les femmes turques de Serajewo avaient une tendance à s'européaniser. Il est possible qu'elles soient moins rigoureusement voilées que dans certaines villes de province, à Travnik, par exemple, où les femmes se piquent de vertu, et que les dames de la capitale aient adopté les voiles transparents fort à la mode aujourd'hui parmi les élégantes de l'aristocratie turque. Mais de là à prétendre que les femmes de Serajewo ten-

dent à adopter les coutumes européennes, il y a loin, comme on le voit. Tout ce que j'ai vu pendant mon séjour me porte à penser, au contraire, qu'elles vivent plus retirées, plus farouches que jamais depuis l'occupation. Quand nous en rencontrions dans la rue, notre costume civil étranger et nos allures de voyageurs (*rara avis!* car, d'après le directeur de la poste, nous étions les premiers touristes que l'on voyait à Serajewo depuis l'arrivée de l'armée) excitaient d'abord leur curiosité, et elles nous regardaient avec attention; mais dès que nous tournions, même sans aucune affectation, la tête vers elles, elles s'écartaient de la manière la moins obligeante, comme des biches effarouchées, en nous lançant de menaçants : Hai-ti! hai-ti! (Ah toi! ah toi!) A Jablanica, Evans prétend avoir vu des femmes musulmanes non voilées. Suivant lui, cela tient à l'influence des chrétiens et à la pauvreté du pays, qui oblige les femmes turques à travailler, tandis qu'ailleurs elles ne font rien. Par contre, on voit quelquefois, notamment à Pristina, des femmes chrétiennes voilées. Il ne faudrait pas croire néanmoins que toutes les femmes que l'on rencontre en Bosnie à visage découvert sont des musulmanes; en effet, les jeunes filles de cette religion, contrairement à l'usage des autres pays turcs, peuvent se montrer sans voiles, ce qui a donné lieu à ce proverbe: « Va en Bosnie, si tu veux voir ta fiancée. »

Les costumes des Grecs orthodoxes et des Israélites se ressemblent beaucoup; ils portent le plus souvent le fez, et leurs vêtements, comme ceux des Tsiganes, sont en général d'une couleur plus sombre que ceux des musulmans; leur jaquette est presque toujours bleue, et leurs caleçons noirs sont retenus par une large écharpe de soie de couleur plus claire. A certains jours de fête, ils passent

par-dessus une grande houppelande qui leur descend jusqu'à la cheville. Le type des Grecs orthodoxes, au nombre d'environ 6,000, ne se distingue pas de celui des autres Jougo-Slaves; mais les Israélites qui, comme je l'ai dit plus haut, sont d'origine espagnole, ont une physionomie toute différente. On sait que les Juifs d'Espagne et de Portugal ont toujours fait classe à part parmi les descendants d'Israël; dans certains pays où ils s'étaient réfugiés après avoir été chassés de la Péninsule, et notamment en Hollande, ils avaient des synagogues particulières, et leurs cérémonies différaient même assez notablement de celles de leurs coreligionnaires. L'origine de ces prétentions est la croyance dans laquelle ils sont d'être issus de la tribu de Juda, dont les principales familles seraient venues en Espagne au temps de la captivité de Babylone [1]. On voit que leurs pérégrinations en Europe dateraient de loin.

Quoi qu'il en soit, les Israélites de Serajewo ont un caractère physique tout particulier; beaucoup sont blonds, et ils sont très-facilement reconnaissables au milieu de la population. Ils ne sont guère que deux mille, mais c'est la portion la plus riche de la ville; comme partout, ils sont banquiers ou plutôt usuriers, et servent d'interprètes et de bailleurs de fonds aux autorités turques, trop souvent même d'entremetteurs pour les plaisirs des grands begs. Ils sont, du reste, bien que très-intolérants en matière religieuse, de nature pacifique et rangée, et ne vont jamais en prison que pour dettes.

La différence entre la toilette de ville et celle d'intérieur existe chez les Juives comme chez les musulmanes. La

[1] *Lettres de quelques Juifs portugais, etc., à M. de Voltaire,* par l'abbé Guénée.

plupart, et souvent les plus âgées, portent au dehors des vêtements rouge cerise sans ornements, avec des voiles blancs qui leur tombent aux genoux, mais qui laissent leur visage découvert. Les jeunes filles mettent chez elles de jolies vestes brodées d'or; et la veille ou le jour du sabbat, tandis que, sur le seuil des maisons, les Juives du commun viennent exhiber, en tout bien tout honneur, leurs plantureux appas à peine recouverts d'une gaze transparente, il n'est pas rare d'apercevoir quelque joli minois d'Israélite de distinction, à demi caché derrière le grillage de bois qui, à la mode turque, clôt la fenêtre; les bras et le cou de la jouvencelle sont chargés de beaux bijoux, et souvent aussi un diadème de monnaies d'or orne les cheveux, toujours coupés très-court. Les chrétiennes grecques orthodoxes, moins fines en général que les Juives, portent chez elles un costume mi-oriental, mi-européen, c'est-à-dire le petit corsage de velours, la veste brodée d'or, et le fez orné de glands d'or, puis des jupons de belles étoffes de soie, à la mode de Vienne. Leurs coiffures sont très-variées : quelquefois les cheveux sont roulés autour du fez à la manière serbe; ou bien elles les couvrent d'une mousseline blanche; d'autres fois enfin elles ont un fez appliqué avec coquetterie sur un des côtés de la tête, et de ce fez tombe en cascade leur noire chevelure chargée d'une profusion d'ornements d'or et surtout de monnaies. Nous avons signalé tout à l'heure cette coiffure chez les Juives; les femmes chrétiennes de Bosnie, comme les Herzégoviennes et les Dalmates, affectionnent aussi beaucoup cette parure; et, les jours de fête, les plus pauvres d'entre elles portent bien souvent sur leur tête toute la fortune de la famille. Les commerçants grecs de Serajewo sont, du reste, après

les Juifs, les habitants les plus riches de la ville, beaucoup plus que les musulmans, rendus par leur fatalisme orgueilleux incapables de toute entreprise sérieuse. Les Grecs, au contraire, laborieux et intrigants, tiennent dans leurs mains



Jeune chrétienne bosniaque.

une bonne partie du commerce extérieur de la Bosnie avec l'Autriche, la Dalmatie, la Serbie et Constantinople. Mais c'est une classe égoïste et ignorante, qui ne s'occupe en aucune façon d'améliorer le sort des paysans du même rite, et qui forme dans la ville une caste isolée et peu sympathique [1].

[1] Pour donner une idée de l'étroitesse d'esprit des Grecs de Sera-

Toute cette foule bigarrée dont je viens de passer en revue les éléments, anime de ses vives couleurs les rues de Serajewo quand, vers neuf heures, l'Oriental paresseux se lève et va à ses affaires. C'est alors que des convois de bêtes de somme, amenant toute sorte de marchandises, pénètrent dans l'intérieur de la ville; les bazars se remplissent d'acheteurs; les ouvriers commencent à travailler dans leur échoppe ouverte sur la rue, et ainsi continuent le mouvement et la vie jusqu'aux heures chaudes du midi pendant lesquelles tout se ferme et chacun se livre au *dolce far niente*. Après la sieste, l'activité recommence jusque vers six heures; alors toutes les boutiques se ferment définitivement, et leurs propriétaires vont se promener au dehors. C'est aussi le moment où les officiers autrichiens, revenant de leurs excursions, caracolent un peu partout, où le *kaiserlick,* aussi flâneur que nos petits soldats, traîne ses guêtres à travers les rues en cherchant aventure, et où le touriste rentre chez lui et se prépare à aller dans quelque maison hospitalière dîner, se reposer par quelque longue causerie et augmenter ainsi son bagage d'observations, — le seul dont l'encombrement n'est jamais à craindre en voyage.

C'est dans une de ces agréables soirées que madame Wiet, qui parle le bosniaque aussi bien que le russe, sa langue maternelle, me proposa de m'accompagner le len-

jewo, il me suffira de citer le fait suivant : l'Empereur de Russie ayant donné, il y a quelques années, de riches *icônes* à la cathédrale orthodoxe, elles furent adressées à la communauté par Brod, jusqu'où le port était payé. Mais de là à Serajewo, on n'avait pu les affranchir. Les chefs de la communauté eurent l'impertinence de protester bruyamment devant le consul de Russie contre cette charge minime qui leur était imposée en échange d'un riche présent.

demain au bazar. On devine avec quel indiscret empressement j'acceptai une offre si séduisante, qui me permet-



Une rue de Serajewo.

tait de faire, avec un guide aussi aimable que sûr, une foule d'études de mœurs absolument interdites au simple passant.

II

Tous les jours ne sont pas bons pour visiter les bazars de Serajewo. En effet, le vendredi, jour férié des musulmans, beaucoup de chrétiens et de Juifs les imitent avec empressement; le samedi, les mahométans rendent la politesse aux Juifs, qui se joignent à eux le dimanche pour chômer le repos chrétien, de sorte qu'il n'y a guère que quatre jours d'activité commerciale. Les gens disposés à prendre tout du beau côté prétendent voir dans cet échange de courtoisies une disposition de bienveillance mutuelle amenée, en dépit des haines séculaires, par l'unité de la race; les autres, — et j'avoue que je suis du nombre, — assurent qu'il ne faut attribuer cette circonstance curieuse qu'à la paresse et à l'apathie habituelles aux peuples de l'Orient, pour qui le temps n'est rien et le travail peu de chose. Quoi qu'il en soit de l'origine de cette coutume, elle existe, et si l'on ajoute aux trois jours fériés hebdomadaires les nombreuses fêtes chômées des deux cultes chrétiens, on voit que les habitants de Serajewo sont dans l'impossibilité de *faire le lundi* sous peine de ne plus trouver dans la semaine un jour de travail... pour se reposer de ne rien faire. Dans tous les cas, ce ne sont pas eux qui, comme le savetier de la fable, songeraient à se plaindre de ce que l'iman, le rabbin, le pope ou le curé

De quelque nouveau saint charge toujours son prône.

La capitale de la Bosnie a deux bazars, ou plutôt deux

endroits consacrés au commerce de détail. Il y a d'abord la salle de vente (*bezestan*, de *bez*, toile, linge), puis la halle de la friperie ou du bric-à-brac. Toutes deux appartiennent à des communautés religieuses qui louent les boutiques aux marchands. Ces boutiques, toutes en bois, sont adossées aux murs d'un cloître, autour d'un vaste préau dont le centre est occupé par une fontaine. En dehors des bazars, le commerce de la ville est concentré dans les cinquante ou soixante rues situées sur la rive droite de la Midljaska, et particulièrement dans celles qui aboutissent aux trois ponts de pierre et aux quatre ponts de bois qui réunissent les deux rives. Ce quartier s'appelle le Tchartchi.

Parmi les marchandises européennes dominent naturellement celles de provenance autrichienne; on y trouve non-seulement des fez, que ce pays a depuis longtemps le monopole de fournir à tout l'Orient, mais encore, à côté du tabac indigène, la tête de pipe en terre cuite, dorée ou non, fabriquée en Hongrie, les bouts d'ambre de la Baltique et les tubes de chibouk en bois de merisier. Les fausses japonaiseries et chinoiseries en laque de Vienne sont fort recherchées à cause de leur bon marché relatif et de leur origine supposée; car il est à remarquer que le Turc apprécie beaucoup les provenances de l'extrême Orient. Au bazar viennent encore échouer les objets démodés de Vienne et de Pesth, qui font, dans le mystère du harem, les délices des élégantes de Serajewo.

Nous entrons dans une boutique qui ne se distingue en aucune façon de ses voisines; c'est pourtant celle de Mehemet, qui tient ici le même rang qu'Auguste Klein à Vienne ou Alphonse Giroux à Paris. Sur une estrade élevée de trois pieds environ qui règne dans toute la lon-

gueur, du côté de la rue, et contre laquelle s
l'acheteur, Mehemet est assis, les jambes croisées,
des cigarettes et regardant sans préoccupation ap
le va-et-vient du bazar. Derrière lui, au fond de l'é
sur des planches ou dans des malles et des tiroirs
uu peu partout, sont dissimulées les marchandis
le malin négociant peut ainsi faire admirer peu à p
client en graduant savamment ses effets de façon à a
les désirs. Grâce à mon aimable cicerone, je pus
me faire trop écorcher, user et abuser du droit qu'e
pays s'arroge l'acheteur présumé de mettre sens
dessous le magasin sur lequel il a jeté son dévolu.

Après les étoffes de laine ou la soie de Damas, po
ou violet foncé et tissée de fils d'or, provenant par
Brousse et partie de l'Inde, nous déplions les belles p
de cachemire blanc aux dessins rouge feu, verts ou b
imprimés ou tissés; puis viennent les foulards ind
rouges, à raies jaunes ou blanches, avec de magnifi
broderies qui reproduisent en or mat des fleurs et
feuilles; les décorations en or et argent sont, du re
prodiguées ici sur tous les tissus, même les plus lég
comme la mousseline et la gaze, et, bien qu'il fasse som
dans le bazar, le brillant de toutes ces étoffes est vraime
merveilleux. Puis ce sont des cosmétiques pour les ongl
et les yeux, des bijoux en perles, — vraies ou fausses, —
un assez grand choix de tapis, depuis la grossière natte fabriquée en Bosnie jusqu'aux belles tentures de Roumélie et de Bulgarie, et les dessus de table en poil de chameau, venant de Stamboul. Enfin, des couteaux, de belles armes anciennes, de très-jolis objets d'ébène incrustés d'argent et des ciseaux damasquinés d'or de Prizrend, en Albanie, etc. On trouve tout ce qu'on veut dans la boutique de Mehemet,



Planche VI.

1

g
l'
d
le
su
ui
le
cli
les
mo
pa
de

ou
Bro
de
imj
rou
bro
feui
pro
com
dan
mer
et lo
un
fabr
et do
vena
anci
des c
On t

mais, malgré ses instances et ses ruses intéressées, je voulais réserver une partie de mes ressources pour aller acheter quelques souvenirs aux véritables représentants de l'industrie bosniaque, c'est-à-dire aux fabricants du Tchartchi.

Extérieurement, ce quartier ne présente aucune différence avec le bazar proprement dit; seulement, on n'y vend presque toujours, dans chaque boutique, qu'une espèce de marchandise, et quand on jette un coup d'œil dans le fond des échoppes, on voit le marchand travailler avec un ou deux ouvriers, et ne se déranger pour grimper sur son estrade qu'au moment même où quelque client se présente. Il y a là une quantité de cordonniers et de tailleurs, puis des fourreurs qui préparent, assez médiocrement du reste, des peaux d'ours, de loup et de renard; des selliers-harnacheurs, des fabricants de filigranes d'or ou d'argent qui rappellent par leurs formes le style de Byzance; des menuisiers, ouvriers hongrois, depuis longtemps installés à Serajewo; des couteliers qui vendent des poignards ou d'excellents coutelas dont quelques-uns, niellés d'or ou d'argent et rehaussés de pierres fines, sont de véritables objets d'art et justifient la réputation des ouvriers damasquineurs : on assure, en effet, que, lors de la conquête du quinzième siècle, les sultans appelèrent de Damas des artisans en métaux, et que les vraies traditions de cette célèbre fabrication se sont conservées dans la Damas du nord, comme on appelle encore Serajewo. On me dit, du reste, pendant ma visite, que récemment encore il existait à Bonaï-Seraï une école d'art industriel. J'aime mieux ne pas le croire : il répugne, en effet, à mon patriotisme de penser que Serajewo ait pu, en pareille matière, être en avance sur Paris!

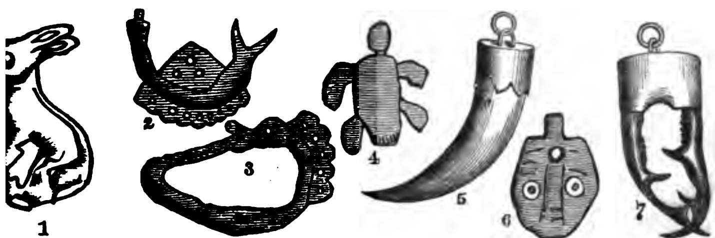
A côté des couteliers, on peut également citer les armuriers, dont l'habileté ne le cède en rien à celle des couteliers, et les orfèvres qui font des services à café en argent et en cuivre, dans lesquels on retrouve de belles lignes et des formes élégantes. Ce sont ces orfèvres qui vendent les amulettes ou talismans dont les Slaves du Sud sont si friands. Les plus recherchés pour les merveilleuses propriétés qu'on leur attribue, — en particulier contre les



Collier en pointes de flèches. — Amulette bosniaque. (Evans.)

maladies de la peau, — sont les cornalines et les jaspes rouges, que l'on trouve en assez grande quantité dans certaines vallées de la contrée, et que des mendiants vagabonds viennent vendre à l'état brut sur les ponts de Serajewo. On grave sur ces pierres des étoiles, des monogrammes cabalistiques ou le nom arabe du propriétaire, et on les porte en bagues, en colliers, en bracelets ou attachées aux vêtements. Le cachet talisman se distingue du cachet ordinaire en ce que l'inscription n'y est pas rétrograde. On rencontre souvent parmi ces amulettes des bijoux antiques, découverts dans le pays ou apportés du dehors Quand un Turc brise son talisman, il tombe dans la

consternation et s'attend à quelque grand malheur que souvent alors lui attire son fatalisme inintelligent. Mais il ne faut pas croire que les musulmans seuls aient conservé cette superstition. Les chrétiens des deux rites y sont aussi fidèles, et peut-être vient-elle aux uns et aux autres des vieilles traditions gnostiques des manichéens et des bogomiles ou patarins. Quoi qu'il en soit, les chrétiens portent non-seulement des croix avec des inscriptions en vieux caractères cyrilliques, mais encore des versets pieux



Amulettes bosniaques contre le mauvais œil.

écrits sur des rouleaux de papier pendus au cou, dans des sachets de cuir, cousus dans la robe ou attachés à la partie supérieure du bras; les musulmans portent de même des stances du Coran; il n'est même pas rare de voir ces derniers faire bénir leurs rouleaux-fétiches par les Pères Franciscains, dans la croyance que cette bénédiction ajoute encore à leur efficacité. Les cultes chrétiens et musulmans ont du reste fortement réagi l'un sur l'autre dans ces provinces. Les chrétiens bosniaques à qui leurs moyens le permettent entreprennent le pèlerinage de Jérusalem presque aussi souvent que les musulmans celui de la Mecque, et ils en tirent autant d'honneur, étant comme leurs frères turcs traités dès lors de *Hadji*. On a remarqué aussi que le

Saint Sépulcre était appelé en Bosnie Tjaba, évidente corruption de l'arabe Kaaba, qui désigne le saint tombeau des musulmans[1].

A propos de ces curieux rapprochements entre les musulmans et les chrétiens de Bosnie et d'Herzégovine, on me permettra de citer ici, d'après M. A. Delarue, une singulière légende :

En Herzégovine, on place dans la main gauche des morts mahométans trois pièces de monnaie, et dans leur droite un bâton. Ainsi muni, le mort monte droit au Paradis et frappe à la porte. Saint Pierre vient ouvrir. Le Turc le salue courtoisement, et, lui glissant une de ses pièces, se dispose à entrer. « Mais d'abord, demande saint Pierre, qui es-tu? — Je suis un tel de Bosnie. — Mais, malheureux! tu ne peux entrer, c'est ici le Paradis chrétien. Va-t'en au Paradis musulman. — Mais, répond le mahométan, tous mes ancêtres sont ici. Là-bas, où tu me renvoies, je ne connais personne; laisse-moi donc passer. » Et pour rendre sa prière plus persuasive, il donne sa seconde pièce. « C'est impossible, reprend saint Pierre. — Il y a peut-être moyen de s'arranger, insiste l'autre; dis-moi ce qu'il faut faire. Tiens, prends encore, et je te serai bien reconnaissant. » Si saint Pierre n'est pas touché par la troisième pièce et refuse toujours la porte, le Turc se fâche, prend son bâton et fait un tel tapage que l'incorruptible portier du Paradis est bien obligé de laisser fléchir sa consigne.

Sous sa forme naïve et irrespectueuse, cette histoire nous donne une idée des vrais sentiments qui animeraient les uns pour les autres les chrétiens et les musulmans

[1] Ranke, cité par Evans, p. 133.

des provinces slaves, si les haines agraires et les excitations intéressées de leurs maîtres étrangers ne leur avaient pas fait oublier presque toujours leur commune origine.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la superstition est la même dans les deux cultes.

Sans parler des chevaux au cou desquels on attache aussi des talismans, les enfants portent des amulettes pour se préserver du mauvais œil. Tantôt c'est un petit lièvre en plomb, un poisson, un serpent ou une tortue de même métal, et tantôt une griffe d'aigle ou des cornes de lucane-cerf-volant desséchées et montées dans de petits caissons en fer-blanc, ou bien encore c'est une petite figurine grossièrement taillée dans du jayet. Comme il s'agit, avant tout, d'éviter le premier regard du *jettatore,* le seul dangereux d'après la croyance populaire, ces talismans sont attachés à un endroit bien en évidence du costume enfantin, et le plus souvent sur le fez.

Pour en revenir au quartier marchand de Serajewo, je ne sais s'il y existe des libraires, mais je n'en ai pas vu; c'était, du reste, un commerce complétement inconnu sous la domination ottomane; je n'en veux pour preuve qu'une anecdote qui m'a été racontée. Il paraît qu'en 1875, des Anglais philanthropes, qui avaient tenté de créer une école slave chrétienne dans la capitale de la Bosnie, ayant voulu faire passer par Brod une certaine quantité de livres classiques nécessaires à leur enseignement, la permission leur en fut impitoyablement refusée. On peut juger par là de l'état intellectuel de ce malheureux pays.

III

En dehors de ses bazars, Serajewo offre encore à la curiosité de l'étranger quelques mosquées et la grande église grecque orthodoxe. Cette dernière, qui est aujourd'hui le principal monument de la ville, fut commencée en 1870; elle coûta, dit-on, 325,000 francs, somme énorme pour le pays. L'érection de cette église monumentale, dans la plus grande rue de la ville et tout près de la mosquée impériale, dont je parlerai tout à l'heure, ne se fit pas sans soulever les vives protestations des musulmans fanatiques, en dépit des firmans du Grand Seigneur et de la présence du corps consulaire. Aussi, lorsqu'on annonça que l'inauguration, qui devait se faire le jour de Pâques de 1875, aurait lieu au son des cloches, l'exaspération de la population mahométane fut portée à son comble. J'ai déjà signalé plus haut (p. 191) l'aversion des musulmans de Bosnie pour les cloches des églises chrétiennes, qui, disent-ils, troublent les prières des muezzins sur les minarets du voisinage, et qu'ils considèrent comme un défi jeté à la supériorité de leur foi. Faire carillonner les cloches à l'inauguration de la grande cathédrale orthodoxe constituait donc une bravade qui risquait d'amener les désordres les plus graves; en effet, une conspiration se trama parmi les mahométans, et ils résolurent d'empêcher à tout prix ce sacrilége ou de laver cette souillure dans le sang des chrétiens. Fort heureusement, la police des consuls fut avertie à temps; ceux-ci prévinrent le pacha, qui éloigna de la ville les plus exaspérés, rendit les *moslems* respon-

sables du maintien de l'ordre, obtint des chrétiens qu'ils renonceraient à faire sonner leurs cloches, et prit enfin des mesures militaires si énergiques que la cérémonie put avoir lieu sans amener de conflits sanglants, et la cathédrale orthodoxe élève aujourd'hui fièrement ses coupoles byzantines au-dessus des plus grandes mosquées de la ville.

Deux de ces mosquées sont cependant très-remarquables; l'entrée en était, bien entendu, absolument interdite aux giaours sous la domination ottomane, mais aujourd'hui j'ai pu les visiter en détail, sous la conduite de mes aimables hôtes. L'une, la Tsareva Djamia, ou mosquée impériale, fut construite par le sultan Mehemet, au moment de la conquête; l'autre, la Begova Djamia, doit sa fondation à Khosrev-Beg, le premier vizir ou gouverneur ottoman. Cette dernière est la plus grande, et, avec son dôme central, ses coupoles latérales et le portique de sa façade, elle présente extérieurement tous les caractères d'une église byzantine primitive. Devant ce portique s'étend une petite place plantée d'arbres, au milieu de laquelle s'élève une fontaine de pierre alimentée par une source d'eau pure pour le *Ghusel* ou les lustrations religieuses. Ce détail se trouve, du reste, dans toutes les mosquées un peu importantes. Dans le porche sont utilisées deux colonnes monolithes de marbre brun, provenant d'une église chrétienne antérieure. Cette mosquée, qui est divisée en trois parties, contient une chapelle dans laquelle sont déposés deux sarcophages, dont l'un, — le plus grand, — renferme les restes du fondateur; l'autre, ceux de sa femme; tous deux, et surtout le premier, sont couverts d'objets de prix déposés par la piété des fidèles. Aucun tableau, bien entendu; on sait que la religion mahométane ne permet pas de reproduire les êtres animés, — ce qui entre paren-

thèses, n'empêche pas les musulmans les plus rigoristes de se laisser photographier, la photographie n'étant pas, pour eux, un portrait; de même qu'ils se refusent à considérer le champagne comme du vin, liqueur défendue par le Coran. Il est partout des accommodements avec le ciel! — L'intérieur des grandes mosquées de Serajewo est, comme toujours, blanchi à la chaux, et sur cette chaux sont peints des versets du Coran; le sol est couvert de tapis persans. Au fond sont deux pupitres ou tribunes, l'une pour les prières ordinaires, l'autre exclusivement réservée à celle qui est faite en grande solennité tous les vendredis pour le calife; dans le mur, une pierre carrée, la *Kibla*, indique la direction sacrée de la Mecqne.

Quelques jours après ma visite du bazar et des mosquées, une circonstance heureuse me permit de pousser une pointe au sud et à l'est de la ville, et comme Serajewo devait être le point extrême de mon voyage, je saisis avec empressement l'occasion qui m'était offerte d'une excursion dans les deux directions que mon itinéraire de l'arrivée et du départ laissait précisément de côté.

CHAPITRE XI

SUR LA ROUTE DE NOVI-BAZAR.

La haute vallée de la Midljaska. — Le pont du Chevrier. — Le han Ljubogosco. — Un aubergiste bosniaque. — Les bandits de la Romanja-Planima. — Mokro et ses ruines. — Visite au général Jovanovitch.

I

Serajewo, 3 juin.

Nous sommes donc partis ce matin à cheval pour faire une excursion au sud de Serajewo, sur la route de Gorazda, accompagnés des deux braves Kawas du consulat français, l'un mahométan, qui répond au nom de Mehemet, et l'autre chrétien, qui s'appelle Philippe Vakovitch; notre caravane se complétait par le beau chien Pseto [1], qui, lui aussi, fait respecter à sa manière le drapeau aux trois couleurs françaises.

Nous rencontrons d'abord la haute vallée de la Midljaska; rien de pittoresque comme ces gorges étranglées où passe le sentier que gravissent nos chevaux, munis d'excellentes selles anglaises, jouissance nouvelle depuis Brod. A une heure de Serajewo, nous passons la rivière Midljaska sur un

[1] Pseto signifie en slave : chien.

pont slave appelé le pont du Chevrier ou pont des Chèvres (Kozia Tchoupria), et dont l'arche unique s'élève fièrement à une vingtaine de mètres, au moins, au-dessus du lit de la rivière. D'après la légende, ce pont est dû à la générosité d'un pauvre chevrier habitant la montagne voisine, qui, ayant trouvé un trésor, et temoin journalier des fréquentes noyades de voyageurs et de bêtes de somme qui avaient lieu en cet endroit dangereux, voulut « faire quelque chose de bon pour les hommes et laisser un souvenir de lui ». On voit que le charitable pâtre a réussi, si la légende dit vrai, puisque aujourd'hui encore son nom est béni par tous les voyageurs.

Le sentier, véritable casse-cou, suit le tracé probable du futur chemin de fer qui, à travers un long défilé de plus de 250 kilomètres coupé par des contre-forts secondaires et des cours d'eau encaissés, reliera Serajewo à Mitrovitsa. Ce sentier serpente dans l'étroite vallée en suivant les sinuosités du torrent; et un peu avant d'arriver au han de Ljubogosco (ou Ljebogosta, d'après la prononciation du maître du han lui-même), on traverse une fois de plus la Midljaska sur un pont que l'on appelle Dervend poreg (le péage du bois), parce qu'autrefois il y avait sur ce pont une cabane où un employé turc prélevait un morceau de bois sur chaque cheval chargé de combustible qui passait; ce péage était censé destiné à entretenir le pont. L'impôt, perçu sous cette forme primitive, n'en constituait pas moins une lourde charge pour le contribuable; en effet, le petit cheval de montagne ne peut porter par ces affreux chemins qu'un poids tout à fait médiocre que l'on peut estimer au maximum à 120 ou 130 kilogrammes [1]; cela ne donne

[1] Cette charge de bois valait, au moment de mon séjour à Serajewo, 1 florin.

donc pas un nombre considérable de morceaux de bois par charge de cheval; et il est à croire que le percepteur qui devait entretenir non-seulement le pont, mais lui-



Le pont du Chevrier, près de Serajewo.

même, — sans parler du pacha et des autres fonctionnaires inférieurs, — ne prenait pas le morceau le plus petit.

On rencontre dans tous les sentiers de la Bosnie et de l'Herzégovine des caravanes de ces petits chevaux qui portent les denrées. Ils marchent à la file, le premier et le dernier ayant au cou une clochette, et quand ils croisent une voiture ou des cavaliers, dans ces voies étroites et

presque toujours suspendues au-dessus du précipice, ils se rangent d'eux-mêmes très-adroitement et tous du même côté, en présentant leur croupe en biais, de manière à ne jamais faire accrocher leur charge.

La précaution est plus que nécessaire sur le chemin de Serajewo au han de Ljubogosco, où nous avons déjeuné avec des œufs cuits d'une manière atroce, d'excellent lait caillé de chèvre et du café. Pour boisson, de l'eau claire arrosée de slivovitsa, que nous avons bue, — luxe inouï que nous n'avions pas encore eu l'occasion de constater ailleurs que dans les villes, — dans deux verres dépareillés, il est vrai, mais enfin dans deux vrais verres à boire. Muharem Kurtevitch, l'aubergiste, était tout fier de sa vaisselle. C'est du reste un gaillard avec lequel il ne serait pas bon de se rencontrer dans un chemin creux, s'il était disposé à vous faire un mauvais parti; mais pour l'instant, comme il est uniquement occupé à nous préparer à déjeuner, j'en profite pour le croquer comme un type des paysans des montagnes au sud de Serajewo.

Sa tête, rasée haut sur le front et d'où tombent de chaque côté de longues mèches droites de cheveux châtain foncé, est couverte pour le moment du kalpak ou fez de laine blanche, caché lui-même par la cula, bonnet de toile gris avec petite bordure ornée de broderies; mais quand il sort pour aller à la ville, il met sur tout cela son fez rouge de cérémonie, et je vous assure qu'il a très-bon air là-dessous avec son teint bronzé et ses longues moustaches blondes, car Muharem est chrétien, cela va sans dire. Sur sa chemise de dessous, qui laisse ses bras nus à partir des coudes, il porte une veste rouge à broderies noires et à double rangée de boutons, serrée à la taille par une énorme ceinture rouge faisant plusieurs fois le tour du

corps et sous laquelle apparaît de nouveau la chemise, qui tombe à mi-cuisse, dissimulant l'attache du caleçon de toile blanche, qui couvre les jambes jusqu'à la moitié du mollet. Le bas des jambes et les pieds sont nus; des sandales de cuir jaune protégent seulement la pointe des



Un aubergiste bosniaque.

pieds, et ainsi accoutré, allant nous chercher dans un vase de terre à forme archaïque et originale, de l'eau au ruisselet qui passe au pied de sa maison, Muharem Kurtevitch est un beau gars et a meilleure mine que nos dandys du boulevard.

Nous l'interrogeons longuement sur le pays qui entoure son han. Il nous montre de loin l'emplacement où se trouvait un vieux château slave (Starigrad), presque inabordable

aujourd'hui, et qui ne présente plus du reste que quelques ruines informes. D'un côté, le han est dominé par la Romanja; de l'autre, par la Jahorina Planina, dont les sommets sont encore couverts de neige. A propos de la première de ces montagnes, Muharem nous propose de nous dire une légende; nous lui offrons avec empressement une tasse de son café, et il nous raconte ce qui suit :

« Il y avait autrefois à Vichegrad une reine païenne qui, ayant toujours besoin d'argent et voulant faire bâtir un palais, mit un impôt énorme sur ses sujets, en céréales et en or, plus une corvée. Un pauvre chrétien, appelé Novak[1], eut honte de travailler au palais de la reine; il dit : « Je « veux bien donner l'impôt en céréales et ce que je pourrai « de l'or qu'on me demande, mais je ne ferai pas de corvée « pour des païens. » La reine lui fit dire : « Si d'ici à huit « jours tu n'es pas venu faire toi-même ta corvée et m'ap- « porter en même temps la somme à laquelle tu es imposé, « je te ferai mourir. » L'homme eut peur; il retourna à sa maison et chercha à ramasser l'argent demandé, mais il n'y parvint pas. Alors il alla errer sur les pentes de la Romanja Planina; et comme les huit jours étaient expirés, il se dit : « Puisque je ne puis trouver d'argent et que je « ne veux pas travailler au palais de la reine, je vais rester « ici. » Or, il avait pour toute arme un crampon. Alors vint à passer un riche Turc à cheval : « Que fais-tu ici? dit le « Turc. — Je ne puis plus retourner à la cabane, répondit « Novak, la reine m'a demandé plus d'argent que je n'en « puis trouver, et je ne veux pas travailler aux demeures des « païens; je vais donc rester ici. — Je te dénoncerai à la « reine, reprit le Turc, et je lui dirai que tu es ici. »

[1] Ce nom équivaut à peu près au *Neumann* allemand.

« Alors Novak, avec son crampon, tua le Turc, prit son cheval et se fit bandit, — le premier bandit de la Romanja-Tchernagora ; bientôt son frère, nommé Gronitcha, le rejoignit, puis un autre fugitif, puis deux, puis vingt, puis cent ; et depuis ce temps, il y eut toujours des bandits sur cette montagne. Ils devinrent aussitôt les protecteurs de tous les chrétiens des vallées avoisinantes. Quand un beg maltraitait un raïa, le raïa se plaignait aux braves bandits, et le beg était puni ; et c'est ainsi que les compagnons du pauvre Novak et ses successeurs devinrent les grands justiciers de la contrée. »

Telle fut l'histoire que nous dit Muharem.

Sous sa forme naïve, la légende des bandits de la Romanja-Planina, que l'on croit remonter au quinzième siècle, peint bien ce qui a dû se passer souvent dans ces montagnes entre les victimes et les tyrans. En effet, chez tous les peuples opprimés, le banditisme, c'est-à-dire la révolte individuelle contre l'état de choses existant, fut considéré comme une profession noble et patriotique ; et celui qui s'exerçait en grand sur les montagnes, entre Vichegrad et Serajewo, préoccupa les Turcs pendant tout le temps de leur domination. Il y a une douzaine d'années à peine qu'à la suite du massacre d'un poste et de l'enlèvement de 10,000 ducats par les *outlaws* de la Romanja-Planina, une véritable bataille eut lieu entre les Turcs et les successeurs de Novak. Aujourd'hui, tout cela n'est plus qu'un thème à récits, le soir, à la veillée, et l'ordre le plus parfait règne dans la contrée, sous les drapeaux de Franz-Joseph ; mais le feu qui couve n'est pas éteint ; et si le populaire avait à se plaindre de l'administration austro-hongroise, il est probable que l'on verrait les mêmes causes produire les mêmes effets, et de nouveaux partisans « prendre la montagne [1] ».

[1] Lorsque j'écrivais ces lignes, en 1879, j'étais loin de penser que

II

...Du han de Ljubogosco nous sommes repartis à travers bois pour rejoindre une autre route, en grimpant des sentiers de chèvres, qu'il ne faut regarder ni avant ni après y avoir passé, mais où l'on passe quand même ; nous avons dû descendre de cheval vingt fois pour franchir des barrières rustiques ou des fossés profonds ; et enfin, nous sommes arrivés à Mokro. C'est par ce point que passe la route stratégique des Austro-Hongrois, qui va d'un côté vers Rogatitsa, de l'autre vers Vlasenitza. De Ljubogosco, un autre chemin se dirige sur Pratcha, Gorazda et Fotcha [1] (12,000 habitants), Vichegrad (1,200 habitants) et Tchainitsa. Novi-Bazar est à trois étapes plus loin (environ vingt-quatre heures de marche effective, ou trois journées). Des trois points extrêmes occupés aujourd'hui chacun par un bataillon et de l'artillerie, l'armée fait patrouille jusqu'à la frontière pour tenir en respect les Turcs et les Albanais, qui se préparent évidemment à la résistance pour le cas où les envahisseurs voudraient s'avancer plus loin que les limites traditionnelles de la Bosnie et de l'Herzégovine.

Après avoir, à Mokro, constaté la présence des ruines d'une vieille basilique chrétienne et de plusieurs autres restes d'antiques monuments, que j'étudiai aussi consciencieusement qu'il me fut possible de le faire dans cette rapide excursion, nous reprîmes le chemin de Serajewo,

moins de trois ans après, les événements justifieraient ces craintes.

[1] Fotcha est célèbre par sa coutellerie et ses armes, sabres et pistolets, qui sont répandus dans toute la Bosnie et pays voisins.

que nous regagnâmes, cette fois, par la grande route stratégique. Cette route est toute différente comme aspect de celle que nous avions suivie le matin : elle passe, en effet, par les sommets et donne une vue superbe sur deux énormes plateaux aux pics couverts de neige, et après une descente de douze kilomètres, ramène à Serajewo, dont le panorama se déroule aux pieds du touriste bien avant d'entrer dans le dédale des petites rues qui entourent la vieille citadelle.

III

Sans se prolonger au delà des bornes raisonnables d'un repos nécessaire, après les rudes journées du voyage d'arrivée, mon séjour à Serajewo me permit encore de voir beaucoup de personnages distingués, parmi lesquels je citerai seulement le gouverneur de Bosnie, général Jovanovitch, qui me reçut avec la plus grande affabilité dans le konak, ou palais du gouvernement. Ce palais, situé près d'une des deux grandes mosquées de la ville, est une vaste construction en pierres, assez imposante, et précédée d'une grande cour entourée de murs et de grilles. A l'arrivée des Autrichiens, il était littéralement obstrué aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur par des monceaux d'immondices, et il dut être désinfecté de la cave au grenier pour être rendu habitable. Au premier, sont les bureaux et les archives, et, au second, les appartements du commandant en chef. Le général Jovanovitch, qui parle très-purement le français, voulut bien me questionner longuement sur mes impressions de voyageur, et je dus lui avouer que

j'avais constaté partout un mécontentement général. « Je le sais, me répondit mon illustre interlocuteur, mais j'espère que bientôt, quand les premières difficultés de la transition seront surmontées et nos intentions mieux comprises, les choses reprendront leur cours normal. Pour le moment, ce que je veux empêcher avant tout, c'est l'espèce de grève dont nous menacent les raïas, et j'ai donné les ordres les plus sévères pour qu'on punît de la prison tous ceux qui refuseraient d'ensemencer leurs terres. » Involontairement ma pensée se reporta vivement vers le pauvre paysan dont j'avais été l'hôte, — un peu malgré lui, — sur la montagne entre Téchanj et Doboj, et je dus constater que le gouverneur était bien informé. Pendant cette conversation si intéressante pour moi, un coup de canon, parti de la citadelle, retentit tout à coup, et aussitôt un panache de fumée noire s'élevant du quartier turc sur la croupe du mont Trebevitch annonça qu'un incendie venait d'éclater. C'est un événement pour ainsi dire quotidien dans cette ville de bois, et personne ne s'en émeut ou ne s'en occupe jusqu'au jour où quelque grande catastrophe, — comme la destruction du bazar de Serajewo, qui a eu lieu depuis mon voyage dans cette ville, — fait tenter un nouvel effort, toujours impuissant, contre ce terrible fléau.

Je quittai le général Jovanovitch, charmé de sa réception et muni de tous les nouveaux firmans qui étaient nécessaires pour continuer mon voyage jusqu'à Mostar et l'Adriatique, dès que les études que je faisais à Serajewo seraient terminées; j'avais, en effet, entrepris de profiter de cette halte réconfortante dans la capitale pour compléter mes investigations générales sur la Bosnie. Je pus, notamment, me trouvant au siége de toutes les administrations provinciales, colliger de nombreux documents sur la grosse ques-

tion de la propriété foncière, et rapprochant ce que j'appris alors de ce que je savais déjà, je parvins à réunir quelques données intéressantes que je crois l'occasion favorable de consigner ici, puisque j'ai bon lit et bonne table, à l'abri d'un toit hospitalier sur lequel flottent les trois couleurs nationales, à l'ombre desquelles il est si doux de vivre quand on est loin de la patrie.

CHAPITRE XII

LA QUESTION AGRAIRE EN BOSNIE ET EN HERZÉGOVINE.

Origine de la question agraire en Bosnie et en Herzégovine. — Les spahis et les spahiliks. — Rapports des raïas avec leurs seigneurs. — La Porte Ottomane, ses gouverneurs et ses tchiftliks ou majorats. — Souffrances des raïas. — Révolte des seigneurs en 1850. — Fin de la féodalité bosniaque. — Ancien régime agraire. — Essais de réforme : le Tanzimat. — Résultats négatifs sur ce point de l'occupation autrichienne. — Mécontentement général. — Répulsion pour le service militaire. — La question des Vakoufs. — Rapports des musulmans avec les fonctionnaires austro-hongrois. — Une scène au café entre un seigneur musulman et un raïa chrétien.

I

J'ai déjà eu l'occasion de dire que, lors de la conquête musulmane, les seigneurs slaves de Bosnie et d'Herzégovine avaient embrassé le mahométisme pour conserver leurs fiefs et leurs priviléges, tandis que la plupart des paysans, plus fanatiques ou moins intelligents, restèrent chrétiens, sauf les Bogomiles, et devinrent ainsi, sous le nouveau régime, plus que jamais une race de parias taillables et corvéables à merci. C'est là ce qui donne à la conquête de ces provinces un caractère tout particulier dans l'histoire. « Dans la Serbie propre, dit M. Guillaume Lejean [1], la féo-

[1] *Ethnographie de la Turquie d'Europe*, Gotha (Justus Perthes), 1861, in-4°, p. 26.

dalité, qui se développa très-tard et seulement par imitation de l'Occident, fut enveloppée dans les désastres nationaux, et périt ou fut réduite à l'état de raïa comme le reste du peuple. Il y a quelques années, on demandait à un Serbe libre s'il y avait des nobles dans la principauté : « Nous « sommes tous nobles », répondit-il. En Bosnie, au contraire, la noblesse passa à l'islamisme pour conserver ses fiefs, et elle est restée l'élément le plus rétrograde et le plus féodal de toute la Turquie; aussi la Bosnie n'a-t-elle cessé de protester par les armes contre les réformes de Mahmoud II et d'Abdul-Medjid. Cette aristocratie, très-oppressive pour ses vassaux, est musulmane, mais nullement turque; elle conserve ses usages, sa langue et ses noms de famille, et le voyageur qui ne saurait que le turc éprouverait en parcourant la Bosnie des mécomptes continuels... » On comprendra ces résistances aux réformes, si l'on se rappelle qu'en réalité la Bosnie et l'Herzégovine étaient, depuis la conquête, des provinces autonomes, administrées par les begs ou possesseurs de fiefs nobles, exempts de tout impôt et ne devant au suzerain de Constantinople que le service militaire en cas de guerre.

La terre y appartenait exclusivement, sous la dénomination de *spahiliks,* à cette arrogante noblesse héréditaire qui se transmettait ses fiefs, non par droit d'aînesse, mais indivisément, suivant l'usage oriental, entre tous les membres d'une même famille, qui choisissaient pour chef le plus brave ou le plus âgé d'entre eux, chargé, en cas d'appel aux armes, de les conduire au combat. Dans la seule Bosnie, il y avait douze mille de ces fiefs disposant de quarante mille soldats. Cette organisation avait été acceptée par la Turquie, dans l'impossibilité, au moment de la conquête, de réduire autrement ces fiers vassaux. Mais quand, la

paix rétablie, elle put consacrer à des réformes intérieures une partie de ses forces, elle s'attacha avec cette patience persévérante qui distingue les théocraties à diminuer l'importance des begs slaves; son premier pas dans cette voie fut l'envoi en Bosnie d'un pacha chargé de représenter à titre permanent le pouvoir central.

Le rôle de ce fonctionnaire fut d'abord des plus effacés. Installé à Trawnik, seule ville où, comme nous l'avons vu plus haut, il lui fût permis de résider, il dut d'abord se borner à bâtir des mosquées pour réchauffer le zèle des musulmans envers le calife de Constantinople, à nommer des cadis pour connaître sinon de tous les crimes et délits qui appartenaient à la justice des begs, au moins des petites causes civiles et religieuses de moindre importance; puis il s'attacha les chrétiens en maintenant et faisant maintenir les anciens priviléges pour l'exercice de leur culte; enfin, et petit à petit, il mit dans la main du sultan toutes les terres de la contrée restées sans propriétaire. Allant plus loin, le représentant du pouvoir central avait même essayé d'établir un impôt foncier et personnel qui, à la vérité, ne devait frapper que le raïa, — et qui, par conséquent, aurait rapporté peu de chose au trésor, — mais qui, du moins, eût été comme une consécration officielle de la prise de possession du pays.

Les spahis virent le danger et le conjurèrent en se rapprochant de leurs raïas et en se montrant moins exigeants à leur égard. Ils avaient besoin, en effet, de ménager la solidarité qui, malgré eux, les unissait à leurs frères de race, devenus leurs sujets, et de maintenir les derniers sentiments de patronage et de clientèle qui, prenant leurs racines dans les anciennes traditions du clan slave, avaient survécu à la conquête; il leur fallait des soldats pour résister

au pouvoir ottoman, et ils essayèrent de prendre vis-à-vis de leurs serfs une attitude moins vexatoire. Aussi la Porte ne tarda-t-elle pas à s'inquiéter de l'accord qui semblait régner entre les Slaves chrétiens et les Slaves musulmans de ses provinces, et elle crut trouver le remède au danger que courait sa domination en essayant de diminuer l'influence que donnait à la noblesse bosniaque et herzégovinienne la division des terres en vastes et riches spahiliks. Afin d'arriver à son but, « la Porte, dit M. Cyprien Robert[1], voulant, dans son ambition jalouse, réduire ses *alliés* à l'état de *sujets,* excita, d'une part, le fanatisme si prompt à s'enflammer des Bosniaques chrétiens contre leurs spahis; de l'autre, elle jeta un appât à la cupidité des chefs musulmans, dont elle transforma les *spahiliks* en *tchiftliks* sous prétexte de récompenser leur dévouement à la cause de l'islamisme ».

Ces tchiftliks étaient des espèces de majorats pris sur les terres libres et constitués par la Turquie au profit des seigneurs partisans dévoués de l'autorité du sultan. Ils donnaient le droit de prélever les dîmes de la récolte et d'expulser les raïas chrétiens établis sur les terres qui en dépendaient, à moins que le seigneur ne préférât pressurer ces malheureux pour en tirer le meilleur parti possible[2]. « Partout où cet infernal système fut appliqué, continue

[1] *Les Slaves de la Turquie,* Paris, 1844, et *Revue des Deux Mondes,* 1er mai 1843.

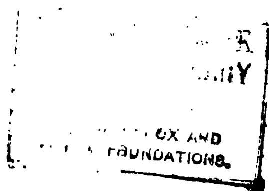
[2] C'est peut-être aussi à cette pensée de la Porte d'être agréable aux spahis qu'il faut rattacher la création de ces trois légions de petits nobles : celle de Kliss, celle de Zvornik et celle de Bosna, qui en 1865 comprenaient environ vingt-cinq mille titulaires, recevant en moyenne chaque année une pension de 400 piastres, et grevant ainsi le budget de la province de 8 millions de piastres sur les 40 qu'elle produisait au maximum.

M. Cyprien Robert (*loc. cit.*, p. 10,) il excita l'horreur des raïas et le dépit des spahis qui n'obtenaient pas de tchiftliks ; il en résulta des luttes violentes, et une irritation extrême régna dès lors parmi les possesseurs des fiefs, qui furent amenés à ériger de leur propre autorité leurs terres en tchiftliks. Les tchiftliks privés étaient, en effet, le seul moyen infaillible de neutraliser l'influence des tchiftliks impériaux. Les raïas, foulés aux pieds, n'eurent plus d'autre propriété que celle de leur corps. Tout spahis qui passait près de leurs cabanes se faisait héberger et nourrir par eux ; il pouvait employer leurs chevaux pour un jour de marche sans être obligé de les payer ; il pouvait même accabler de coups le raïa, qui n'osait répondre, car tous les musulmans étaient sacrés ; il y avait peine de mort pour le chrétien qui aurait frappé l'un d'eux. » — « Les Bosniaques », dit à peu près à la même époque un auteur à qui une étude attentive a donné les idées les plus justes sur les populations de l'Europe orientale [1], « les Bosniaques se débattent dans l'anarchie la plus douloureuse pour tous, paysans et seigneurs ; mais ils sont tellement aveuglés par leurs haines mutuelles et ils croupissent dans un tel état d'ignorance qu'ils sont incapables de comprendre leurs vrais besoins et de se concerter pour en obtenirl a satisfaction. Ils n'en sont que plus à craindre peut-être pour le gouvernement, qui est obligé quelquefois de recourir à de grandes expéditions armées pour les pacifier. Cet esprit d'insubordination qui ne formule point les griefs, et qui se manifeste à tout propos, perdrait pourtant beaucoup de sa vivacité, si le divan, sans promettre encore aux paysans bosniaques le

[1] Hipp. Desprez, *les Peuples de l'Autriche et de la Turquie*, Paris 1850, et *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1848.



Planche VII.


OX AND
FOUNDATIONS.

droit commun des Serbes, s'occupait du moins de régler leurs rapports avec les seigneurs... Le problème est d'imaginer un moyen de séparer les paysans de leurs suzerains. Il ne s'agirait pas d'extirper d'un seul coup les dernières racines du système féodal; mais on pourrait, sans porter trop d'ombrage à la susceptibilité des capitaines jaloux de leurs priviléges, transformer successivement la condition déplorable des populations laborieuses, les attirer par la reconnaissance; et après les avoir soustraites ainsi à l'autorité oppressive et malfaisante des seigneurs, on en finirait avec cette féodalité redoutable pour entreprendre la réorganisation du pays... »

Et ailleurs, le même auteur dit encore en parlant des malheureuses populations qui nous occupent : « Le calme, la paix, la sécurité, sont inconnus dans leurs montagnes. Combien de fois, pour le moindre incident de la vie ordinaire, n'a-t-on pas vu toute la population en émoi, arrachée à la charrue, se soulever, le fer et le feu à la main, pour porter d'un village à l'autre la ruine et la désolation! Aussi le paysan bosniaque est-il voué à la misère la plus profonde... La physionomie du pays porte l'universelle empreinte de la terreur sous le poids de laquelle il gémit. En beaucoup d'endroits, les maisons ressemblent à de petites citadelles sombres et menaçantes; des postes d'observation sont établis quelquefois dans les arbres, le long des chemins. Quiconque ose s'aventurer parmi ces populations sans cesse armées pour attaquer ou se défendre court à chaque instant le risque de payer cher sa témérité... »

C'est sous ce régime que vécurent la Bosnie et l'Herzégovine jusqu'à l'insurrection de 1850. A cette époque, les slaves musulmans de la Bosnie, blessés des tentatives

réitérées de la Porte pour établir dans la province un ordre de choses un peu plus régulier et plus conforme aux idées modernes de souveraineté, de justice et de progrès, et ayant appris, de plus, que le sultan avait résolu d'introduire chez eux les principes généraux du tanzimat ou des nouvelles réformes politiques et administratives dont l'application venait d'être faite dans le reste de l'empire, prirent les armes et se révoltèrent. C'était, en effet, la fin de leur domination et de leur indépendance, et la ruine de leurs priviléges. Aussi organisèrent-ils une formidable résistance au corps d'armée qui fut envoyé pour les soumettre et pour faire en même temps rentrer dans le devoir Ali, pacha d'Herzégovine, qui ne tendait à rien moins qu'à se rendre indépendant. Mais Omer-Pacha, qui commandait cette armée, les vainquit et, après une sanglante répression, établit l'autorité absolue du sultan dans tout le pays. La Porte profita de son succès pour anéantir le régime féodal et la puissance des begs, et pour introduire dans les deux provinces une administration à peu près régulière et analogue à celle qui était en vigueur dans les autres parties de l'empire. Je n'ai rien à dire de cette administration, puisqu'elle est aujourd'hui supprimée par l'arrivée des Autrichiens, mais je dois examiner la situation nouvelle qui fut faite aux raïas vis-à-vis des begs, car c'est la question bosniaque tout entière, quel que soit le drapeau qui dans ce pays protége l'ordre matériel, quel que soit l'uniforme des soldats qui y tiennent garnison.

Sous l'ancien régime, antérieur à l'insurrection, les engagements conclus entre les propriétaires et les *kmètes* ou paysans pouvaient être de deux espèces : ou bien, comme dans le centre et le midi des deux provinces, l'agha fournissait la terre, la maison, les bêtes de trait, les outils

agricoles et les semences, et le paysan n'apportait que la main-d'œuvre, et alors le partage se faisait entre eux soit par moitié, soit deux tiers pour le propriétaire et un tiers pour le raïa; ou bien, suivant l'usage ordinaire de la partie septentrionale du pays et surtout dans la Kraïna et la Possavina, les deux districts les plus fertiles de la Bosnie et les plus peuplés de chrétiens, le propriétaire ne fournissait que la terre, et alors le fermier gardait les huit neuvièmes de la récolte.

Cet état de choses qui, bien que dur, pouvait permettre au raïa de vivre, avait été violemment modifié vers 1848, et la *tretina,* ou droit au tiers de la récolte pour l'agha, fut substituée à la *devetina* (droit au neuvième). On décida bien, il est vrai, que le beg serait partout obligé de fournir, outre la terre, la maison, les outils et les semences; mais comme en fait les conditions stipulées ne furent pas exécutées par les propriétaires, le kmète fut réduit à mourir de faim. Aussi l'émigration prit-elle des proportions inusitées, et plusieurs tentatives de soulèvement se produisirent.

Bientôt après avait lieu l'insurrection musulmane, vaincue par Omer-Pacha; la féodalité était supprimée, et la Porte croyait le moment venu d'opérer des réformes dans le régime agraire et social de ses provinces slaves.

II

Le gouvernement nomma donc une commission du « tanzimat » pour donner son avis, et en 1859 cette commission proposa et fit approuver par le sultan un règlement

dont les principales dispositions étaient les suivantes : 1° Suppression de la corvée. Jusqu'à cette époque, il était d'usage, surtout dans les districts où les propriétaires touchaient moins d'un tiers de la récolte, que les fermiers fussent soumis à un certain nombre de corvées qu'ils étaient obligés de faire sans rémunération, comme de couper et d'amener chez eux le bois nécessaire à la provision des aghas, de transporter leurs personnes et leurs provisions, d'entretenir gratuitement leurs jardins ; enfin, de leur rendre d'autres services de domesticité. Le règlement de 1859 supprime toutes ces charges et oblige seulement le kmète à transporter au magasin du propriétaire ou au marché le tiers de la récolte qui lui revient, et, dans le cas où ledit agha n'aurait droit qu'au quart ou au cinquième de la récolte, oblige le fermier à donner quelques soins au jardin potager de son seigneur. — 2° Construction et réparation des habitations à la charge du propriétaire. Il arrivait souvent qu'après avoir tout rebâti à neuf, un kmète était renvoyé sans aucun motif par le beg, qui, dans ce cas, n'était tenu envers son fermier à aucune indemnité. C'est pour faire cesser cet abus que le règlement de 1859 stipule qu'à l'avenir la construction et la réparation des maisons resteront à la charge de l'agha. — 3° Diminution de la part des propriétaires dans la récolte des fruits, des légumes et du foin. Tandis que, sur le reste de la récolte, l'agha ne prélevait que le tiers, il était presque partout d'usage qu'il prît la moitié, et même dans certaines localités les trois quarts sur les fruits, les légumes et les fourrages [1]. Souvent même, il prenait en eau-de-vie la portion lui revenant sur

[1] On comprend cependant que, suivant la nature des récoltes, l'origine du défrichement et la différence du travail nécessité par chaque produit, la part du propriétaire ait été et soit encore

les prunes qui devaient servir à la distillation de cette eau-de-vie. Le règlement de 1859 réduit au tiers la part revenant au propriétaire sur ces récoltes comme sur les autres. — 4° Abolition du droit de gîte de l'agha. Un des droits les plus vexatoires était l'obligation pour le fermier d'héberger l'agha et toute sa famille, aussi longtemps qu'il lui prendrait fantaisie de vivre chez lui, à ses dépens. Le règlement supprime ces droits, ainsi que l'usage des cadeaux périodiques de beurre, de laitage, etc., imposé aux kmètes dans beaucoup de localités. — 5° Interdiction aux propriétaires de céder à des tiers les revenus de leurs propriétés. Les aghas endettés et désireux de s'affranchir des ennuis de la direction de leurs propriétés en cédaient souvent les revenus à leurs créanciers ou à des spéculateurs, — la plupart Juifs ou Grecs phanariotes, — qui, n'ayant pas les mêmes raisons que le maître du fonds de ménager le fermier, accablaient ce malheureux d'exactions et de mauvais traitements. La moisson à peine coupée et encore sur le champ, le receveur se présentait, et, comme la taxe devait être payée en argent, si le paysan ne pouvait ou ne voulait payer ce qui lui était demandé et qui souvent s'élevait au double ou au triple de la somme réellement due, on l'obligeait à laisser pourrir sur place le fruit de son travail. Si cela ne suffisait pas, on employait des moyens encore plus persuasifs. Les zaptiés étaient appelés à la rescousse pour faire respecter la loi, et avec leur aide, on soumettait à toutes sortes de tortures le raïa récalcitrant. Tantôt on le mettait nu et on l'attachait à un arbre, où il était, l'été, dévoré par les

variable. A Kojnitsa, par exemple, en Herzégovine, le beg ou l'agha a un tiers sur les céréales, un quart seulement sur les arbres fruitiers et un sixième sur la vigne.

insectes que l'on avait soin d'attirer en enduisant son corps de miel, et l'hiver, littéralement gelé jusqu'aux os. D'autres fois, on l'enfermait, sans nourriture, dans une cabane où on l'inondait d'eau froide jusqu'à ce qu'il criât miséricorde; ou bien encore, on l'enfumait au-dessus d'un feu de bois vert, ou on l'enterrait jusqu'au cou à la porte de sa maisonnette jusqu'à ce qu'il consentît à payer. On voit que, si le musulman n'avait pas tout à fait contre le chrétien le droit de vie ou de mort, il avait au moins celui de torture à peu près illimité. Croyant mettre fin à ces horreurs, le règlement de 1859 décide que, dorénavant et sous quelque prétexte que ce soit, aucun beg ne pourra plus donner en régie une partie quelconque de ses propriétés. — 6° Règlement des contestations entre propriétaires et fermiers. Jusqu'au règlement de 1859, les kmètes étaient presque toujours, en cas de difficultés avec leurs propriétaires, victimes de l'arbitraire des tribunaux locaux, soumis la plupart du temps à l'influence des riches aghas ou begs. L'appel même à la cour de *medjliss,* la *seule* devant laquelle fût admis le témoignage des chrétiens, était absolument dérisoire, car ce témoignage, fût-il apporté par vingt chrétiens, était annulé, en fait, par le dire d'un seul musulman. Le règlement décide donc que, dorénavant, toutes les difficultés de ce genre seront soumises à quatre arbitres désignés par les parties et qui, en cas de désaccord, en nommeront un cinquième pour les départager, et que les tribunaux de district ne seront appelés à intervenir que pour enregistrer la sentence prononcée et veiller à ce qu'elle soit impartialement exécutée. — 7° Enfin, le règlement ordonne que tous les contrats précédemment passés soient confirmés, dans toutes les dispositions qui ne lui sont pas contraires, et qu'à l'avenir,

prohibant toutes conventions verbales, tous les contrats entre propriétaires et fermiers seront faits par écrit et passés sans aucuns frais devant l'autorité locale, et signés en double expédition par les deux contractants, qui en garderont chacun une copie légalisée.

Comme on le voit, il y avait dans le règlement de 1859 les éléments d'une excellente réforme... sur le papier. Malheureusement, elle resta sur le papier; les aghas profitèrent des clauses qui leur étaient favorables et continuèrent à exiger de leurs kmètes impuissants à se défendre les mêmes redevances que par le passé. La Porte aurait eu un moyen de remédier d'un seul coup à tous les abus : c'était de supprimer purement et simplement le droit de tretina, la corvée et le reste, et de laisser en présence pour un libre contrat l'agha et le fermier; mais cela eût été bien simple et bien libéral pour des Turcs; d'ailleurs la dîme a chez eux un caractère religieux; et, en attendant, le raïa continuait à être indignement exploité par son seigneur et maître.

« En beaucoup d'endroits, écrivait en 1847 le même auteur que nous avons cité plus haut [1], il serait difficile aux paysans bosniaques de dire à quel titre ils cultivent, si c'est pour leur compte en qualité d'hommes libres, ou si c'est pour le seigneur comme serfs. En Bosnie, en effet, rien n'est défini, rien n'est assuré, ni le droit, ni le fait, ni le titre de premier occupant, ni les fruits du travail, ni les choses, ni les personnes. »

Ce tableau lamentable, peint avant la suppression de la féodalité bosniaque en 1850, est encore vrai en 1879 après l'occupation autrichienne. En effet, cette occupation n'a

[1] H. Desprez, *Op. cit.*

pas, il faut bien le dire, amélioré au point de vue légal la situation du raïa. C'est le propre des gouvernements réguliers et civilisateurs, à qui répugnent les moyens violents, de laisser vivre momentanément les abus qu'ils trouvent installés dans les pays semi-barbares dont ils prennent possession, et d'être même obligés de protéger l'exercice de ces abus jusqu'au jour où ils peuvent légalement, et avec le moins de secousse, les faire disparaître[1]. Le gouvernement austro-hongrois a même été forcé, non-seulement de tromper les espérances des raïas, mais encore de prêter l'appui de son autorité au recouvrement de ces redevances maudites qui, depuis plusieurs années, et à la faveur de l'insurrection, étaient peu ou point payées. Aussi les haines, loin de se calmer, se sont-elles ravivées encore, et est-il à craindre que bientôt les chrétiens de Bosnie et d'Herzégovine, sous le coup de l'amère déception qu'ils ont éprouvée, n'en arrivent à confondre dans un même sentiment leurs maîtres d'hier et leurs maîtres d'aujourd'hui.

J'ai déjà cité, à ce sujet, l'opinion d'un paysan des environs de Techanj. Dès mon arrivée à Dervend, la première localité bosniaque où je m'étais arrêté, j'avais pu constater le mécontentement général. Lors de l'invasion, les raïas chrétiens, en effet, avaient cru que l'armée autrichienne allait les libérer de la tretina, et que la terre leur appartiendrait. Aussi sont-ils restés tranquilles, favorisant de tout leur pouvoir l'entrée des frères chrétiens du nord de la Save. Maintenant que leurs espérances ne se sont pas

[1] On pourra lire avec intérêt sur l'organisation des divers services austro-hongrois en Bosnie et en Herzégovine une courte étude publiée par la *Revue militaire de l'étranger* et reproduite dans le *Journal officiel* de la République française du 6 février 1882 (p. 672).

réalisées, ils se demandent ce que sont venus faire ici les Autrichiens, qui parlent prématurément de conscription et qui prêtent leur appui aux begs pour toucher leurs redevances.

Il n'est pas possible de se figurer à quel point la première de ces exigences, — le service militaire, — est d'avance impopulaire dans les deux provinces, où les chrétiens en étaient dispensés sous le régime turc, moyennant une taxe de 28 piastres par mâle appelée le *bedelik askérié*. En y réfléchissant un peu cependant, rien n'est plus compréhensible que cette aversion. Dans les agglomérations de peuples disparates, ou peu avancés en civilisation, et par conséquent peu familiarisés avec les nécessités modernes, rien n'est plus contraire à la nature et ne semble plus tyrannique que l'enlèvement prévu, régulier et presque mécanique du fils de la maison par le recrutement obligatoire. Si encore on savait pour qui et contre qui l'on va se battre! Mais il faut s'enrégimenter avec des Allemands ou des Hongrois que l'on déteste, pour aller sur l'Adriatique, sur le Rhin ou sur la Vistule échanger des coups de fusil avec ces Italiens ou ces Français contre lesquels on n'a aucun grief, et qui inspirent même une sympathie latente, ou avec ces frères russes sujets du puissant tsar que toutes les chansons populaires saluent et appellent comme le grand protecteur des Slaves opprimés. Le drapeau est étranger. Le commandement se fait une dans langue barbare; c'est l'exil incompris et sans but, dans les conditions les plus dures d'esclavage physique et de compression morale, au service d'un despotisme césarien dont le pauvre hère ne voit pas la raison d'être, et au milieu d'une promiscuité de races qui blesse tous ses préjugés nationaux. On comprend que, dans ces conditions, la crainte du service militaire ait beaucoup

augmenté, chez les nouveaux sujets chrétiens de l'Austro-Hongrie, la désaffection que leur a causée l'attitude impartiale prise dans la question agraire par le gouvernement de Vienne.

Quant aux Turcs, qui voient succéder un régime régulier à leur domination factice et arbitraire, ils sont aussi mécontents, cela va sans dire. Si on leur parle du rachat de toutes les corvées ou redevances dues par les raïas aux propriétaires musulmans, moyennant une rente en argent, ils objectent, le Koran à la main, que la loi religieuse leur défend de vivre du produit de l'argent capitalisé, que Mahomet assimile l'intérêt à l'usure, et que les usuriers « seront livrés au feu, où ils demeureront éternellement ». La question des vakoufs, ou biens de mainmorte, n'est pas moins embarrassante : non-seulement l'Autriche, en prenant possession de la Bosnie et de l'Herzégovine, s'est engagée à respecter les propriétés des communautés religieuses ; mais, comme ces propriétés sont libres de tout impôt, elle se trouve en présence d'une quantité de ventes fictives au moyen desquelles beaucoup de musulmans, au prix d'un minime tant pour cent sur les produits, abandonnaient la propriété nominale de leurs terres aux mosquées ou aux religieux et conservaient ainsi leurs revenus, tout en se dispensant de toute charge fiscale, car il y a des accommodements avec le ciel, et comme dit encore le livre inspiré : « Dieu a permis la vente », même quand elle constitue une tromperie, tout en interdisant l'usure, même quand elle n'est que le produit légitime du capital argent.

III

On voit à quelles difficultés inextricables se heurtera la réforme agraire vis-à-vis des musulmans, et l'on comprend quels doivent être leurs sentimens envers leurs nouveaux maîtres ; aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que presque tous les grands begs veulent louer ou même vendre leur terre et se retirer en pays mahométan ; pour beaucoup d'entre eux, ce serait chose déjà accomplie si l'Autriche, sachant que cette émigration n'aurait pour résultat que de faire passer tout le sol aux mains des usuriers juifs, race que l'on n'aime guère à Vienne et surtout à Pesth, et que l'on sait être plus difficile à évincer que le Turc, ne s'était empressée d'interdire provisoirement toute transaction ayant la propriété foncière pour objet [1].

La population chrétienne de la Bosnie a, du reste, une tendance à augmenter, tandis que les musulmans semblaient, même sous la domination turque, diminuer. Et à ce sujet, on me permettra de citer un fait assez curieux.

Il résulte de la comparaison des chiffres donnés par l'historien romain Pline et de ceux de la population actuelle de la Bosnie et de l'Herzégovine que cette population est sensiblement la même qu'il y a dix-huit cents ans. L'énorme déficit que dévoile cette situation tient non-seulement aux guerres continuelles et aux massacres dont ces malheureuses

[1] Cette tendance à l'émigration que je constatais en 1879 n'a fait que s'accentuer depuis, et d'après tous les renseignements, l'exode des riches musulmans prend de jour en jour plus d'importance.

provinces ont été les victimes séculaires, et aux perpétuelles émigrations qui en ont été la suite, mais elle s'explique encore par le peu de fécondité de la population musulmane, qui, sous ce rapport, semble très-inférieure à la population chrétienne, bien qu'elle appartienne à la même race. En effet, en prenant pour base les chiffres donnés par la statistique d'Omer-Pacha en 1851, on constate qu'étant donné le nombre des maisons chrétiennes et des maisons musulmanes de la Bosnie, les derniers devraient, à fécondité égale, réprésenter les 44,25 pour 100 de la population, tandis qu'ils n'en forment, en réalité, que les 39,34 pour 100, et que les chrétiens des deux rites ne devraient compter que pour les 55,75 pour 100, alors qu'ils en forment effectivement les 59,13 pour 100. D'où nous pouvons tirer cette conséquence physiologique que la reproduction dans les familles chrétiennes est beaucoup plus grande que dans les familles musulmanes, et cette autre conséquence politique, que, même sous le régime turc, l'élément chrétien tendrait à s'augmenter, tandis que l'élément mahométan diminuait et tendait à disparaître. Peut-être les avortements clandestins, qui sont si fréquents dans les familles musulmanes, suffisent-ils à expliquer ce fait. Dans tous les cas, il est curieux de constater que la domination austro-hongroise aura pour résultat d'accélérer encore ce mouvement de recul de la population musulmane, qui se trouvera ainsi, peu à peu, remplacée, même sans refoulement ni changement violent de religion, par l'élément chrétien.

Quoi qu'il en soit de ce résultat qu'il est loin de prévoir, le musulman de Bosnie ou d'Herzégovine n'a certainement pas encore renoncé, au fond, à l'idée de s'accommoder du nouveau régime et de vivre en bonne intelligence

avec ses nouveaux maîtres. Ce qui le prouve, c'est son attitude vis-à-vis de l'armée d'occupation. Le beg ou l'agha n'a pour le simple soldat que de l'indifférence boudeuse ou hautaine, mais il subit, malgré lui, l'ascendant de l'officier ou de l'employé austro-hongrois, son égal au moins pour l'éducation et la position sociale, et son supérieur de beaucoup pour la culture intellectuelle. Le Turc d'ailleurs, avec sa finesse d'homme relativement bien élevé, sait que, s'il a les chefs pour lui, il n'a rien à craindre des inférieurs. Il fait donc, autant que son caractère le comporte, la cour aux officiers, vis-à-vis desquels il se montre souvent presque obséquieux, malgré sa morgue ordinaire.

Aussi les officiers et fonctionnaires autrichiens sont-ils assez disposés à voir toutes choses, en Bosnie et en Herzégovine, d'une manière bienveillante pour les musulmans, d'autant plus qu'aucun Bosniaque ou Herzégovinien mahométan ne veut qu'on lui dise qu'il est Osmanli; c'est une injure à lui faire : il est Bosniaque, il est Herzégovinien, dit-il, et pas autre chose; au fond, il sait qu'il est Slave et non Tartare. Il y a là un particularisme absolument comparable au sentiment des Corses vis-à-vis des Français du continent, avec cette différence que la légende napoléonienne, la communauté de religion et la fraternité d'armes ont créé entre les *continentaux* et les Corses insulaires un véritable lien national.

Une autre raison encore dispose bien les autorités autrichiennes envers leurs nouveaux sujets musulmans, c'est que Serajewo, capitale et siége du gouvernement, est en même temps le chef-lieu d'un district où prédomine la population mahométane, par suite de l'origine même de cette ville et de la tendance naturelle qu'a eue, à toutes les époques, cette population à se grouper autour du pouvoir

central; il en résulte nécessairement des frottements plus nombreux entre vainqueurs et vaincus; et les fonctionnaires austro-hongrois que leur éducation rapproche beaucoup plus des begs et des aghas que des raïas chrétiens, écoutent plus volontiers les doléances de ceux-là que de ceux-ci. Les raïas bosniaques ne sont pas, en effet, naturellement gentilshommes, et il n'y a pas chez eux cet héritage d'une civilisation plus raffinée que l'on trouve, par exemple, chez les paysans italiens. Les raïas chrétiens sont, en général, grossièrement familiers; ils exagèrent par manque d'éducation les façons démocratiques et égalitaires des Slaves, vous traitent sans vergogne de « brat », frère, ou « tchja » voisin, et sont avec l'étranger d'un sans gêne insupportable. On comprend que ce caractère, qui a peut-être sauvé leur individualisme de longs siècles d'oppression, soit peu apprécié de leurs maîtres d'aujourd'hui, et que la morgue autrichienne s'accommode peu de ces façons révolutionnaires. Chez le dernier des petits bourgeois musulmans, au contraire, le fonctionnaire ou l'officier austro-hongrois trouve cette dignité naturelle que le sectateur de l'Islam doit aux habitudes de sa religion et aux grandes traditions orientales. Ils sont donc généralement mieux disposés pour les musulmans que pour les chrétiens, en dépit de la religion, d'autant plus qu'ils reçoivent le mot d'ordre de Serajewo, où les premiers jouissent d'une prépondérance et d'une influence incontestées.

Est-ce à dire que l'apaisement se fera facilement entre les anciens et les nouveaux maitres du pays? Je suis loin de le penser, et, dans tous les cas, la possibilité de cet apaisement est subordonnée au règlement de la question agraire, qui est la grande difficulté intérieure en Bosnie et en Herzégovine. Mahométans et chrétiens ne pourront

marcher ensemble pacifiquement et loyalement sous le sceptre de la maison de Hapsbourg que lorsqu'ils auront supprimé entre eux cette cause d'antagonisme séculaire qui rend tout progrès précaire et toute amélioration impossible. Malheureusement, tout est à faire dans cette voie, et l'arrivée des Autrichiens, au lieu de calmer les passions, a encore exaspéré la haine qui sépare les chrétiens et les musulmans des deux provinces.

Le dieu Hasard, patron des voyageurs, me fournit un jour l'occasion de prendre pour ainsi dire sur le fait les sentiments réciproques des begs et des colons bosniaques.

IV

J'étais installé dans un café turc situé sur la grande place de Zienitsa. Suivant mon habitude presque quotidienne, j'étais allé dans ce forum enfumé des musulmans, — où, sans les carreaux cassés qui ne manquent jamais, on étoufferait littéralement, — dans l'espoir de recueillir quelque renseignement ou de saisir sur le vif quelque scène de mœurs. Une dizaine de musulmans, jeunes ou vieux, étaient assis ou plutôt accroupis sur le banc de bois d'un demi-pied de haut qui, en guise de divan, régnait tout autour de la salle; dans un coin, le grand *baboura,* ou poêle bosniaque en forme de pyramide arrondie, recouvert de plâtre et orné de ses ronds de poterie vernissée, rouges ou verts; entre les bancs, deux grands braseros. Pendant que tout ce monde fume, se gratte le dos avec son chibouck sans se préoccuper du qu'en dira-t-on, se mouche

sans sourciller avec les doigts, et surtout boit sans cesse les petites tasses de café servies par un jeune garçon, un fumeur, juché sur un grand fauteuil en X, forme renaissance, abandonne sa tête au cafetier, qui cumule en même temps, comme c'est l'usage, les importantes fonctions de barbier, et rase tous ses clients à tour de rôle. A chaque tasse de café servie, le garçon fait avec un morceau de craie une raie blanche sur une des poutres du plafond, noir de suie comme tous les plafonds de Bosnie; chaque client a son morceau de poutre, et ce système primitif de comptabilité, que j'ai constaté chez beaucoup de cafetiers bosniaques, est, je crois, le seul en usage chez ces industriels.

J'étais là depuis une heure, ne trouvant rien à noter et interrogeant vainement ces hommes à l'intelligence si bornée sous une apparence de dignité qui leur est, du reste, tout à fait naturelle, et que leur ont donnée de longs siècles de violente domination et l'habitude du commandement, — lorsque tout à coup un individu vêtu comme un paysan entra dans le café, et après le *dobardan* (bonjour) d'usage, s'accroupit à côté de moi.

Pendant qu'il s'installait et demandait une tasse de café, je vis que sa présence jetait un froid, et je compris que c'était un chrétien; nous étions au dimanche. Je fus étonné, car je croyais que les chrétiens ne mettaient jamais le pied dans un café turc. L'explication ne se fit pas longtemps attendre.

A peine lui eut-on présenté le café qu'il fit signe au servant de le porter à un vieillard au turban blanc et à l'air distingué, qui était placé en face de lui.

— Tiens, Mahommed-Beg, dit-il en même temps, veux-tu accepter ce café en payement de la redevance que je te dois?

Le Turc se contenta de faire un geste de mépris.

— Tu ne veux pas de ce café en payement de ma *tretina?* Eh bien ! tiens, voici du tabac ; allumes-en ton chibouck, et nous serons quittes.



Un café bosniaque.

Et il jeta aux pieds du beg un paquet de tabac de dix kreutzers.

Le Turc, sans s'émouvoir et sans qu'un muscle bronchât sur sa figure régulière et vénérable, attendit une seconde ; et, prenant légèrement le paquet de tabac, il le rejeta du côté du colon.

Puis il dit sans élever la voix :

— Tu es un mauvais homme ! (*Ti si zlotchest tchoviek!*

— Ah ! tu ne veux pas de mon café ni de mon tabac en payement, s'exclama l'autre, qui commençait à s'animer et qui criait déjà comme un homme du commun que la colère gagne. Eh bien! si tu ne veux pas de cela, tu n'auras rien du tout. Je te payerai avec... (ici le mot célèbre injustement prêté à Cambronne).

— Coquin! répondit en se levant le Turc, qui cette fois perdit son sang-froid; et il lança au chrétien une injure dont j'ai le texte, mais qu'il est impossible d'imprimer dans aucune langue. Le chrétien riposta par la contre-partie.

— Va-t'en, fils de chien! continua le vieillard en brandissant son long chibouck et en faisant un pas en avant, ou je te casserai cent bâtons sur le dos.

Les voisins s'interposèrent.

— Cent coups de bâton ! repartit le colon goguenard. Allons donc! Tu sais bien, beg, que nous ne sommes plus au temps des Turcs. C'était bon autrefois; mais aujourd'hui, si tu me donnais cent coups de bâton, je te les rendrais, car sous Josef, un raïa est l'égal d'un beg.

Le Turc, blême, s'était accroupi de nouveau ; il ne disait plus rien, tandis que le chrétien continuait ses récriminations et ses invectives.

Les autres Turcs regardaient sans mot dire, sauf un vieillard à caractère conciliant sans doute, qui allait de l'un à l'autre, disant au beg : « Ne te mets pas en colère! ne t'excite pas! » (*Ne razjaroujse!*) et au chrétien : « Tais-toi donc! reste tranquille! » (*Tchouti! mir!*) Mais on comprenait bien que, sous ce calme apparent, tous ressentaient vivement l'injure faite à l'un d'eux; et je crois que, si nous n'avions pas été là, mon compagnon de voyage et moi, le chrétien eût été vite jeté à la porte... et peut-être par la fenêtre. Il est vrai que, dans cette hypothèse, il eût sans

doute été moins impertinent, et il n'est même pas impossible que, nous ayant vus monter dans le café, il ait voulu profiter de notre présence pour faire son petit scandale et dire impunément au beg quelques dures vérités.

— Le misérable! dit assez tranquillement celui-ci à un moment où le raïa époumonné reprenait haleine, il m'offre de me payer un chibouck, et il me doit quinze *kuèble*[1]!

— Quinze kuèble!... Il prétend que je lui dois quinze kuèble! Mais, voleur et fils de voleur! je ne te dois rien, car tes pères ont pris leurs terres à mes pères; et si tu ne veux pas de mon tabac, tu n'auras rien.

— Pourquoi m'as-tu coupé mon jardin de pruniers?

— Je n'ai rien coupé du tout : ce sont les soldats. Il fallait rester ici à garder ton bien et ne pas partir pour aller en Albanie retrouver les insurgés!... Car tu y étais, Mohammed!

Notre présence, si elle encourageait l'insolent raïa, gênait évidemment le beg. Nous ne voulûmes pas abuser plus longtemps de notre situation, et nous laissâmes les champions aux prises. Ils paraissaient, du reste, se calmer au moment de notre départ, et ils répondirent avec les autres à notre salut par le même *sbogom* (adieu), mais je le crains bien, avec des idées très-différentes sur nous autres Européens, gens civilisés, et sur le rôle que l'Autriche est appelée à jouer en Bosnie. Chez nous, une querelle de ce genre finirait chez le juge de paix ou ailleurs; ici, elle est sans issue. C'est là le mal.

Quant à moi, je quittai ce café plus que jamais persuadé que la question bosniaque est, avant tout et depuis des

[1] Mesure de blé appelée *metzen* en allemand (les Croates disent aussi quelquefois *metzen*), et qui contient environ 50 kilogrammes.

siècles, une question sociale et agraire, et que, loin d'être résolue par l'arrivée des Autrichiens dans la province, elle ne fait qu'entrer dans sa phase aiguë ; enfin, qu'il faudra à la monarchie des Hapsbourg non-seulement beaucoup de précision dans les idées, mais encore beaucoup d'énergie dans l'exécution de ces idées, pour la résoudre pacifiquement.

CHAPITRE XIII

L'HERZÉGOVINE. — MOSTAR.

Adieux à Serajewo. — Tartchin. — Passage de la ligne de faîte entre le Danube et l'Adriatique. — Changement brusque de climat. — Kojnitsa et la vallée de la Narenta. — La plaine de Mostar. — Le chaos herzégovinien : sa légende. — Origine des princes du Monténégro. — Le pont antique de Mostar ; ses mosquées. — Cultures de Mostar ; son importance commerciale. — La navigation sur la basse Narenta.

I

Kojnitsa, 8 juin.

...Il faut pourtant s'arracher aux délices de Serajewo, quitter ces hôtes d'une semaine dont nous nous souviendrons avec gratitude toute notre vie, les remercier de leurs complaisances, renoncer à ces bonnes réceptions consulaires dont madame Wiet fait les honneurs avec tant de grâce pour ses invités et tant d'utilité pour le drapeau que représente son mari, — car n'est-ce pas un véritable tour de force que de se créer à Serajewo un petit salon très-recherché de tous? — Enfin, nous devons dire adieu au joli, — comment dirai-je? est-ce une maison, un hôtel, un petit palais, un kiosque, un chalet? — Rien de tout cela! — Nous devons donc dire adieu à la charmante habitation

où M. et madame Z...y, lui Polonais, elle Croate, reçoivent si bien les Français et les amis de la France, qu'ils servent avec le double dévouement de gens qui ont choisi librement leur patrie.

Il faut partir... Le chemin est encore long d'ici à l'Adria-



Mont Bjelasnitcha.

tique, et il commence à faire bien chaud pour un Parisien. Aussi, emportant les souhaits de tous et le baisemain des braves kawas du consulat, Mehemet et Vakovitch, nous avons laissé ce matin derrière nous Serajewo et ses aimables habitants, et nous voilà sur la route de Mostar.

A peine sortis de la ville et presque en face du village de Svrakinoselo[1] où a été découverte la stèle romaine qui

[1] Le village des Corneilles.

fait le principal ornement du jardin du consulat de France, nous rencontrons un convoi de vingt-cinq ou vingt-six canons de campagne, dont les uns portent l'étiquette Serajewo, les autres Gorazda, d'autres enfin Vichegrad : serait-ce l'occupation de Novi-Bazar qui se prépare?



Kojnitsa.

Nous déjeunons à Tartchin, hameau d'une cinquantaine d'habitants et siége d'une étape où les officiers trouvent du moins quelques distractions, car il est bâti au pied du Bjelasnitcha, sur les pentes duquel s'élèvent de magnifiques forêts pleines d'isards.

Toute cette haute plaine entre la vallée du Krapatch et celle du Lepenitsa est assez bien cultivée au pied du

Bjelasnitcha, couvert encore de neige malgré la chaleur torride qu'il fait en bas. Pazarich est le centre principal de population que nous rencontrons; il possède une petite mosquée. Partout ailleurs, les villages ne sont que de misérables trous de trois ou quatre maisons.

La route de Tartchin à Kojnitsa suit en montant les sinuosités du col étroit qui perce le mont Ivan et à travers lequel coulent, d'un côté, vers le Danube la Kalsnitsa; de l'autre, vers l'Adriatique, Trebenitsa. Nous voyons là les premiers ateliers d'ouvriers bosniaques travaillant à casser et à transporter des cailloux pour faire la route. Ces ouvriers sont mêlés à des manœuvres européens et sont payés 80 kreutzers par jour; les Européens ont davantage, parce qu'ils comprennent mieux et plus vite la besogne à faire; mais les indigènes ne s'en considèrent pas moins comme très-bien traités, et à nos questions à ce sujet ils répondent presque tous par le mot approbatif: « *Dobro! dobro!* C'est bien! c'est bon! »

Nos investigations d'ordre économique ne nous empêchent pas d'admirer le paysage; ce col, seule porte ouverte par la nature à travers les monts Prologh qui séparent les eaux de la mer Noire de celles de l'Adriatique, est en effet on ne peut plus pittoresque et rempli de beaux arbres, les premiers que nous ayons eu occasion de rencontrer sur notre route. A Topolor-Grab (le tombeau du Boiteux), au sommet de la ligne de faîte, on jouit d'une vue magnifique sur toute la vallée du Lepenitsa, les montagnes qui bornent à l'ouest la plaine de Serajewo et celles de Fojnitsa et de Trawnik; puis, de l'autre côté, la Narenta (Neretva), dominée par le Prenj Planina, que nous contournerons demain en nous rendant à Mostar, la Jablanitsa Planina, et tout au fond la Glogovo Planina et les sommets de la mon-

tagne Noire, tous encore couverts de neige. On descend alors vers Kojnitsa, et l'on entre en Herzégovine, quelques centaines de mètres avant d'arriver au grand et vieux pont de cinq arches sur lequel on traverse la Narenta; en effet, bien que le fleuve serve ici de limite aux deux provinces,



Montagnes aux environs de Kojnitsa.

en face du bourg, la rive droite elle-même, par suite d'une exception d'origine historique, appartient aussi à l'Herzégovine.

Kojnitsa [1], l'antique Brindia, par où passait de toute ancienneté la seule route qui reliait la Bosnie à la côte de l'Adriatique, a toujours été une localité d'une importance

[1] Le pays ou la ville des Chevaux.

exceptionnelle. Encore aujourd'hui, c'est au point de vue stratégique la clef qui ferme toute communication entre les deux provinces, et une place forte ou un camp retranché à Kojnitsa serait la meilleure position militaire de la Bosnie et de l'Herzégovine. Son pont, qui porte le millésime turc de 1093 (de l'hégire), remonte très-certainement à une époque beaucoup plus reculée, et les traditions les plus modestes en attribuent la construction à Falimir, dixième roi de Dalmatie et Croatie; mais il est fort probable qu'il existait déjà un passage commercial à cet endroit dès l'époque romaine.

C'est à Kojnitsa que fut signée, en 1446, par le roi Thomas de Bosnie, la fameuse charte qui réglait la situation réciproque de la royauté, des seigneurs et du peuple. Cette signature eut lieu dans une assemblée de la nation, sorte d'états généraux qui se réunirent plusieurs fois dans le même endroit. La pièce originale ou plutôt une copie ou traduction latine [1] est conservée aujourd'hui au trésor du couvent de Fojnitsa, ainsi que plusieurs autres actes délivrés au même endroit par les rois de Bosnie en faveur des Franciscains. Aujourd'hui, Kojnitsa, peuplée de trois à quatre cents habitants, n'est plus qu'un village, bien déchu de son ancienne importance, malgré son bazar et ses deux mosquées, l'une située sur la rive gauche, l'autre sur la rive droite de la Narenta. Mais elle occupe toujours la magnifique situation commerciale et défensive que la nature lui a donnée et que les hommes n'ont pu lui retirer, et peut-être l'avenir lui réserve-t-il une nouvelle ère de grandeur et de prospérité.

[1] Cette copie fut faite par un moine franciscain pour Farlato, qui l'inséra dans son *Illyricum sacrum*. Thömmel en a donné une traduction allemande, et Evans une traduction anglaise (*Op. cit.*, p. 305).

II

Mostar, 9 juin.

...En quittant ce matin notre étape de Kojnitsa et les officiers qui nous y ont si aimablement donné l'hospitalité, nous ne nous doutions pas que nous allions parcourir le bout de chemin le plus pittoresque de tout notre voyage. La Narenta, — dont la route suit pas à pas le cours plein de trous et de tourbillons, — traverse en effet une gorge tellement étranglée qu'on ne sait comment on va en sortir. C'est ici que, sous la domination turque, un pont de fer, amené à grands frais d'Angleterre, resta pendant plusieurs années gisant sur le sol, livré à la rouille et à l'abandon. Les eaux tombent en cascades bruyantes et limpides sur les rochers aux flancs desquels une société d'entrepreneurs est occupée à accrocher une voie... qui sera carrossable; et, malgré les horribles cahots de notre carriole, malgré les émotions que nous donnent l'étroitesse du chemin, ses tournants aigus, les mines qui éclatent à chaque instant au-dessus, au-dessous et à côté de nous, nous n'avons pas assez d'yeux pour admirer les magnifiques forêts qui bordent la route, les cataractes du fleuve et les pittoresques cavernes qui percent de toutes parts le rocher à pic et dans lesquelles les ouvriers se sont créé des demeures provisoires, véritables *abris sous roche* qui préparent de la besogne aux archéologues de l'avenir.

Aussi éprouvons-nous, malgré le soulagement physique, une sorte de désappointement quand, au petit hameau de Zienitza, la vallée devient plus large et la descente plus

régulière. C'est là que nous déjeunons au Grand-Hôtel de la ville de Laybach, baraque en planches et en toile où s'est installé un brave Slovène ami du pittoresque et des florins des voyageurs. Bientôt, quand nous arrivons à Selakovatch, la vallée devient une plaine à l'autre bout de laquelle nous apercevons bientôt, au pied de son vieux mont Hum, qui a longtemps donné son nom à la province, le campanile de Mostar.

La Narenta est le dernier fleuve, en allant du nord au sud, de la Croatie à la Grèce, qui ait un cours normal et qui obéisse aux lois ordinaires de l'orographie et de l'hydrographie ; au delà commence réellement le chaos monténégrin, caractérisé par un entassement de montagnes sur montagnes et un enchevêtrement de ruisseaux sans bassins réguliers, sortant souvent tout formés d'une anfractuosité de rochers pour se perdre un peu plus loin de la même manière. D'après un ancien chant slave, Dieu, pendant qu'il était occupé à créer le monde, parcourait l'espace, portant dans ses mains un grand sac où étaient renfermées les collines et les montagnes qu'il semait çà et là sur la terre comme un laboureur sème le grain dans un champ. Or, comme il passait au-dessus du Montenegro, le sac vint à crever, si bien que les montagnes tombèrent pêle-mêle sur le sol, où elles prirent racine et formèrent la Tsernagora, que M. Guillaume Lejean (*Tour du monde,* 1862) compare à un énorme gâteau de cire aux mille alvéoles, et M. H. Delarue (*le Montenegro,* p. 19) à une mer houleuse pétrifiée.

On peut en dire tout autant de la partie sud de l'Herzégovine ; mais ce n'est pas seulement par leur aspect physique que ces deux contrées se rapprochent ; il s'est fait entre elles, à toutes les époques, un va-et-vient continuel

de population qui se renouvelle à chaque commotion politique. La famille qui gouverne le Montenegro est elle-même originaire de l'Herzégovine. Les Petrovitch de Niegouch ou Niegoch sont, en effet, venus au seizième siècle du mont Niegoch en Herzégovine, pour s'établir au pied du Lovtchen, dans un canton alors désert, auquel ils donnèrent leur nom en souvenir de leur lieu d'origine [1].



Le « *Grand Hôtel* », à Zienitza.

En 1697, un descendant du premier Petrovitch émigré, ayant été élu vladika (prince-évêque) sous le nom de Danilo, fit déclarer le pouvoir héréditaire dans sa famille et fonda ainsi la dynastie qui règne encore sur le Montenegro.

Mostar signifie en slave vieux pont [2]; ce nom ne prévalut

[1] « ...En 1687, le Bosniaque Voutkovitch de Livno s'établit dans la Katomska (Montenegro) avec 400 familles appelées Kraïchnitzi (gens de frontières), et cette colonisation fut suivie de beaucoup d'autres. . » (Guill. LEJEAN, *Ethnogr. de la Turquie d'Europe*, p. 24.)

[2] *Most*, pont; *star*, vieux. — Cette étymologie paraît indiscutable,

qu'au quinzième siècle; jusque-là les Slaves l'appelaient Vitrinitsa. Sous la domination romaine, cet endroit n'était qu'un camp de légions, probablement abandonné vers le milieu du quatrième siècle; il portait alors le nom de Andetrium ou Mandetrium. Certains auteurs ont voulu y voir le lieu appelé Saloniana ou Sarsenterum. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on y a trouvé beaucoup de monnaies romaines consulaires. Le pont de Mostar est d'une seule arche et s'élève à quatre-vingts pieds de hauteur, à un endroit où la rivière se rétrécit entre deux rochers. On le croit d'origine romaine; il fut construit, dit-on, en 98 après Jésus-Christ, sous le règne de Trajan; d'autres pensent que c'est l'œuvre d'Adrien. Les Turcs, voulant s'en réserver l'honneur, l'attribuent à leur sultan Soliman le Magnifique. Lui et d'autres l'ont certainement beaucoup réparé; le sultan Mehemet y fit travailler en l'année 1659, comme l'indique une inscription qui y est encastrée. Il serait peut-être plus prudent d'admettre qu'il a seulement pris la place d'un ouvrage romain et fut reconstruit par les Slaves, sans doute au quinzième siècle, lorsqu'en 1430 Radivoj-Gost, chambellan du duc Stéphan, s'installa dans cette localité, qu'il agrandit et qui prit alors son nom actuel. Les deux grosses tours, plus pittoresques que terribles, qui défendent de chaque côté les portes du pont, m'ont paru être de cette époque. Quoi qu'il en soit de la date de construction du pont, il est certain que c'est aujourd'hui une des curiosités de la ville, et la principale; il est, comme tous ses pareils, très-aigu, très-étroit et absolument insuffisant pour les besoins modernes, ce qui ne le rendait, du reste, que plus facile à défendre. Son importance commerciale a

bien qu'en général dans les langues slaves, les mots composés d'un nom et d'un qualificatif mettent l'adjectif le premier.

toujours été considérable, car c'est le seul qui existe sur la Narenta jusqu'à son embouchure. C'est aussi, au point de vue stratégique, la clef de la vallée et de l'Herzégovine tout entière, dont cette vallée est la seule issue possible du côté de l'Adriatique.

La capitale actuelle de l'Herzégovine, bâtie presque



Le pont de Mostar.

toute en maisons de pierre, couvertes de tuiles ou d'ardoises, a été peuplée originairement, si l'on en croit la tradition, par des chrétiens latins, qui y avaient encore un évêché au quinzième siècle et qui seraient venus s'y établir à l'abri du poste militaire romain d'Andetrium. La moitié de la population du *casa* de Mostar est catholique [1], ce qui n'empêche

[1] On peut dire d'une manière générale que les catholiques d'Her-

pas la ville elle-même, avec ses dix-huit mille habitants, de compter, outre ses églises latines et grecques, quarante mosquées, dont la plus remarquable est celle de Karageuz-Beg. On voit que messieurs les imans, muftis, muezzins et autres acolytes de Mahomet sont ici en pays conquis. Quoi qu'il en soit, cette ville a toujours été plus attirée vers l'Occident et l'Adriatique, où la conduit tout naturellement la vallée de la Narenta, que vers l'Orient, dont la séparent les inextricables défilés des Planina bosniaques. On s'aperçoit, en y entrant, que l'influence de Venise et de sa colonie dalmate a toujours été grande ici, et si l'architecture [1], la langue et les paysages sont bien jougo-slaves, on sent à un je ne sais quoi d'italien que l'Europe occidentale n'est pas loin. Au point de vue des tendances politiques cependant, c'est au sud, vers la Tsernagora, que se tournent les yeux de l'ancienne capitale des ducs de Saint-Saba, et l'on m'a montré de la ville le sommet montagneux qui la domine vers la gauche et sur lequel, lors de l'invasion des Austro-Hongrois, les soldats du prince Nikita étaient arrivés de leur frontière en une journée de marche rapide à travers les hauts plateaux. Malheureusement pour eux, le drapeau des Hapsbourg flottait depuis le matin même sur la tour de Mostar, et ce coup de main slave, — qui pouvait amener des complications graves, s'il avait réussi, — était manqué.

Mostar est le centre d'une culture toute différente de celle de la Bosnie. En effet, à partir de Kojnitsa, le climat est

zégovine sont groupés dans la partie nord de la province, et surtout entre la Narenta et la frontière dalmate. Au sud, au contraire, domine l'élément orthodoxe, qui s'appuie sur le Montenegro.

[1] La tour de Mostar rappelle tout à fait celles de Techanj, Maglaj, et tous les autres campaniles de construction slave, dont j'ai parlé plus haut.

changé, la température beaucoup plus élevée, les sources beaucoup plus rares, le sol beaucoup plus rocheux; on entre dans un pays exposé aux chauds rayons du Midi et dans lequel la vigne, le figuier, l'olivier, le grenadier viennent à merveille. Les Herzégoviniens ont, sur ce point, conscience de la supériorité de leur contrée sur celle qu'habitent leurs voisins du Nord; aussi ont-ils coutume d'appeler les Bosniaques avec une pitié dédaigneuse des « mangeurs de prunes » (*slivari*). Dans la vallée de la Narenta, on vit aussi beaucoup plus dehors que sur l'autre versant des montagnes; Mostar possède un casino; les cafés à l'italienne sont assez nombreux, et le règne de la granita [1] y commence.

Au point de vue commercial, Mostar, autrefois célèbre pour ses manufactures d'armes damasquinées, offre au voyageur à peu près les mêmes séductions que Serajewo; mais elle est surtout importante comme lieu de transit; en effet, c'est la porte des deux provinces sur l'Adriatique et l'Europe méridionale, et un chemin de fer la reliera certainement un jour aux rivages dalmates, à moins qu'un vieux projet de canalisation de la Narenta jusqu'à trois heures environ de Mostar, — travail difficile et dispendieux, mais non impossible, — ne soit repris par les maîtres actuels de l'Herzégovine.

L'exécution de ce projet [2] ne ferait, du reste, que rétablir ce qui existait, en partie du moins, à une époque plus ancienne, avant que le fleuve, coulant rapidement des eaux beaucoup plus hautes dans un lit encaissé, ne l'eût creusé au point de dénuder les écueils qui s'y trouvent

[1] Sorte de glace ou sorbet italien.

[2] A l'exposition de Trieste (septembre 1882), on voyait un plan en relief d'une rectification projetée de la Narenta.

actuellement et qui forment, par endroits, de véritables rapides. Sans parler, en effet, du lac qui devait, à l'époque préhistorique, s'étendre dans la cavité comprise entre Blagaj, Mostar et le mont Porim, nous apprenons par l'histoire que les Narentani, vers l'an 160 avant notre ère, se rendirent redoutables par leurs pirateries sur le fleuve dont ils portent le nom ; plus tard, la grande ville maritime de Narona occupait le bord du fleuve, à l'endroit au-dessus duquel a été construit depuis Poldchitel (Tchitlouk); un autre établissement maritime important était situé au moderne Vido, et enfin, en 1403, la république de Raguse fit remonter quatre de ses galères jusqu'au confluent de la Rama, au delà de Mostar et tout près de Kojnitsa, pour combattre Ostoja, compétiteur de Thomas, roi de Bosnie. On voit que, jusqu'au quinzième siècle, la Narenta était navigable, au moins pour de petits vaisseaux, sur une longueur très-considérable de son cours inférieur.

CHAPITRE XIV

L'HERZÉGOVINE. — LA BASSE VALLÉE DE LA NARENTA.

La forteresse de Blagaj. — Une rivière souterraine. — Deux voleurs intelligents. — Bouna. — Histoire d'Ali-Pacha Rizvanbegovitch. — Le couvent orthodoxe de Gétomislitch. — Tchitluk et Gabela. — Les origines de l'insurrection de 1875. — Entrée en Dalmatie : Metkovitch.

Metkovitch, 11 juin.

De Mostar à Metkovitch, le chemin est relativement facile et rapide, car on est tout à fait sorti des grands massifs montagneux. La route suit presque partout le fleuve. A une heure environ de Mostar, on croise l'embranchement du chemin qui se dirige vers Blagaj et Névésigné. C'est dans la première de ces localités que se trouve une citadelle célèbre qui se dresse fièrement à 800 pieds au-dessus de la Bouna, et qui fut construite, dit-on, par le duc d'Herzégovine Stéphan Hranitch. D'après la légende, son nom (de *blago,* trésor) lui vient de ce que le trésor des ducs y était déposé. Cette forteresse, qui fut pendant près de cent ans la capitale de l'Herzégovine et qui était alors formidable, fut néanmoins prise par les Turcs en 1483. C'est encore une ruine imposante, du haut de laquelle on jouit d'une vue splendide.

Un curieux phénomène naturel, — dont les exemples ne sont, du reste, pas très-rares dans le pays, — se remarque

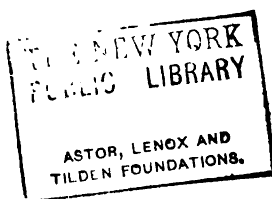
à Blagaj. On y voit reparaître la rivière Zak prend sa source au mont Morine, près du M parcourt toute la plaine de Névésigné et disparaît au pied du Velech, près du village de Boukvitsa, raître ici après avoir traversé souterrainement t teau de Doubrava. On raconte à ce sujet qu'u Névésigné ayant un jour jeté son bâton dans la ce bâton fut retrouvé par son père, meunier sur à Blagaj. Le père et le fils mirent à profit cette dé Chaque jour, le pâtre tuait et jetait dans la Zal mouton que son père repêchait dans la Bouna observations de son agha, qui s'étonnait de voir ain raître son troupeau, il répondait en mettant le mé le compte des nombreux loups de la contrée. Enfin conçut des soupçons, fit surveiller son pâtre et le s un jour jetant sa proie dans la rivière; le lendemain, meunier, au lieu d'un mouton, repêcha le corps décap de son fils.

Le village de Bouna, agréablement situé au confluent de la rivière de ce nom et de la Narenta, est remarquable par son pont de quatorze arches, dont on attribue, comme toujours, la construction aux Romains. On y voit aussi une mosquée. C'est là que se trouvait la maison de campagne où fut arrêté en 1851, par Omer-Pacha, le vizir Ali-Pacha Rizvanbegovitch, qui gouverna l'Herzégovine pendant vingt ans, et qui, presque indépendant de fait, avait voulu rompre le faible lien de vassalité qui le rattachait à la Sublime Porte. La vie de cet aventurier mérite que l'on s'y arrête quelques instants.

Ali Rizvanbegovitch appartenait à la noblesse renégate d'Herzégovine, et ses possessions héréditaires étaient à Stolats. Cependant, une insurrection des seigneurs musul-



Planche VIII.



mans ayant éclaté en 1831, il donna son aide au sultan, ayant réussi à entraîner les raïas chrétiens de ses domaines en les leurrant de belles promesses, et en leur garantissant sur toutes choses que leurs diverses redevances seraient abolies et remplacées par un impôt unique et annuel de 100 paras. L'insurrection étouffée, la Sublime Porte, reconnaissant les services d'Ali, lui donna le gouvernement de l'Herzégovine, érigée pour lui en vizirat indépendant de celui de Bosnie. Le pacha s'empressa alors d'oublier ses serments aux chrétiens, et pour se faire pardonner, sans doute, ses anciennes relations intéressées avec eux, il les accabla d'exactions et de mauvais traitements. Toutes les cruautés étaient permises contre eux au fanatisme musulman, représenté par les agents du vizir. Sous prétexte de se saisir des raïas réfugiés au Montenegro et dont le retour dans leurs foyers était interdit, Ali expédiait des détachements de sicaires qui parcouraient les villages chrétiens et maltraitaient ou massacraient qui il leur plaisait. Il faut lire, dans la naïve chronique du moine indigène Cokorilo [1], le règne du terrible vizir, pour avoir une idée des souffrances endurées par les raïas et des plaisirs sanguinaires que se donnait le tyran du palais de Mostar. Le pacha faisait poursuivre avec la dernière rigueur les uscoques, ou chrétiens fugitifs, de sorte que, quand ses chasseurs ne parvenaient pas à mettre la main sur du vrai gibier, ils cherchaient à s'en procurer l'équivalent par d'autres moyens, afin de ne pas revenir les mains vides auprès de leur maître. C'est ainsi qu'en 1849 Ali avait envoyé son kawas-bacha Ibrahim à la poursuite des uscoques.

« Ibrahim, dit notre fidèle narrateur, séjourna à Drob-

[1] Publié d abord en russe, cet ouvrage fut ensuite traduit en allemand dans *Turkische Zustände*.

niaki jusqu'en octobre, mais ne trouva rien à faire. Il se rendit alors au village de Tsernagora, et après y avoir passé la nuit, il donna des ordres pour qu'un villageois de chaque maison l'accompagnât à Piva. Les pauvres paysans le suivirent comme il l'ordonnait, et quand ils furent à une heure de leur village, on leur attacha les mains, et ici, dans la plaine près de Lysina, le kawas-bacha Ibrahim les fusilla l'un après l'autre. Ainsi furent massacrés quinze hommes tous chrétiens, misérables vraiment pendant leur vie, mais innocents devant le Très-Haut. Et pourquoi furent-ils tués? Uniquement pour qu'il y eût moins de vlaks... » Les musulmans désignaient ainsi en Herzégovine les raïas chrétiens.

« Le plus grand plaisir du vizir, dit encore ailleurs le bon moine, était de voir des têtes de chrétiens empalées. De son palais de Mostar, il ne pouvait apercevoir les murs de la forteresse, et pour ce motif il les fit élever afin d'en avoir la vue pendant ses repas; et tout autour de cette forteresse, il fit établir des palissades de chêne pointues que couronnaient des têtes de chrétiens; et alors il regardait de sa fenêtre, et son cœur bondissait de joie. Lorsqu'il voulait opprimer un homme, il parlait ouvertement et disait : — Ne cesseras-tu jamais de m'ennuyer jusqu'au moment où je séparerai ta tête de ton corps et où je donnerai l'ordre de la mettre sur les palissades? Alors, tu me laisseras enfin la paix. Sur cette forteresse il y avait cent cinquante pieux, et sur chacun de ces pieux se trouvait toujours une tête. Quand ses bandes de meurtriers rapportaient une nouvelle tête et qu'il n'y avait plus de place, Ali donnait l'ordre d'enlever une ou plusieurs des plus desséchées, et il les faisait jeter dans la rue, où les enfants s'en amusaient en les poussant à coups de pied, sans qu'aucun

homme osât y toucher. » Le moine ajoute que mille chrétiens et seulement trois musulmans subirent ce barbare traitement pendant le gouvernement d'Ali-Pacha.

Quelque horreur que nous inspirent de pareilles cruautés, — qui se passaient, il faut bien avoir le courage de le dire, il y a trente ans à peine, à dix lieues de l'Adriatique, — il est juste d'ajouter que cette habitude d'accrocher les têtes de ses ennemis aux palissades de sa citadelle n'était pas le monopole d'Ali-Pacha Rizvanbegovitch. Au même moment, les mêmes hideux trophées ornaient le palais du vladika, ou prince-évêque de Montenegro, à Cettigne, et c'est en vain qu'on essaya à plusieurs reprises de faire renoncer les deux adversaires à cette horrible coutume, dont les deux têtes couronnées que nous trouvons empalées dans les armoiries de la Bosnie [1] indiquent peut-être l'antique tradition chez les Slaves du Sud.

Bientôt, cependant, le crédit d'Ali auprès de la Sublime Porte diminua en même temps que le souvenir des services rendus et le développement de sa farouche indépendance ; enfin, ses intrigues avec les seigneurs mahométans de Bosnie, lors de leur nouvelle révolte contre le sultan en 1850, lui attirèrent les représailles du général turc Omer-Pacha. Ses troupes furent dispersées, et lui-même, comme je l'ai dit plus haut, arrêté dans sa maison de campagne de Bouna et amené à Mostar. Je laisse encore la parole au naïf chroniqueur de ces temps désastreux :

« Le vieux boiteux Ali-Pacha, dit-il, fut forcé d'aller à pied, en boitant, un bâton à la main, au pont sur la rivière Narenta, et là on le plaça par moquerie sur une mule étique et galeuse, et en cet état Omer-Pacha mena avec lui

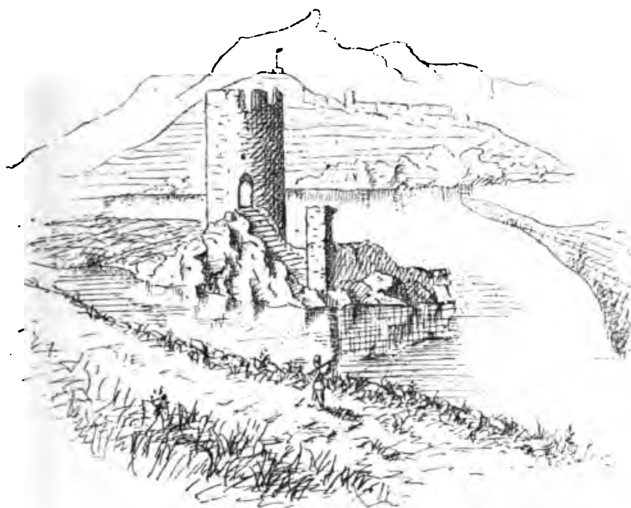
[1] Voir plus haut, p. 71.

notre Ali-Pacha, celui-là même qui pendant tant d'années avait gouverné l'Herzégovine suivant son caprice et y avait commis tant de mauvaises actions. Mais Ali était vivement affecté de son abaissement, et il commença à railler Omer-Pacha, lui disant entre autres choses : — Pourquoi me tourmentes-tu ainsi? Tu es un vlak et le fils d'un vlak; de qui as-tu autorité pour me traiter de la sorte? Vraiment, même si j'avais pris les armes contre le sultan, il ne t'appartiendrait pas, à toi, serais-tu trois fois seraskier, de me traiter comme si l'on m'avait pris sur le champ de bataille. Ainsi, ô vlak immonde! envoie-moi plutôt à mon padichah, afin qu'il me juge, et ne me torture pas dans ma vieillesse. Or, quand Omer-Pacha entendit ces paroles, il craignit, à son tour, de souffrir lui-même du dommage à Stamboul; car Ali-Pacha avait de nombreux amis en belle situation, à qui il envoyait beaucoup d'argent de l'Herzégovine. Aussi Omer-Pacha, retournant ces choses en son esprit, s'avisa enfin qu'il serait mieux qu'Ali-Pacha ne fût plus de ce monde; et, ô merveille! la nuit, sur les deux heures, on entendit le bruit d'un coup de feu, et l'on apporta à Omer-Pacha la nouvelle que, par mégarde, un fusil était parti, et, miracle! que la balle avait passé par la tête d'Ali-Pacha. Ainsi mourut Ali-Pacha Rizvanbegovitch, le vingtième jour de mars 1851. »

Avec cet abominable tyran, — qui, mieux inspiré, eût pu, par son intelligence, devenir le civilisateur de son pays, — finit la féodalité militaire des provinces slaves de Turquie.

...A partir du pont de la Bouna, la route quitte les bords du fleuve Narenta pour gravir et traverser le plateau dénudé et pierreux de Domanovitch, qui, il y a cinquante ans à peine, était couvert d'une magnifique forêt de chênes. En bas de ce plateau et sur le bord du fleuve, se trouve le

couvent orthodoxe de Gétomislitch, construit en 1585 par Milo Radovitch, riche seigneur d'Herzégovine, et qui a eu le bonheur d'échapper, depuis ce temps, à tous les ravages qui ont désolé ce malheureux pays. Une partie de la famille Radovitch est maintenant établie en Russie; une autre s'est convertie à l'islamisme et possède de grands biens en Herzégovine.



Gabela et tour vénitienne au confluent de la Narenta et de la Kroupa.

En dehors de Gétomislitch, les Grecs-unis ont encore en Herzégovine les monastères de Trebigné, Zavala, Kossierevo et Piva. Il y en avait autrefois un bien plus grand nombre, parmi lesquels on citait Petrov, Douga, Dobritchevo, Milechevo, Troïtsa, Davalja et Névésigné.

Bientôt la route laisse sur la droite le petit village turc de Podtchitel (ou Seid Esselam), célèbre autrefois sous le

nom de Tchitlouk par le rôle que sa forteresse a joué dans les luttes des Turcs et des Vénitiens au dix-septième et au dix-huitième siècle. Les ruines de ce château existent encore et portent la trace des remaniements que lui firent subir les Vénitiens, auxquels il appartint momentanément après la paix de Karlowitz, en 1699.

Puis, on aperçoit sur son promontoire Gabela ou Gabella, dont le nom Gabel (fourchette) indique la situation au confluent des marécages de la Kroupa et de la Narenta. Gabella, qui occupe l'emplacement de l'antique *Bistuæ veteres*[1], fut aussi au dix-septième siècle une importante place forte; elle fut prise par les Vénitiens en 1694, année où ils poussèrent leur conquête jusqu'à Mostar, et elle leur resta depuis; c'était leur place frontière sur la Narenta, et elle s'appuyait sur de nombreuses tours isolées qui commandaient le confluent de ce fleuve et de la Kroupa, et dont on voit encore près de la route quelques ruines pittoresques. A cette époque aussi, l'importance commerciale de Gabella était assez grande pour que la Franee ait jugé à propos, en 1693, d'y nommer un consul; c'était un Grec du nom de Giovanni Millo.

...C'est ici, à deux pas de la frontière, que naquit l'insurrection de 1875; les habitants des villages de Dratchevo et de Rasno s'assemblèrent en armes sur la route, au pont de la rivière Kroupa; mais ils eurent d'abord une attitude toute pacifique : ils laissaient passer les voyageurs et même les zaptiés, disant qu'ils faisaient la guerre aux begs et non pas au sultan; c'est à une demi-lieue en arrière,

[1] Pour compléter la liste des localités antiques occupées par les Romains en Herzégovine, je citerai, outre celles que j'ai déjà nommées : Bitché (*Bistuæ novæ*), Duvno (*Delminium*), Trébigné (*Terbinium*), Goransi (*ad Matrices*) et Vrdi (*Verdæi*).

vers Mostar, au moulin de Struge, sur la Narenta, que les véritables hostilités commencèrent. Le meunier était un musulman qui, offensé de l'attitude prise par les raïas des villages voisins, refusa de moudre leur grain; les paysans de Goritsa voulurent l'y contraindre; le meunier, aidé par les gendarmes, se défendit, et c'est ainsi que partirent les premiers coups de fusil. Les chrétiens ayant été repoussés, les Turcs, par représailles, envahirent la nuit suivante Goritsa, qu'ils pillèrent et incendièrent; ils profanèrent même l'église et le cimetière chrétien, où ils déterrèrent les corps d'un homme et d'un enfant. Ces attentats furent suivis de l'incendie de Doljani, village frontière, puis de l'assassinat d'un Père Franciscain, et bientôt les catholiques, terrifiés, se soumirent sur l'ordre de leur évêque Kraljevitch. Mais l'étincelle avait jailli, et d'autres incendies s'allumèrent au loin dans les deux provinces.

C'est après Doljani que nous pénétrons en Dalmatie, au milieu d'un paysage désolé de rochers nus qui rappellent les solitudes espagnoles, et où la chèvre des montagnes elle-même a peine à se nourrir. Bientôt après nous entrons dans la malpropre et fiévreuse petite cité de Metkovitch, où, à mon grand regret, je suis obligé de m'arrêter pour prendre quelques dispositions nouvelles.

C'est là, en effet, que je dois me séparer de mon excellent guide M. Zornleib, qui va rejoindre directement par voie de mer Trieste et Venise. Pour le remplacer, M. Wiet, notre consul à Mostar, a bien voulu me prêter Nicolas, son kawas, qui parle italien, et qui m'accompagnera jusqu'au bout de mon voyage, car, avant de quitter l'Herzégovine, je veux voir des tombeaux chrétiens situés non loin du couvent de Humatch, près de Ljubuski; et de là je regagnerai un point quelconque de la côte.

CHAPITRE XV

LES MONTAGNES ET LES COTES DE DALMATIE.

Le delta de la Narenta. — Les Narentins autrefois et aujourd'hui. — Stagno et les Branivoj. — Raguse et Épidaure. — Cattaro : la bonne fée du tzar Douchan. — Le couvent de Humatch. — Tombes slaves. — Ljubuski. — De Vergoratch à Makarska. — Agréable cavalcade. — Paysage infernal. — Les bandits dalmates. — Sur l'Adriatique. — Histoire d'une république minuscule. — Arrivée à Spalato.

I

La Bosnie et l'Herzégovine sont, considérées d'une manière générale, un vaste plateau divisé en deux terrasses par la chaîne illyrienne : l'une de ces terrasses, étroite, est parallèle au littoral dalmate : c'est l'Herzégovine; la seconde, plus large, et s'inclinant en pente plus douce vers la Save, est coupée du sud au nord par des ravins profonds où s'écoulent la Drina, la Bosna, la Verbach et l'Unna; c'est la Bosnie, qui, plus élevée que l'Herzégovine et exposée aux vents du nord, est beaucoup plus froide. La Dalmatie, qui n'est, à vrai dire, que l'Herzégovine maritime, en est cependant séparée presque partout par une chaîne de hauteur médiocre, garnie de sommets aigus en dents de scie. C'est une masse de rochers nus, du pied desquels sortent des ruisseaux tout formés qui vont se per-

dre dans des gouffres ou dans l'Adriatique ; cette chaîne paraît calcaire ; en Bosnie, au contraire, dominent le schiste et le granit ; la chaîne dalmate herzégovinienne se dirige presque toujours du sud-est au nord-ouest, tandis que la chaîne bosniaque prend une direction différente, au moins



Femmes de Stagno.

au nord de la Narenta, car au sud de cette rivière, c'est le système chaotique de la montagne Noire qui commence.

Tandis que les plateaux montagneux qui forment la vallée de la Narenta près de son embouchure sont entièrement arides et dénudés, l'estuaire de ce fleuve est, au con-

traire, extrêmement fertile. Le maïs atteint, le long de la rivière, une taille gigantesque, les vignes sont luxuriantes, et au fort Opus, on voit des mûriers qui ont jusqu'à quinze pieds de circonférence. Par contre, tout ce delta est abominablement fiévreux et malsain.

Les habitants sont, du reste, physiquement et moralement beaucoup plus imprégnés d'italianisme que leurs voisins d'Herzégovine. Leurs cheveux sont notamment plus noirs, et il est probable que beaucoup sont des Italiens slavisés, peut-être des descendants des anciens colons romains de Narona. Ils ont encore dans leur langue des mots absolument latins, tels que *fortuna,* par lequel ils désignent les grands orages qui sont très-fréquents dans leur delta.

Ces Narentins étaient, du reste, au moyen âge, d'assez vilains personnages.

Au dixième siècle, leur pays est encore mentionné par Constantin Porphyrogénète sous le nom de Pagania ; à cette époque, ces Slaves encore barbares sortaient des marécages de la Narenta pour ravager les côtes de l'Adriatique ; au neuvième siècle, ils avaient refusé de payer leur tribut ordinaire à Byzance et étaient redevenus tout à fait indépendants. Venise, qui alors grandissait dans ses lagunes, vit son commerce interrompu par ces hardis corsaires, et, ne pouvant les réduire, prit le parti d'acheter la paix par un tribut annuel. C'est seulement en 987 que le doge Pietro Orseolo II réussit à les vaincre dans leur repaire, et, après leur avoir enlevé toutes leurs positions dans les îles, les obligea, après trois siècles de piraterie, à reconnaître à leur tour la suprématie de Venise.

Le golfe de la Narenta, où débouche le fleuve, est un grand bassin parsemé de bas-fonds sur les bords duquel s'élèvent quelques batteries de côte. Quand on tourne à

gauche, vers le midi, la première ville que l'on rencontre au fond de son étroit goulet est Stagno, qui commande l'isthme du même nom que l'on a proposé plusieurs fois déjà de couper pour faciliter la navigation de ces parages. Stagno a des murs vénitiens à mâchicoulis; ses petites rues sont propres et ornées de quelques vieux palais gothiques construits en pierre et portant encore des écussons de leurs possesseurs. On y remarque aussi une fontaine renaissance. Cette petite cité qui fut longtemps le principal port des rois bosniaques, fut par eux vendue à Raguse dès la fin du quatorzième siècle. Les hommes y portent un bonnet rouge dalmate, mais pointu, et un cercle d'or à une seule oreille. Quant aux femmes, elles ont un fichu croisé sur la poitrine; le reste de leur costume est slave, sauf le chapeau de paille qu'elles portent attaché sous le cou avec de longs rubans, tout à fait à la mode occidentale.

Au bord de la mer, près de Stagno, se trouvent les restes du vieux château de Saint-Michel, dont l'histoire est mêlée d'une manière intéressante à celle de la Bosnie et d'Herzégovine. C'est là, en effet, qu'était la résidence des aventuriers Branivoj. Le premier qui porta ce nom était un pauvre gentilhomme de Bergato, près Raguse. Il avait quatre fils : Michel, Dobrovoj, Branko et Braïka, qui, après la mort de leur père et encouragés par une mère ambitieuse, réussirent à conquérir le comté de Chelm et la joupanie de Trébigné, dont ils vainquirent et tuèrent le joupan, Zrep, vassal de Stéphan l'aveugle, roi de Rascie. Mais les princes voisins s'unirent bientôt pour mettre un terme à leurs déprédations, et Stéphan, ban de Bosnie, envoya des troupes contre eux. Les Branivoj furent vaincus dans une bataille livrée près de Briest, et les deux frères Michel et Dobrovoj y perdirent la vie. Branko réussit à

s'échapper et se rendit auprès du roi de Rascie, qui, ennemi peu généreux, le traita durement, puis le fit mettre à mort à Cattaro. Quant au dernier frère, Braïka, menacé dans son château de Saint-Michel, il se retira à l'île d'Olipe avec sa femme, et c'est de là qu'il s'embarqua sur une galère ragusaine qui l'emmena prisonnier; les Ragusains le firent peu après mourir dans sa prison [1].

Raguse se montra souvent plus généreuse, et ses habitants se vantaient, — à tort, comme on le voit, — de n'avoir jamais trahi un fugitif. Il est vrai qu'ils donnèrent noblement asile aux débris de l'ancienne chevalerie bosniaque et herzégovinienne, qui, lors de la conquête turque, préféra l'exil à l'apostasie.

Cette ville fut toujours, du reste, par sa situation même, l'intermédiaire obligé entre l'Italie et les pays slaves méridionaux, et son dialecte a eu l'honneur d'être adopté comme langue littéraire par tous les Sud-Slaves lors de leur renaissance il y a cinquante ans. Elle doit sa naissance à la république gréco-romaine d'Épidaure. Quand les Slaves barbares eurent détruit cette ville, les Romains survivants se réfugièrent sur la péninsule rocheuse qui porte aujourd'hui Raguse et y élevèrent une nouvelle cité. Il reste encore néanmoins, sur le site de l'ancienne Épidaure, à Ragusa Vecchia, une petite ville moderne. C'est une péninsule dont l'isthme n'a pas plus d'une douzaine de mètres de largeur, et qui, s'il faut en croire certains auteurs, fut autrefois séparée complétement de la terre ferme à laquelle la réunit de nouveau un ancien tremblement de terre; aujourd'hui, par contre, le sol tend à s'affaisser, et une partie des ruines a disparu sous les

[1] Guill. LEJEAN, dans le *Tour du monde*. Année 1860.

eaux. On trouve toujours dans la population des deux Raguse les types qui rappellent beaucoup plus ceux de l'antiquité classique que la physionomie serbe, et il n'est pas besoin d'être très-ferré sur la science anthropologique pour retrouver chez la jeune fille du golfe de



Jeune fille de Breno, près Raguse.

Breno, dont nous donnons ici le portrait, d'après Evans, le pur profil grec, tel que nous l'a légué la statuaire antique.

La dernière étape du voyageur et la plus méridionale, chez les Slaves soumis à l'Autriche-Hongrie, le conduit aux bouches de Cattaro; mais comme la fièvre, résultat de mon séjour sur les bords empestés de l'estuaire Narentin, ne me permit pas de pousser si loin mon excursion, je me

consolerai en reproduisant ici une vieille légende slave relative à la fondation de Cattaro.

On raconte donc que lorsque Stéphan Douchan, le grand tzar des Serbes, commença à creuser les fondements de la ville de Cattaro, une vila (fée) lui apparut et lui fit remarquer qu'à l'endroit qu'il avait choisi les navires ne pourraient même pas aborder, faute de place. Le Tzar écouta ce conseil et bâtit la ville plus près de la mer, là où elle est aujourd'hui, abandonnant son premier projet dont la trace est cependant restée sous forme d'une grande excavation et d'un souterrain que l'on voit encore.

Douchan, lorsque la ville fut achevée, invita à un grand banquet tous les seigneurs slaves, et n'oublia pas la bienfaisante vila; mais comme, les fumées du vin aidant, le Tzar s'attribuait tout le mérite de cette construction, la fée le lui reprocha, et Douchan, irrité, s'oublia au point de la frapper au visage. La vila courroucée — on le serait à moins — rendit tous les convives fous et empoisonna toutes les sources qui alimentaient la ville. Alors le Tzar, reconnaissant sa faute, s'humilia et demanda pardon à la fée, qui, touchée par ses prières, rendit la raison à ses hôtes; mais elle ne désinfecta qu'une seule fontaine, celle qui se trouve à la porte méridionale de Cattaro. Toutes les autres coulent, et surtout pendant les grandes chaleurs, une eau salée et amère, rappelant ainsi aux galants Bocchesi qu'il peut être dangereux de battre les femmes — surtout quand elles sont fées!

Les Bouches de Cattaro sont le véritable port du Montenegro, quoique le drapeau de la principauté flotte aujourd'hui sur le petit havre d'Antivari, et c'est ici que le voyageur français a la joie de saluer en passant ce petit peuple de vaillants qui, bien qu'il nous ait combattus en

1807, à l'instigation de la sainte Russie, nous estime et nous aime. Il se souvient, en effet, que son premier chef fut un prince français, de la famille provençale des Baux (en slave Balscha, Balschid) qui vint à Naples et de là en Albanie, et il sait qu'il ne peut trouver aujourd'hui dans la France libérale que sympathie et communauté d'intérêts.

II

Monastère de Humatch, 13 juin.

...Me voici encore une fois sous le toit hospitalier des Frères Franciscains. Désirant voir en passant les antiquités de Vido, l'ancienne ville des Narentins, je quittai donc hier matin Metkovitch pour aller, à quelques kilomètres à l'est, m'embarquer dans un petit bateau plat qui m'a amené à l'autre bord, au milieu d'une forêt de roseaux des moins rassurants pour la stabilité de notre esquif. Ce bras de la Narenta, qui n'est aujourd'hui qu'un très-profond marécage, était, je crois, l'ancien lit du fleuve devant servir de port à la ville romaine, l'antique Narbona, déjà célèbre cinq siècles avant notre ère et qui fut annexée à Rome en 168 avant Jésus-Christ par Lucius Annius. En 102 avant Jésus-Christ, les Romains y installèrent une sorte de cour suprême annuelle, appelée *conventus*, sous la présidence du préfet d'Illyrie. Cette cour fut remplacée ensuite par celle de Salone[1].

[1] Farlatus, *Illyrium sacrum*, 4 vol., Venise, 1769, t. Ier, p. 26.

A peine débarqué à Vido, j'aperçois des fragments de colonnes et d'énormes pierres couvertes d'inscriptions, adossées au mur de la première maison et qui attendent mélancoliquement qu'on leur fasse une bonne route, ou qu'on leur creuse un port pour les transporter au musée de Spalato, à qui elles appartiennent. Où sont les temples de Jupiter, de Diane et de Bacchus, qui ornaient cette riche colonie? En 639 de notre ère, la ville et ses monuments furent réduits en cendres par une horde d'Avares, et, quelques années plus tard, les Slaves, appelés par Honorius, prirent possession de ces lieux dévastés et y bâtirent une nouvelle cité dominée par un temple du dieu slave dont le nom Vido ou Vito, christianisé plus tard en saint Vit, s'est perpétué jusqu'à nos jours [1].

De Vido à Humatch nous suivons une voie romaine parfaitement reconnaissable, et qui, laissant à droite la vallée de la Trébézatz, en ce moment inondée et par conséquent inabordable, passe par les sommets déserts et arides où se trouvent les tombeaux slaves que l'on m'avait indiqués. Ces tombeaux sont, du reste, analogues à ceux que j'ai vus dans le reste de mon voyage, bien que beaucoup plus ornés; la tradition populaire les attribue aux Bogomiles. Patarins ou catholiques, ce sont évidemment des tombes slaves antérieures à la conquête musulmane. Il y aurait beaucoup à dire sur ces tombes, mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur les observations qu'elles m'ont suggérées; je préfère renvoyer le lecteur que ces questions intéresseraient au travail spécial que je prépare sur ce sujet.

[1] Saint Vit, nous l'avons déjà vu plus haut (p. 69), est devenu un des patrons préférés des Slaves méridionaux. Beaucoup de noms de lieux lui sont empruntés; je citerai comme exemple notable Fiume, qui s'appelle en slave : Rieka de S. Vito.

...Il y a à Humatch six prêtres, dix clercs étudiants et quatre garçons de service. Les deux monastères catholiques de l'Herzégovine, Chirokibrjeg, fondé en 1844 et contenant vingt-cinq Pères et quinze profès, et Humatch, à peine terminé, avec leurs curés paroissiaux, comptent seulement une cinquantaine de prêtres dépendant du vicaire apostolique de Mostar.

Nous fûmes reçus par ces braves religieux moustachus, à bras ouverts et à verres pleins. Il faut vous dire qu'ici, dans ces deux provinces slaves aux mœurs encore primitives, dès qu'un étranger arrive quelque part, on débouche la meilleure bouteille de vin blanc le plus capiteux (Dieu sait si le vin indigène porte à la tête!), on prend le verre le plus grand et l'on oblige l'hôte, avec une insistance aussi bienveillante que peu conforme à nos usages civilisés, à boire à sa santé, à la santé de celui qui le reçoit, à celle de sa famille, etc. Cela n'en finit pas.

Pour échapper à ces rasades assassines, j'accable les bons Pères de demandes indiscrètes et je les mets, comme toujours, sur la question agraire. Ils se plaignent surtout ici de la difficulté d'établir la propriété, ce qui donnait lieu aux abus les plus criants. Ainsi, un raïa voyait une terre inculte et complétement abandonnée; il la défrichait et la mettait en culture; puis, quand il croyait jouir en paix du fruit de ses sueurs, un Turc arrivait muni d'une concession ancienne ou récente obtenue à Constantinople moyennant bakchich, et réclamait le payement de la *tretina,* accompagné de toutes les vexations habituelles. Le kmète ou paysan était, du reste, en général, plus malheureux en Herzégovine qu'en Bosnie. Ici, en effet, la féodalité était plus puissante par suite de la topographie ou de la pauvreté du pays. L'agha refusait, en général, toute espèce

d'arrangement écrit avec le raïa, qui était un véritable esclave, battu sans cesse, et toujours maltraité. Mais c'était surtout cette question des défrichements qui exaspérait le malheureux chrétien. On voit que l'établissement du cadastre, dont vont s'occuper bientôt les Austro-Hongrois, sera le bienvenu des raïas.

...Humatch est bâti sur une colline, au pied de la montagne au sommet de laquelle s'élève Ljubuski. J'ignore pour quel motif les habitants de cette petite ville forte partagent avec ceux de Niksitch, actuellement annexé au Montenegro, le triste privilége de passer pour les plus sots et les plus poltrons des Herzégoviniens. Je n'ai rien remarqué de particulier, ni en bien ni en mal, chez les gens de Ljubuski, et je ne sais sur quoi peut reposer cette réputation de béotisme.

Le monastère de Humatch, comme presque tous les couvents franciscains des deux provinces, se compose d'un grand rectangle avec corridor ou cloître intérieur; son église est surmontée d'un clocher qui a 27 mètres de hauteur.

Quant à Ljubuski, c'est un village groupé sur les flancs d'un énorme rocher, au pied d'un grand château en ruine. Son nom lui viendrait de la princesse Ljubitsa (du radical *ljubicher,* aimable), fille du duc Stéphan, à qui elle avait été donnée en dot; le château paraît, du reste, de la même époque que celui de Blagaj. Il est bâti sur l'emplacement d'une station romaine dont le temple, d'après les inscriptions, devait être consacré à Bacchus. De son sommet, on a une vue splendide sur une immense plaine entourée de hautes montagnes et formant une gigantesque cuvette dont la butte où se trouve Ljubuski est le centre. Au nord, on aperçoit le couvent de Chirokibrjeg,

et au sud Vergoratch, en Dalmatie, avec la route construite au commencement du siècle par les ordres du maréchal Marmont, duc de Raguse, et qui va de Knin et de Sebenico à Metkovitch. Cette route est encore aujourd'hui le seul ouvrage d'art qui réunisse les diverses parties de la Dalmatie : aussi le souvenir des Français y est-il populaire.

III

Makarska, le 15 juin.

Partis hier à six heures du monastère de Humatch sur des chevaux turcs, — que j'ai eu toutes les peines du monde à me procurer, — nous sommes arrivés à Vergoratch, en Dalmatie, à dix heures.

La route parcourt la vallée de la Trébizatz jusqu'au moment où l'on entre en Dalmatie. On passe la rivière elle-même sur un pont qui doit occuper l'emplacement d'un autre pont d'une époque bien reculée, puisque c'est la direction de Vergoratch et de la mer. La rivière est divisée en deux par une île, ce qui est encore une raison de penser qu'il y a eu là un passage depuis l'antiquité. D'en bas, on aperçoit à mi-côte le mur qui sert de frontière et la route qui suit cette frontière de Vergoratch à Metkovitch. La vallée n'est pas mal cultivée, surtout en vignobles, aux endroits du moins où les pierres qui jonchent partout le sol permettent le travail agricole, et l'on se rend bien vite compte que l'on entre dans un pays depuis longtemps soumis à une administration régulière, en marchant dans des chemins plus droits, bordés de murs en pierres sèches et

d'une largeur à peu près normale. Cela n'empêche pas le système de culture d'être bien primitif, témoin plusieurs charrues que nous rencontrons attelées de huit bœufs et menées par trois ou quatre hommes qui font un labour moins profond de moitié que ceux que nous ferions avec deux ou trois de nos bœufs nivernais.

On laisse à droite, avant de franchir la frontière et sur une colline basse qui émerge du milieu de la plaine, les ruines du château de Vasarovitch, qui m'ont semblé tout à fait analogues à celles de Vergoratch, dont nous voyons bientôt la vieille tour carrée au delà des lagunes de Raskok. Ces lagunes sont produites en hiver par l'amas des eaux surabondantes qui s'écoulent ensuite, dit-on, pendant la belle saison, par des égouts naturels et inexplorés, pour reparaître de l'autre côté de la montagne et se jeter dans la mer Adriatique. La plupart de ces lagunes se trouvent en territoire dalmate; et comme elles engendrent des miasmes dangereux, des ingénieurs autrichiens ont étudié la question de leur desséchement au moyen d'un tunnel sous la montagne; mais ce projet a été abandonné : il coûterait beaucoup trop cher pour le résultat à obtenir.

Nous sommes aimablement accueillis à Vergoratch par le brigadier de gendarmerie et ses hommes, tous Dalmates et parlant parfaitement l'italien, ainsi, du reste, que tous les employés et fonctionnaires de la Dalmatie; ils nous aident à voir le château en ruine, d'origine turque, dit-on, qui domine fièrement le col où est située la petite ville, commandée elle-même par une montagne en pain de sucre qu'on appelle Matokit; plusieurs parties de cette forteresse, — qui fut prise et reprise à diverses époques par les Turcs et les Vénitiens à la fin du dix-septième siècle, et notamment

en 1685 et en 1690, — sont aujourd'hui rendues à peu près inabordables par l'éboulement des murailles et des escaliers qui y conduisaient.

Grâce à l'intervention de nos gendarmes, nous trouvons enfin à deux heures des chevaux et un guide pour nous mener au port de Makarska, où nous devons coucher. Quarante-huit kilomètres à faire et un retard de deux heu-



Tour du château de Vergoratch.

res, cela me met de fort méchante humeur; mais cette humeur se change en une profonde mélancolie quand je vois la route. Qu'on se figure un lacet blanc et tout frais macadamisé (grand agrément pour nos montures et pour nous!) qui court tantôt sur le flanc de la montagne et tantôt à ses pieds, au milieu d'un vaste horizon de roches et de cailloux. Partout, devant, derrière, au-dessus, au-dessous, dans une étroite vallée fermée de tous côtés comme une gigantesque casserole dans laquelle le soleil

15.

nous cuit de ses rayons, un amas indescriptible de pierres,

...rudis indigestaque moles,

dont la fatigante et monotone blancheur est à peine entrecoupée çà et là de quelques taches vertes formées par de maigres broussailles ou bien par les cultures de seigle, d'avoine ou d'orge que font dans les creux de rochers, dont le plus grand n'a pas vingt ares de superficie, les malheureux indigènes de cet enfer. Car cet affreux chaos a des habitants : nous apercevons un ou deux hameaux, çà et là quelques enfants qui gardent des chèvres ou des moutons, quelques hommes qui piochent littéralement la pierre... Au milieu de la vallée serpente un torrent de cailloux, déversoir des hivers et des orages, actuellement sans une goutte d'eau. Pas un arbre dans cet horizon désolé.

Tout cela me rapelle d'une manière frappante certaines illustrations de Gustave Doré pour l'*Enfer* de Dante, et je conseille fort aux peintres qui voudraient avoir une idée du chaos de faire cette excursion. Quant aux autres touristes, je les conjure, dans leur intérêt, de ne jamais prendre cette route horrible.

Sous l'influence de la fatigue, du soleil et de l'énervement causé par la monotonie du paysage, les rochers prennent des formes bizarres. Je croyais voir partout des têtes grimaçantes, des yeux grands ouverts, qui m'observaient d'un air goguenard, des bouches horribles qui me ricanaient impertinemment. Tout ce monde pétrifié commençait à m'agacer terriblement, quand le guide me montra un endroit où, un mois auparavant, deux passants avaient été trouvés égorgés. La perspective était peu agréable, mais cela me sortit pourtant du monde fantastique où je m'hypnotisais et modifia le cours de mes idées. Je me dis

qu'au demeurant, bien armé comme j'étais, ce serait presque un but à donner à cet insupportable voyage que de purger cet enfer des démons qui le rendaient peu sûr, et mes yeux, au lieu de regarder les pierres, examinaient avec soin ce qui pouvait se lever derrière. Le fait est que le paysage est créé à souhait pour tenter les bandits : une solitude de dix lieues trouée de cachettes dans les interstices de chaque rocher, et avec cela une circulation des plus restreintes; c'est un vrai pays de Fra Diavolo philosophe et méditatif, et l'on comprend qu'un monsieur peu délicat cède à l'envie d'y tuer son rare prochain, quitte à mourir ensuite de faim lui-même dans quelque caverne ignorée, s'il n'aime mieux se livrer à mes amis les gendarmes de Vergoratch ou à leurs collègues de Makarska.

Il y a peu de temps encore, m'ont-ils dit, qu'il y avait une quinzaine de bandits dans ce désert; aujourd'hui ils sont réduits à cinq. Ce sont de vulgaires meurtriers qui ne sont même pas ennoblis par une pointe de *vendetta* [1].

Pour peu que vous fassiez jamais comme moi cet affreux trajet sur un petit cheval de montagne, rétif et ayant peur à chaque pierre, c'est-à-dire dans un état d'affolement perpétuel, — assis dans une selle barbare composée de deux rondins de bois réunis par une toile capitonnée en dessous, pour protéger la monture, de plus, mal attachée et qui menace de tourner à chaque instant, — avec des étriers de corde trop courts, un guide qui ne dit pas un

[1] Les Morlaques, — c'est le nom générique des Slaves de Dalmatie, — ont cependant la *vendetta*, et ils disent proverbialement : « Qui ne se venge pas, ne se sanctifie pas! » On prétend aussi que souvent chez eux deux jeunes gens du même sexe s'unissent sous la bénédiction d'un prêtre et créent ainsi une association amicale qui pousse le dévouement jusqu'à la mort. Cette communauté dans l'injure reçue doit beaucoup augmenter le nombre des vengeances à accomplir.

mot de français ni d'italien, et un interprète inintelligent et grossier, la fête sera complète; il ne me restera plus alors qu'à vous souhaiter d'arriver avant la nuit au sommet du magnifique panorama que présente la mer et ses grandes îles noyées dans l'azur, lorsque l'on est auprès de la petite chapelle de San Vincenzo de Podgora ou S. Elia, bâtie tout au haut de la falaise; enfin, le dernier vœu que je me permettrai de faire, c'est qu'en vous couchant à minuit après avoir fait soixante-six kilomètres en si bel équipage, vous ne trouviez pas votre lit préalablement occupé par ces petites bestioles dont j'ai déjà signalé la présence en maint endroit de la Bosnie et de l'Herzégovine, et dont l'espèce, paraît-il, n'est pas encore *éteinte* en Dalmatie, bien que la civilisation y remonte plus *haut*.

Makarska (1,700 habitants), petite bourgade épiscopale, d'où dépendent nominalement les catholiques d'Herzégovine, n'a du reste rien de bien séduisant pour un voyageur. Elle est située au pied du mont Biakovo, pelé, rocailleux, désolé, comme toutes ces montagnes de Dalmatie. Autour de la ville cependant l'amateur d'horticulture peut admirer de belles plantations d'oliviers et de marasques ou cerisiers sauvages avec le fruit desquels on fabrique le *marasquin*. En fait d'histoire, quand j'aurai dit qu'en 1497 elle fut prise par les Turcs, depuis peu maîtres de l'Herzégovine; qu'en 1646 elle se donna aux Vénitiens; qu'en 1663 Ali Tchengitch, général ottoman, l'attaqua sans succès, et qu'en 1669 la paix de Candie la réunit de nouveau à l'Herzégovine, dont elle fut détachée peu de temps après; puis enfin qu'en 1693 elle résista victorieusement aux Turcs, j'aurai fait en peu de mots toute l'histoire de Makarska.

Cette ville ne renferme aucun monument qu'une église

sans grand caractère, et dans le voisinage un couvent de moines mendiants, à la quête hebdomadaire desquels j'assistai par hasard. Comme j'attendais le bateau qui devait me conduire à Spalato, je vis passer un clerc, tenant un cierge d'une main et de l'autre une bourse plate en cuir, pareille au sac habitüel des Slaves du Sud. Suivi d'un servant qui portait un seau pour les dons en nature, il tendait à chacun sa besace en marmotant à toute aumône un remercîment religieux en langue croate.

IV

Pour un homme qui, après avoir parcouru la Bosnie et l'Herzégovine, rentre tout à coup dans la vie civilisée, nul endroit ne peut être mieux choisi que le canal qui, entre la côte dalmate et les îles de Lesina et de Brazza, le porte tranquillement bercé sur les eaux bleues de l'Adriatique, de Makarska à Spalato. Ce n'est pas que la côte soit belle; elle est au contraire fort aride et dépourvue de ports; mais le voyageur éprouve un véritable plaisir à revoir sans en sentir les inconvénients et les fatigues, ces sommets arides où il a eu à souffrir; et c'est avec une certaine volupté que, assis sur le pont ou penché au bastingage, il revoit, comme dans un songe, les incidents souvent peu agréables qui ont rempli ses journées dans ses pérégrinations à travers les montagnes qui défilent à présent sous ses yeux, noyées dans un pittoresque éloignement.

Çà et là, quelques villages maritimes blanchissent le pied de la falaise, mais pas une échancrure ne se montre dans

la haute muraille jusqu'à Almissa, petite bicoque aujourd'hui démantelée située à l'embouchure de la rivière Cettina, le Titurus des anciens, au pied d'un rocher au sommet aplati.

D'Almissa à Spalato, la mer est dominée par la puissante montagne du Mossor (*Mons aureus*). C'est là, dans la partie de cette montagne qui force la Cettina à la contourner avant de se jeter dans l'Adriatique et qui forme une sorte de péninsule pointue — qu'exista depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours, sous la protection de Venise, la petite république de Politza, fondée par des seigneurs de Bosnie, chassés par leurs paysans révoltés.

Cet État minuscule était composé de douze paroisses et peuplé de quelques milliers d'habitants. La capitale était Gata, au-dessus d'Almissa, sur la rive droite de la Cettina; on voit encore près de ce village douze gros rochers représentant les douze paroisses, et auprès desquels, dans les assemblées générales de la république, quand il s'agissait de nommer les dignitaires, c'est-à-dire le Veliki-Knèse (grand chef), le Voïvode ou commandant militaire, le Tchauch ou chancelier, l'archiprêtre et le doyen — la population tout entière se réunissait. Les anciens fonctionnaires rendaient leurs comptes, et les mali-knèses (ou petits chefs des paroisses) procédaient à l'élection des nouveaux dignitaires, au moyen de pierres jetées sur des manteaux étendus à terre. Le lendemain, on plantait devant la maison du nouveau Veliki-Knèse le plus grand peuplier qu'on pouvait trouver dans le pays. Puis commençait une fête qui durait six jours, et après laquelle deux envoyés allaient annoncer au doge de Venise que la république de Politza avait terminé ses élections.

Il est probable que les Bosniaques qui composèrent

le premier noyau des Politziens étaient des catholiques chassés par des Bogomiles, car le catholicisme était l'unique religion de la petite république; les offices se disaient cependant en slave, et les livres dont on se servait étaient imprimés en caractères glagolitiques. Les Politziens avaient un séminaire à Priko, faubourg d'Almissa, jusqu'au jour où Zmajevitch, évêque de Zara, fonda dans cette ville un séminaire slave. Plus tard, ce séminaire est devenu latin, mais on y enseigne toujours le cyrillique.

« Les habitants, continue l'auteur auquel nous empruntons ces détails[1], ont été souvent accusés de relations avec les pirates, auxquels ils auraient donné asile dans leurs montagnes; mais aucun vol ne se commettait dans l'intérieur de la République. Les lois ou plutôt les coutumes étaient d'ailleurs très-sévères : tout voleur était lapidé dans une réunion générale des paroisses. Aussi l'usage des serrures y était-il inconnu. Les portes restaient ouvertes de jour et de nuit, même quand les maîtres n'y étaient pas. La nature du terrain n'étant pas favorable aux céréales, les habitants se livraient beaucoup à la culture du tabac. La république de Politza était aussi renommée pour ses fruits, particulièrement pour les cerises... Leur seule industrie était la fabrication de plats et de cuillers en bois.

« Les armes de la République avaient été d'abord l'image de saint Luc; mais comme on se moquait des Politziens à cause du bœuf, ils adoptèrent saint Georges. Leur drapeau était le hongrois uni à celui de Venise. Lorsque le gouvernement autrichien occupa pour la première fois la Dalmatie, il ne fut rien changé au sort du

[1] Cyrille, *Voy. sentim. aux pays slaves*, p. 14.

petit État. Le lion de Saint-Marc disparut, et l'étendard hongrois resta seul. En 1807, la malheureuse république se laissa entraîner à aider les Russes qui débarquaient en Dalmatie pour y combattre les Français. Vainqueur des Russes à Klobuk et à Almissa, le général Marmont fit entrer ses troupes sur les terres de Politza. Comme il n'avait pas la moindre idée d'avoir affaire à un État indépendant, dont aucun Français n'avait entendu parler, il traita les Politziens armés comme des rebelles. Quelques mali-knèses et quelques curés furent fusillés, et les villages eurent beaucoup à souffrir. Ainsi périt une ancienne république.

« Aujourd'hui, les Politziens sont de paisibles montagnards. Ils ne veulent pas, comme nobles, être confondus avec les paysans morlaques, lesquels se moquent de cette prétention, en accusant leurs voisins d'être adroits et perfides comme des Juifs. Les Politziens ont une prédilection pour les costumes hongrois, et ils portent, comme les Avares, une tresse de cheveux retombant sur le dos. »

Si Almissa n'est qu'une crique au pied de la falaise, le golfe de Spalato est au contraire un vaste port naturel dont les rives présentent une vaste étendue de terre cultivable. Il est donc facile de s'expliquer comment une ville considérable est venue s'installer à cet endroit, et c'est avec une vive satisfaction que nous y débarquons le soir même du jour où nous avions quitté Macarska.

CHAPITRE XVI

DE SPALATO A VENISE.

Spalato et le palais de Dioclétien. — Fêtes catholiques. — Le « Cana e dei Castelli ». — Slaves et Italiens. — Les ruines de Salone. — Trau. — Clissa. — Sebenico, Zara, Pola. — Retour en France.

I

Spalato, 15-18 juin.

Spalato est un pays de cocagne pour les archéologues; la plus grande partie de la ville est littéralement bâtie dans le gigantesque palais construit en cet endroit par l'empereur philosophe Dioclétien, qui s'y retira après avoir abdiqué l'empire. Les rues, dans cette enceinte, sont de véritables sentiers de pierres; en beaucoup d'endroits, on touche des deux mains les parois, en étendant les bras sans aucun effort. Ce ne sont partout qu'escaliers extérieurs grimpant aux paliers supérieurs, des *entresols* qui ont coupé en trois ou quatre étages les grandes salles du palais impérial. Partout, dans ces ruines et dans ces ruelles de construction romaine, se rencontrent des sculptures vénitiennes enchâssées dans les murailles, des portes à colonnettes renaissance, des balcons de pierre richement ornés, des voûtes en plein cintre ou en ogive, au fond de cours sans profondeur, pas plus larges que la rue, et qui,

de si près, font l'effet de décors mal peints et sans recul.

Dans ce milieu, une population mi-orientale, mi-européenne, italienne de langage et slave de race, spirituelle et ignorante, vive et paresseuse, promenant dans un mélange confus la « bereta » des Spalatins et des Morlaques, sœur du fez, et le turban rouge du paysan des confins de la Bosnie et de l'Herzégovine; puis des femmes au verbe haut, au costume léger, aux propos plus légers encore, bariolées de couleurs voyantes que le soleil fait resplendir à en blesser les yeux, quand il parvient à passer par la fente de quelque ruelle; imaginez au fond de tout cela, quand vous regardez vers la mer à travers les passages étroits percés dans les murs romains, des *entrevues* des flots bleus de l'Adriatique sur lesquels flottent silencieusement, au loin, des balancelles de pêcheurs ou les vapeurs du Lloyd, et vous aurez une idée du Spalato moderne — successeur de l'antique Salone — que ses habitants décorent, un peu ambitieusement peut-être, du surnom d' « Occhio del mare ».

Cet « œil de la mer » remonterait, si l'on en croyait la tradition, à une antiquité véritablement fabuleuse. En effet, d'après cette légende, en 1735 avant notre ère, Ilius, fils d'Hercule, fonde Ilia qui devint plus tard Salone. En 1283, les Argonautes, sous la conduite de Jason, abordent à Salone, où ils sont reçus par Clinicus, descendant d'Ilius, qui, en 1192 — (on voit que les rois régnaient longtemps en ce temps-là!), — envoya au siége de Troie, pour secourir les Grecs, soixante-douze vaisseaux. Après le siége de Troie, c'est-à-dire en 1183, ce prince donne l'hospitalité à Idoménée, lors de son passage en Illyrie. Diomède, chassé d'Étolie, et Anténor le Troyen, suivi des Hénètes, abordent également à Salone. Clinicus mourut

cette même année 1183, après plus de quatre-vingts ans de règne, et Damnus son fils lui succéda; mais les Liburnes, venus d'Asie, le détrônèrent et le chassèrent. Nous permettrons, si vous le voulez bien, à ces nouveaux venus de s'installer tranquillement en Illyrie, et nous laisserons là l'histoire de Salone pour arriver tout de suite à la fondation de Spalato par l'empereur philosophe Dioclétien [1].

Né à Diocléa, ville antique de la Dalmatie méridionale, Dioclétien, dans une visite qu'il fit en 285 de sa province d'origine, résolut de se créer près de Salone, dont le site l'avait séduit, un vaste palais où il pourrait sur ses vieux jours venir, comme un simple mortel, « planter ses choux ». En effet, après un règne glorieux, il dépose en 305 la pourpre avec un désintéressement politique qui fait encore aujourd'hui l'admiration des badauds, et il se retire à Spalato, où il meurt en 313, dans la splendide demeure préparée par son intelligente prévoyance.

Je n'ai pas la prétention de décrire les restes de ce palais, pas plus que les ruines de Salone que m'a fait visiter avec tant d'obligeance M. Glavinitch, l'aimable directeur des fouilles et des recherches archéologiques dans les deux localités. Cette description a été faite cent fois, et la gravure a reproduit de toutes façons ce qui, de ces merveilles, a résisté au vandalisme des hommes plus encore qu'aux morsures du temps [2]. D'ailleurs, mon état fiévreux, — souvenir des marais de la Narenta, — me laissa tout juste assez de force et d'énergie pour étudier, durant plusieurs longues séances, les antiquités locales qui constituent le

[1] Pour cette histoire, cf. E. DE SAINTE-MARIE, *les Slaves méridionaux,* passim; LAGO, *Memorie sulla Dalmazia*, Venise, 1869, etc.

[2] Voir notamment pour Spalato l'*Univers pittoresque* et le beau livre de M. YRIARTE sur les *Bords de l'Adriatique* (Hachette).

pas laisser éteindre l'énorme cierge allumé dont ils sont porteurs. Il est midi, et il fait une chaleur atroce. Beaucoup de ces malheureux ont à la main un chapeau de paille dont la protection est inutile dans les rues étroites; mais sur les places, ce n'est plus la même chose : bientôt, plusieurs n'y tiennent plus et le coiffent hardiment, ce qui leur donne l'air le plus comique avec leurs surplis à ailes flottantes surmontés d'un bolivar tressé de 20 kreutzers!

Tout cela est grotesque, et ne ressemble en aucune façon aux processions de France; les chants sont nasillards, les musiques jouent des airs de valse, le son des cloches, frappées à tour de bras, à grands coups de marteau, par des escouades de gamins en délire, rappellent étonnamment le bruit de quelque gigantesque atelier de réparation de casseroles; et tout cela se confond; la tête de la procession tombe dans la queue sur l'étroite place devant nous, et les musiques de toutes les paroisses brassent du son à la fois; quand ce sont les instruments qui dominent, on se croirait à un concours d'orphéons de village; quand ce sont les chantres, c'est un braiment criard; enfin, quand les cloches ont le dessus, c'est un déluge de quincaillerie. Impossible d'imaginer une plus horrible cacophonie; et cependant ces gens-là sont musiciens; je n'en veux d'autre preuve que ces collégiens qui battent le pas avec tant de mesure; et certainement les musiques ne seraient pas mauvaises si elles jouaient chacune leur tour, et les chants à deux parties des paroisses ne seraient pas désagréables, si les ténors pouvaient garder la note au diapason trop élevé où ils la prennent. Heureusement qu'il y a quelques jolis minois aux fenêtres, ornées d'ailleurs de bandelettes et de tentures rouges; mais quel air bête ont donc les grandes filles des pensionnats de la ville, sous la surveil-

lance résignée des maîtresses qui les accompagnent! Et quelles mines prétentieuses ont les plus petites, déguisées en poupées fleuries et enrubannées!

A dire le vrai, cette procession n'est pour ceux qui y prennent part qu'une exhibition de costumes excentriques[1], et pour les étrangers qui les regardent une foire à pittoresque, une mascarade, une bacchanale, tout ce que l'on voudra, excepté une fête religieuse. Ce n'est pas que le clergé, grand ou petit, n'ait bonne façon, et que toutes les autorités qui suivent ne se tiennent bien; mais tout cela est italien, et sent le carnaval d'une lieue. Ah! que nous sommes loin des pauvres catholiques de Bosnie, qui m'ont si profondément émus à Zienitsa, malgré leurs sermons sur l'enfer, leurs chiens, leurs pigeons et leurs hirondelles! C'est que, chez eux, hier encore, c'était la persécution, tandis qu'ici c'est la religion d'État, la religion protégée, la religion enfin devenue un moyen de gouvernement, sinon un objet de luxe et un prétexte à manifestations joyeuses. Ne cherchez pas d'autre raison, celle-là suffit.

.....Nous avons eu un regain de bruit et de procession à l'occasion de la San Antonio, patron d'un couvent et de l'honorable bourgmestre de la ville. Hier soir, à minuit, on chantait encore des chœurs à trois voix sous les fenêtres de « l'Hôtel de la Ville », et l'on tirait des boîtes préparatoires; ce matin à quatre heures, une nouvelle artillerie recommençait son tintamarre. Le soleil est si chaud qu'on

[1] Un costume de femme entre mille : corsage de laine noire à manches pagodes, recouvert d'une guimpe triangulaire en guipure; jupe en soie bleu de ciel; ceinture de soie cerise; tablier de laine couleur lie de vin violacé, avec lisérés et galons blancs. Coiffée en cheveux et couverte de gros bijoux voyants en filigranes.

fait le plus possible de la nuit le jour et réciproquement; mais, décidément, ce n'est pas ici que je guérirai mes fièvres.

Fort heureusement, la procession de Saint-Antoine, — plus intelligente que la précédente, — n'est sortie que le soir. Une affreuse statue peinte, revêtue d'une robe flottante de Franciscain, avait les honneurs de la fête... La corporation des *blancs surplis* était nombreuse; ici les hommes, avec ou sans surplis, marchent devant le clergé; les femmes derrière. Pendant que la procession parcourt la ville, les cloches frénétisent comme la veille. C'est ici seulement, en voyant l'usage que les Slaves de Dalmatie font de leurs cloches, que je comprends combien devait être douloureuse aux Slaves de Bosnie et d'Herzégovine la privation de sonneries religieuses; mais le bruit des cloches ne suffit pas à l'honneur de saint Antoine : voici que des pétards éclatent partout; on allume des feux de joie dans lesquels on jette à poignée de l'encens qui empeste l'air; tandis que les galopins sautent par-dessus nu-pieds sur les cailloux; ce qui n'empêche pas tout ce monde de paraître enchanté, et quand passe la procession devant le café de la Marine, où je suis assis, de se précipiter à genoux sur le pavé et de marmotter une prière, en regardant dévotement le sacré mannequin dont le vent, écartant indécemment les basques noires, montre les jambes maigres en carton peint. Pouah!

III

.....Craignant de devenir fou si, par une fatalité du calendrier, un troisième jour de fête succédait aux deux premiers, je profitai de l'offre obligeante que me fit M. le comte Tartaglia, agent consulaire de France et grand propriétaire du côté de Clissa, de me faire conduire jusqu'à Trau, en longeant la côte du golfe appelé « Canale dei Castelli ».

En sortant de Spalato, on laisse à gauche une forteresse vénitienne qui commandait le rivage, forteresse remplacée depuis par la citadelle appelée la Grippe; on traverse ensuite la ville de Salone représentée aujourd'hui par ses ruines et par quelques guinguettes où les Spalatins viennent s'amuser le dimanche; puis on tourne à gauche pour se diriger vers Trau, après avoir passé une rivière qui n'est autre que l'antique Hyader, fameuse par ses truites, chères à Dioclétien.

D'un côté, on a le chemin de fer, que l'on construit — luxe inconsidéré, si l'on croit les on dit! — de Spalato à Sebenico; de l'autre, le charmant golfe au bord duquel sont construits les « Castelli », jolis villages, qui n'ont plus de guerrier que leur nom générique, et qui sont au nombre de sept : Castel Succurratch, Castel Badessa (Gomilissa), Castel Cambio (Cambelovatch), Castel Vitturi (Luetchi), Castel Vecchio (Starigrad), Castel Nuovo (Novigrad) et Castel Stafile (Stafilitch).

Comme on le voit, même sur la côte, les noms slaves

sont conservés et les noms italiens ne sont pour ainsi dire que des appellations officielles; les marins, les gens d'en bas, sur une très-petite épaisseur de quelques kilomètres à peine, parlent les deux langues, slave et italienne; mais dès que l'on gravit les premiers contre-forts des Alpes Dinariques, qui, en beaucoup d'endroits, forment la falaise même du rivage, on ne trouve plus absolument en usage que le slave, sous la forme d'un dialecte serbe appelé par les indigènes illirski (illyrien); et les gens qui viennent au marché de Split — nom dalmate de Spalato — ignorent absolument l'italien. L'Autriche, avec son habileté ordidaire, a donné à l'italien la consécration officielle [1]; et je crois qu'elle a eu raison, quoiqu'elle paraisse ainsi faire le jeu du jeune royaume péninsulaire dont elle connaît les convoitises; en effet, elle n'a rien à craindre en Dalmatie de la propagande italienne; tout ce peuple est slave, rien que slave, et ne voudrait pour rien au monde devenir italien; les marins l'ont bien prouvé à Lissa [2]. Le véritable péril, pour la monarchie des Hapsbourg, c'est la naissance d'un courant national jougo-slave; et l'italianisme officiel de la Dalmatie est un écran dont se sert l'Autriche pour empêcher le feu du slavisme de la brûler; malheureusement pour elle, le feu qui couve se rallume toujours, quand son aliment n'est pas détruit; et l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine a grandi le danger,

[1] Il paraît que depuis mon voyage, l'italien commence à être mal vu du gouvernement austro-hongrois, et qu'il commence à imposer l'allemand comme langue officielle aux populations dalmates.

[2] Les matelots dalmates ont toujours été les meilleurs de l'Adriatique et de toute la Méditerranée, de même que les soldats illyriens (bosniaques et albanais) ont toujours été les meilleurs des légions romaines et des armées ottomanes.

en donnant un corps à cette tête maritime qui, bien que ses fonctionnaires rédigent leurs rapports en italien, est slave dans la moelle de ses os.

Je n'ai pas plus la prétention de décrire Trau que je n'ai eu celle de décrire Spalato. Je recommande seulement cette vieille ville aux touristes qui, avec le beau livre de M. Yriarte dans leur valise, voudront faire le voyage de l'Adriatique [1]; et je n'hésite pas à dire, en passant, qu'avec un pareil guide, ce voyage devrait tenter tous les gens intelligents, rassasiés des banalités de nos voyages circulaires.

Trau [2], qui fut fondé par les Siciliens au temps de Denys, tyran de Syracuse en 402 avant Jésus-Christ, est une des villes les plus curieuses de la côte dalmate. C'était un des comptoirs commerciaux de ces hardis navigateurs. Cette ville s'élève aujourd'hui à cheval sur l'île de Bua et sur le continent, dans une position des plus pittoresques.

Je dois aussi une mention à l'ancienne forteresse de Clissa qui s'élève au-dessus de Salone sur la croupe du mont Mossor. Clissa était l'Andetrium des anciens, et plus tard elle servit, comme je l'ai dit plus haut (p. 74), de dernier rempart à la liberté bosniaque; enfin, elle devint la place d'armes et le refuge des Uscoques (pillards), flibustiers qui infestaient l'Adriatique. Cette forteresse, collée contre un rocher, et entourée de précipices, bouche l'étroite gorge à travers laquelle passe l'ancienne voie Gabinienne taillée dans le flanc de la montagne. Le site est superbe, mais absolument nul aujourd'hui au point de vue mili-

[1] *Les Bords de l'Adriatique et le Monténégro*. Paris (Hachette), 1878, 1 vol. in-fol.

[2] Cette ville occupe l'emplacement des antiques *Pretorium* et *Tragurium*.

taire; en effet, Clissa manque d'eau et est dominée par les sommets du Mossor; ce ne serait plus, avec l'artillerie à longue portée, qu'un pittoresque nid à bombes.

IV

.....J'étais venu à Spalato pour voir ses antiquités et visiter son musée, et quand, avec l'aide ou la permission de M. le professeur Glavinitch, directeur du « Gymnasio » et du Musée archéologique, j'eus satisfait ma curiosité et reposé pendant quelques jours, en dépit des fêtes du Corpus et autres, mes membres endoloris par les déserts de Humatch et de Vergoratch, et mon cerveau épuisé par les fièvres de la Narenta, je ne songeai plus qu'au retour, et je m'embarquai directement pour Trieste, sur le *Triton,* navire du Lloyd autrichien, avec l'intention de jeter en passant un coup d'œil rapide sur Sebenico, Zara et Pola.

A Sebenico, je saluai le souvenir de Jean Mernavitch Tomko ou Tomkus, savant slave qui se prétendait issu des anciens rois de Serbie et de Bosnie, et qui publia plusieurs ouvrages sur l'histoire civile et religieuse de la Dalmatie et de l'Illyrie [1].

A Zara, l'antique Zadera, je revis ces petites rues où la circulation des chevaux est absolument impossible, si bien que tous les transports se font avec des voitures à bras; vieux murs pleins de pierres écrites ou sculptées; vieilles

[1] Étant entré dans l'Ordre des Barnabites, il devint, en 1631, évêque de Bosnie et mourut à Rome en 1639. — Voir ce que nous disons plus haut, p. 133, à propos de la famille Mernavitch ou Margnjavitch.

fortifications à moitié démolies, et d'autant plus pittoresques; mêmes costumes qu'à Spalato, toutefois avec une nuance qui prouve qu'on se rapproche de l'Occident; à Pola enfin, j'admirai les magnifiques arènes que tous les amis des belles choses connaissent et apprécient.

Cette navigation à travers les îles dalmates est vraiment délicieuse; tous les noms des plus petites de ces îles sont slaves, ainsi que beaucoup de noms de villages, aussi bien dans les grandes que dans les petites îles; il n'y a que les localités importantes qui aient reçu l'empreinte de Venise, et encore cette empreinte est-elle purement commerciale et architectonique : le fond est resté slave de toutes façons.

Quarante-huit heures après mon départ de Spalato, et au moment où cette capricieuse Adriatique — voulant sans doute nous montrer qu'elle n'est pas un lac — se mettait à danser comme une petite folle de mer qu'elle est, j'arrivais à Trieste; et deux autres jours encore je revoyais cette bonne vieille terre de France, son drapeau déchiré, mais toujours glorieux, ses placides gendarmes aux tricornes menaçants et ses insupportables mais incorruptibles douaniers, et je me félicitais dans mon *home* des fatigues de la route et des tristesses de l'absence, puisque je leur devais les joies du retour et cette sorte de renouveau qui attend le voyageur au foyer domestique.

CHAPITRE XVII

CONCLUSION : L'AUTRICHE SLAVE.

Danger pour l'Austro-Hongrie de l'acquisition de ses nouvelles provinces slaves. — Le panslavisme. — Opinion des Slaves méridionaux. — Le pangermanisme. — Les Austro-Hongrois travaillent dans la vallée du Danube... pour le roi de Prusse. — « Drang nach Osten! » — Étapes du pangermanisme sur la route du Bosphore. — La maison de Hapsbourg doit changer de politique. — Elle ne peut échapper à la ruine qui la menace, qu'en s'appuyant franchement sur ses sujets slaves.

I

On me permettra, en terminant, de dire quelle est mon opinion sur l'avenir de la Bosnie et de l'Herzégovine, et sur la nouvelle situation que l'occupation de ces deux provinces crée à la monarchie des Hapsbourg.

Et d'abord, en dépit d'une chanson très-populaire à Vienne, quelque temps après l'occupation, chanson dont le refrain était : « Ce ne restera pas définitivement notre propriété [1] », je crois, comme tout le monde d'ailleurs, que les provinces turques d'outre-Save font désormais partie de l'empire austro-hongrois, et que la fiction qui les a laissées sous la suzeraineté nominale du sultan disparaîtra

[1] *Mir Kultivirens provisorich, S'ahört* (pour : *das gehört*) *uns not definitiv...*

bientôt devant la réalité des faits. Mais est-ce bien le cas ici de citer la maxime chère aux politiques pratiques : *Beati possidentes !*

Certes, tout homme civilisé doit cordialement applaudir à l'acte par lequel l'Autriche a enrichi le dictionnaire diplomatique international d'un nouveau mode d'annexion, et a fait elle-même l'acquisition de deux belles provinces. Mais je suis loin de croire que cette conquête légitime soit profitable à l'Autriche elle-même tant qu'elle suivra la politique actuelle. Il est impossible, en parcourant ces paysages si pittoresques, ces plateaux accidentés qui n'attendent qu'une culture intelligente, ces montagnes pleines de richesses forestières et minérales, et ces plantureuses vallées qui n'ont besoin que d'un peu de travail pour produire au centuple, il est impossible, dis-je, de ne pas reconnaître que, malgré toutes les difficultés causées par les froissements d'intérêts des uns, les espérances déçues des autres et la substitution de la civilisation à la barbarie, il y a là pour l'Autriche une somme considérable de force et d'avantages au point de vue matériel. Mais doit-il en être de même au point de vue politique ? Il est permis d'en douter, et je crains bien que la monarchie austro-hongroise n'ait fait une dangereuse acquisition, — qu'une main puissante et perfide l'a certainement poussée à réaliser dans une pensée égoïste, — acquisition qui lui coûtera beaucoup de peines et d'argent, et qui, en fortifiant l'élément jougoslave dans l'empire, sera un nouvel agent de dislocation de ce grand corps qui manque de centre de gravité. Je voudrais me tromper, mais je n'ai que trop de raisons de penser que je suis dans le vrai.

Est-ce à dire, comme le prédit la chanson populaire citée plus haut, que l'Autriche travaille ici pour la Russie,

et que le panslavisme menace les nouvelles provinces occupées? Je ne le crois pas, bien que j'aie eu l'occasion, dans le cours de mon récit de voyage, de donner des preuves de la popularité des Russes dans ces deux provinces.

Le panslavisme est un croquemitaine dont se sert la bureaucratie allemande de Berlin, de Vienne et de Pesth pour effrayer le reste de l'Europe et pour pouvoir, en toute sécurité, opprimer ou du moins annihiler politiquement les Tchèques, les Slovènes, les Croates, les Serbes, les Polonais, les Ruthènes, les Bulgares, les Roumains et les Grecs. Le panslavisme, en effet, n'existe ni à Prague, ni à Laybach, ni à Agram, ni à Belgrade, ni à Varsovie, ni à Sophia, ni encore moins, — j'ai à peine besoin de le dire, — à Bucharest ou à Athènes. Le seul pays où il y ait des panslavistes est la Russie, car le seul panslavisme, c'est le tsarisme russe. Le tsar se prétend, en effet, le chef naturel de tous les Slaves, comme celui de tous les chrétiens orthodoxes, ayant pour mission de les réunir dans une immense unité linguistique, politique et religieuse, réalisant un formidable empire gréco-slave qui tiendrait en sa possession la mer Caspienne, la mer Noire, l'Archipel et l'Adriatique, et qui aurait son centre de résistance à Moscou et son centre d'expansion à Constantinople. C'est là seulement, en Russie, que le panslavisme, — qui devrait bien plus justement s'appeler *panrussisme,* — est un but et le terme suprême d'une politique, et que l'on peut appliquer le mot fameux de Joseph de Maistre : « Le désir slave est sans limites ! » Partout ailleurs, le panslavisme n'est qu'un moyen pour des peuples opprimés d'arriver à la liberté. Les Slaves méridionaux, comme les autres, demandent l'établissement de nationalités slaves distinctes, unies, si

cela est possible, par un lien fédéral [1]. Au fond, ils redoutent l'autocratie russe, mais ils s'en servent, parce que son appui leur est indispensable pour résister à leurs oppresseurs. La fameuse Omladina serbe ne constituait-elle pas, malgré les apparences contraires, pour tout homme qui connaît l'Orient, un mouvement séparatiste, eu égard aux visées des panslavistes?

« Pas plus par nos idées que par nos sentiments, me disait un patriote intelligent et circonspect comme il y en a tant parmi les Slaves méridionaux, nous ne sympathisons réellement avec la Russie, dont le centre d'attraction est de plus en plus asiatique ; nous avons, en effet, une nationalité historique autre que celle des Russes, et, au point de vue moral, social et économique, ils se sont développés d'une tout autre manière que nous ; mais nous avons besoin de la Russie pour vivre ; sans elle, nous n'aurions jamais obtenu ce que nous avons et nous ne serions pas ce que nous sommes. Faibles, nous tournons les yeux vers le fort qui, par ambition, s'est donné pour tâche de nous défendre, nous et nos congénères, et nous nous servons de l'idée panslaviste, qu'au fond nous trouvons dangereuse et égoïste, pour résister aux Allemands et aux Magyars, nos ennemis héréditaires [2]. Le Russe est loin, en effet, tandis que

[1] Le fédéralisme est une forme de gouvernement qui peut s'appliquer très-facilement aux mœurs et aux traditions des Slaves du sud. Ils ont, en effet, une forte tendance à la décentralisation, et leur idéal est une sorte de démocratie patriarcale. La constitution serbe rappelle ces tendances dans quelques-unes de ses parties.

[2] L'*Obzor* d'Agram, annonçant à ses lecteurs mon passage et la mission scientifique dont j'étais chargé, ainsi que l'arrivée prochaine en Bosnie de M. Moritz Hoerness, envoyé par le gouvernement autrichien dans le même but, et qui me suivit de quelques jours, s'exprime ainsi à la fin de son article : « Nous voyons que les gouvernements

l'Allemand et le Magyar nous oppriment ! Mais le panslavisme national et ethnographique, s'il existait réellement, serait notre pire ennemi, car ce que nous voulons, c'est voir chaque branche de la grande famille slave devenir indépendante et autonome, tout en restant unie à ses congénères par le lien d'une alliance économique et défensive. Les Hongrois et les Allemands se servent du fantôme panslaviste pour paralyser nos efforts d'émancipation, en faisant croire à l'Europe occidentale que notre oppression est la garantie de sa liberté contre le colosse moscovite. Ah ! quand donc la France, que nous aimons en particulier comme la mère de toutes les idées généreuses, se dégagera-t-elle enfin de ces préjugés ridicules ? »

On peut dire que telle est, en réalité, la pensée de tous les Jougo-Slaves éclairés, vrais fils des héros de leur race qui sont morts pour ne pas être germanisés ou magyarisés, mais qui se seraient aussi bien fait tuer pour ne pas être russifiés. Quant au peuple, il ne voit dans la politique, comme toujours, que ce qui le touche de plus près, et il déteste cordialement le maître, c'est-à-dire l'Allemand, le Hongrois ou le Turc ; mais il est loin d'aimer le Russe, et, de même que les Roumains de Transylvanie disaient : « Coûte que coûte, mieux vaut le despotisme autrichien que la liberté hongroise [1] », les Slaves danubiens disent :

d'Autriche et de France, quoique *étrangers*, s'intéressent aux études archéologiques en Bosnie, et nous, nous ne faisons rien : nous n'allons rien apprendre en Bosnie, et nous sommes obligés d'étudier dans les livres français et allemands. » (*Obzor* de Zagreb, 3 mai 1879.) Cette épithète d'*étrangers* appliquée aux Autrichiens en même temps qu'aux Français n'est-elle pas caractéristique?

1 Les Roumains de Transylvanie disent encore : « Mieux vaut le knout russe que la liberté allemande. » Le danger le plus redouté est toujours le plus voisin!

« Le joug turc est de bois, le joug russe est de fer. » Aussi les Slaves du Sud ne se jetteraient-ils réellement et définitivement dans les bras de la Russie que s'ils avaient perdu tout espoir de vivre de leur vie nationale. Il dépend de l'Autriche que cela n'arrive jamais.

La Russie n'a même aucune chance de dominer les Slaves orthodoxes ; en effet, depuis longtemps, dans toutes ces régions, la question religieuse est devenue une forme de la nationalité, mais une forme tout à fait accessoire et subordonnée. N'a-t-on pas vu, par exemple, en 1821, les Roumains *orthodoxes* de Valachie, craignant pour leur existence nationale, se lever à côté des Turcs contre les Grecs *orthodoxes* qui arboraient le drapeau de l'indépendance? Et plus récemment encore, en 1848 et 1849, les Croates *catholiques* ne se sont-ils pas unis aux Serbes orthodoxes pour combattre l'hégémonie menaçante des Magyars *catholiques?*

Veut-on une preuve de plus que les Slaves du Sud ne sont pas Russes, quand on consulte leurs vrais sentiments? Qu'on lise ces passages d'une lettre adressée au Saint-Synode de Saint-Pétersbourg par les Monténégrins réunis en diète générale le 3 juillet 1804 :

« Selon l'histoire ecclésiastique, y est-il dit, nous reçûmes la foi chrétienne des Grecs et non pas des Russes... Nous n'avons jamais su jusqu'à présent que le synode russe ait exercé un pouvoir quelconque sur les peuples slavo-serbes, qui vivent en dehors des confins de l'empire russe... Le peuple du Monténégro et des Berda n'est aucunement sujet de l'empire russe ; il se trouve seulement sous sa protection morale, parce qu'il a la même foi ; mais il n'y a pas d'autre raison. Nous avons de l'affection, de l'attachement et de la fidélité pour la cour de

Russie, et nous voulons garder ces sentiments éternellement... Nous garderons notre fidélité et notre inclination pour la Russie, mais à la condition que nous ne partagions pas les rapports de sujets avec les habitants de la Russie. Nous défendrons de toutes nos forces l'indépendance dont nous avons hérité de nos ancêtres, et nous mourrons plutôt l'épée à la main que de subir une servitude honteuse d'une puissance quelconque... Si vous faisiez une démonstration hostile à notre pays en dehors de vos frontières, nous nous y opposerions avec notre propre tactique, et nous défendrions l'entrée de notre pays à l'ennemi, quel qu'il fût[1]... »

II

Si le panslavisme est une chimère, où est donc le véritable danger de la dislocation définitive qui se prépare dans l'Europe orientale par suite de l'expulsion prochaine des Osmanlis? Ce danger, pour tout homme qui a visité sans parti pris les vallées de la Save et du Danube, doit être cherché dans la direction qu'imprime à la politique européenne la puissante main qui, depuis douze ans, pèse si lourdement sur les destinées du monde civilisé, et qui, avec la persévérance du génie heureux et la patience de la force prépondérante, marche sûrement vers le but suprême de son ambition inassouvie. Ce n'est donc pas sur Saint-Pétersbourg, mais sur Berlin qu'il faut avoir les

[1] Delarue, *le Monténégro*, Paris, 1862. 1 vol. in-12 de XIV-182 p.

yeux ouverts pour défendre le *statu quo* de l'Europe orientale, ou pour modifier dans l'intérêt général l'équilibre instable qui y règne depuis si longtemps. Ce n'est pas le panslavisme qui est ici à craindre, c'est le pangermanisme.

Déjà, du reste, le jeu de l'Allemagne se découvre jusque dans sa politique officielle; et M. de Bismarck est ouvertement aujourd'hui le grand ami et protecteur du sultan Abdul-Hamid; les Teutons sont à la mode à Stamboul; mais les Turcs seraient bien naïfs de croire que c'est pour leurs beaux yeux que l'empereur Guillaume dérange ses officiers et ses employés civils; ces messieurs n'iraient-ils pas plutôt, en fourriers, faire les logements pour leur excellente amie et fidèle alliée, l'Austro-Hongrie?

Pour les Allemands, en effet, l'Autriche n'est qu'une avant-garde, un pionnier de l'Allemagne en Orient; et sa mission est de civiliser, c'est-à-dire de germaniser tout le sud-est de l'Europe. Pour les politiciens de Berlin, la forme actuelle de la monarchie des Hapsbourg n'est qu'une forme provisoire, préparatoire, qui ne doit durer qu'aussi longtemps qu'elle sera nécessaire pour couvrir de son drapeau l'infiltration lente des Germains dans la vallée du Danube; tous les pays soumis à l'Austro-Hongrie sont considérés dès à présent comme autant de provinces d'une grande Allemagne future, et les nations qui les habitent comme des vassales de la race allemande.

Aussi favorisent-ils de toute leur influence les prétentions des Magyars, — aujourd'hui réconciliés avec les Allemands par le partage du pouvoir, — et qui, on le sait, se regardent comme les héritiers de leurs ancêtres du moyen âge, non-seulement en ce qui concerne les peuples qui sont maintenant rattachés à la couronne de saint Étienne, mais encore ceux qui, à une époque quelconque

de l'histoire, ont été plus ou moins, d'une manière permanente ou intermittente, ses sujets ou ses vassaux. C'est ainsi qu'ils réclament, documents en main, les royaumes de Serbie et de Roumanie, ainsi que les Bulgares [1]. Au couronnement de l'empereur d'Autriche comme roi de Hongrie, les étendards de ces peuples, — et ceux de la Bosnie et de l'Herzégovine qui appartenaient alors aux Turcs, — figuraient à côté de ceux des provinces qui leur sont effectivement soumises. Ce sont, en effet, pour les Magyars, des sujets *in partibus infidelium*.

Et il ne faudrait pas croire que ces idées appartiennent seulement aux classes dirigeantes de la Hongrie. Écoutez un paysan magyar : « Il vous dira que le peuple magyar est le plus grand des peuples, que sa langue est la plus harmonieuse des langues ; que ses magnats sont plus nobles que le roi, et que quelques-uns d'entre eux descendent directement de Noé par Attila ; que saint Étienne, patron de la Hongrie, est le plus grand saint du paradis ; enfin, que Dieu a donné la révélation en langue magyare, et qu'il porte habituellement le costume national de son peuple de prédilection [2]. » Avec un pareil orgueil, soutenu par de réelles qualités, un peuple peut parfois succomber, mais il accomplit toujours de grandes choses.

Les Allemands ont parfaitement compris que sans les Magyars, la monarchie des Hapsbourg, n'ayant plus à se

[1] D'après les Hongrois, les Bulgares leur appartiennent *ethniquement ;* en effet, disent-ils, les immigrants qui vinrent d'Asie au sixième et au septième siècle s'établir entre le Balkan et le Danube étaient de la même race que les Ongres ou Magyars. Le fait est que ces immigrants furent noyés dans la masse slave, et qu'aujourd'hui les Bulgares sont Slaves par la langue et surtout par ce libre choix qui constitue le titre le plus légitime d'une nationalité.

[2] H. Desprez, *les Peuples de l'Autriche*. Paris, 1850, t. Ier, p. 55.

ménager les moyens d'une politique de bascule, deviendrait slave du jour au lendemain ; aussi entre-t-il dans leurs vues de flatter l'amour propre hongrois et de favoriser ses revendications ; ils ont donc été heureux d'aider politiquement l'Austro-Hongrie à obtenir cette *profondeur sur l'Adriatique* [1] qui était depuis si longtemps le rêve des militaires et des politiques à courte vue de la cour de Vienne. *Drang nach Osten!* En avant vers l'Orient ! dit l'Allemand, et toute la politique actuelle du chancelier de fer tend vers ce but : le Danube doit être un fleuve allemand, et pour le devenir, il doit d'abord être un fleuve autrichien [2]. Les Roumains, qui possèdent l'embouchure de cette grande voie fluviale, ont déjà pour roi un Hohenzollern ; c'est une pierre d'attente qui a sa valeur, bien que Charles Ier semble avoir adopté cordialement le peuple qui l'a choisi. Mais le grand jeu se joue à Vienne et à Pesth, et c'est l'Autriche-Hongrie que l'Allemagne pousse sur la route du Bosphore. Les deux étapes de cette route sont faciles à determiner :

1re étape. — L'Austro-Hongrie, démesurément étendue vers l'Orient, devient réellement l'empire de l'Est... à la condition, cela va sans dire, d'abandonner à la grande

[1] Venise, qui au plus beau temps de son histoire savait certainement coloniser, n'avait jamais sérieusement recherché cette « profondeur sur l'Adriatique » ; elle préférait n'avoir à garder que le littoral par lequel elle était toujours maîtresse de l'intérieur du pays.

[2] M. de Bismarck disait à la conférence de Berlin : « L'opinion qui représente le Danube comme la grande artère du commerce allemand vers l'Orient repose sur une fiction : les navires allemands venant d'en amont de Ratisbonne ne descendent pas le Danube pour exporter des marchandises allemandes en Orient. » Cette parole du chancelier peut être absolument vraie au point de vue commercial (cf. le *Journal des Débats* du 20 février 1883) ; mais cela n'empêche en aucune façon qu'au point de vue politique, tous les efforts de l'Allemagne tendent à germaniser la vallée du Danube.

Allemagne les sept millions de Germains qu'elle détient encore.

2° étape. — L'empire des Hapsbourg, s'épuisant vainement à maintenir dans une cohésion factice ses peuples ethniquement et linguistiquement séparés et rivaux, sinon hostiles, ne réussit dans cette tâche qu'avec l'appui de l'empire des Hohenzollern et sert, en échange, de véhicule et de champ de germanisation à la *culture* allemande.

Puis, quand cette germanisation aura fait assez de progrès, quand l'empereur d'Autriche, devenu à son tour l'*homme malade,* ne gouvernera plus que des Magyars, des Roumains ou des Slaves teutonisés, la presqu'île des Balkans tombera comme un fruit mûr aux mains du Gargantua de Berlin, qui pourra tranquillement alors quitter les tristes bords de la Sprée et transporter sa capitale sur les rives plantureuses de la belle Donau, sinon sur les eaux bleues de la mer Egée. *Drang nach Osten!*

III

Tel est le plan pour l'exécution duquel le prince de Bismarck trouve des auxiliaires plus dévoués à Vienne même qu'à Berlin, car à Berlin il règne encore un certain particularisme; on y trouve toujours des Prussiens comme il y a des Bavarois à Munich et des Wurtembergeois à Stuttgart; tandis qu'à Vienne, noyé au milieu des Slaves et des Magyars, il n'y a que des Allemands, des Grands Allemands, comme on dit là-bas, et leurs journaux, tous aux mains des Juifs, ont même le tort de trop laisser voir

le but vers lequel ils tendent et les chances qu'ils peuvent avoir de réussir.

Hélas! il faut bien le dire, ces chances sont sérieuses.

Une nation, ethnographiquement et historiquement unifiée, n'a pas besoin de remplir une mission spéciale pour avoir le droit de vivre; il n'en est pas de même d'un amalgame de peuples qui n'existe, comme l'Austro-Hongrie, que par une fiction politique, et il n'a sa raison d'être que s'il a une œuvre internationale à accomplir. Or l'Autriche, dans les limites qu'elle a encore à peu de chose près aujourd'hui, avait pour devoir de défendre la chrétienté contre les Turcs; c'est pour cela que les Slaves et les Hongrois s'étaient donnés à elle au seizième siècle après la désastreuse bataille de Mohacz. Depuis que cette mission a pris fin par la décadence de la puissance expansive de l'Islam en Europe, la maison de Hapsbourg avait assumé la tâche de diriger ce monstre à vingt têtes qu'on appelait le saint-empire romain germanique, et le groupement d'États qui lui appartenaient en propre, à titre héréditaire, était nécessaire pour maintenir en équilibre ce grand corps vermoulu; mais aujourd'hui que cet équilibre est rompu, que le saint-empire romain est allé, mort, rejoindre les choses mortes dans les catacombes de l'histoire, et que, sur ses ruines, s'est élevé le nouvel empire d'Allemagne, où tout est prussien, sauf le nom, quel peut être le rôle de la maison d'Autriche si elle ne veut pas se prêter à celui que lui confient et que voudraient lui voir jouer ses bons amis de Berlin?

Il n'y a qu'un moyen pour cette race illustre d'échapper au danger qui la menace, c'est de se laisser aller du côté où la poussent à la fois ses intérêts dynastiques et les

vœux ardents de la grande majorité des peuples qu'elle gouverne, c'est-à-dire des Slaves.

En effet, les Slaves d'Austro-Hongrie sont dix-huit millions, et ils croissent plus rapidement que les autres races de l'empire; les Roumains de Transylvanie sont trois millions, les Magyars sont cinq millions, les Allemands enfin sont sept millions. Or, un jour viendra, jour prochain peut-être, qui verra les sept millions d'Allemands de l'Autriche, subissant la loi d'attraction universelle, se fondre dans la grande unité germanique. Ce jour-là, les Slaves constitueront près des trois quarts de l'empire danubien, et la monarchie des Hapsbourg, débarrassée du boulet qu'elle traîne aujourd'hui, pourra, si elle le veut, se mettre à la tête d'une fédération de peuples jeunes, vigoureux, et devenir réellement, dans l'Europe renouvelée, l'empire de l'Est [1].

Pour cela, elle n'aura qu'à s'appuyer sur ses Slaves sans opprimer ses autres sujets. L'historien tchèque Palacky a écrit : « Si l'Autriche n'existait pas, il faudrait l'inventer » ; et, après lui, le docteur Rieger, soutenant à la fois le maintien de l'empire et l'adoption du système fédératif, s'écriait au nom des vieux Tchèques : « Tous nos efforts doivent tendre à un seul but : conserver l'Autriche et nous conserver nous-mêmes dans l'Autriche. » Les Polo-

[1] Au point de vue stratégique, la position de l'Autriche est maintenant absolument dominante en Orient. Tant qu'elle ne pouvait attaquer la Turquie que sur la Save et sur le Danube, la lutte semblait être difficile. Depuis l'acquisition de la Dalmatie, cependant, l'empire des Hapsbourg tournait déjà les positions de son adversaire ; mais aujourd'hui, avec la Bosnie et l'Herzégovine, l'Albanie (où l'Autriche-Hongrie a, du reste, des alliés possibles dans les tribus catholiques) se trouve tout à fait en l'air, et la Turquie est, au point de vue militaire, entièrement à la merci de sa voisine du nord-ouest.

nais disent aussi : « La Pologne se fera par François-Joseph ! » Ces sentiments sont ceux de tous les Slaves d'Austro-Hongrie, et quand le moment sera venu, son empereur n'aura qu'à s'adresser à eux pour trouver dans leur fidélité et dans leur courage la base solide et indépendante qui manque aujourd'hui à sa dynastie.

IV

Dans quelles conditions cette rénovation pourra-t-elle se réaliser? Il serait difficile de le prévoir. Mais il n'y a aucune témérité à affirmer que telle doit être la solution de la question qui bientôt ne sera plus seulement la question orientale, mais s'appellera la question européenne. Il est aisé de voir, du reste, que ces préoccupations ne sont pas loin d'entrer dans le domaine de la politique active. Au mois de mars 1882, la *Gazette nationale* de Berlin ne proposait-elle pas ouvertement « le groupement des Slaves qui vivent au delà du Danube et de la Save en un corps de nations sous le sceptre d'un archiduc autrichien » ? A quoi la *Nowoye Wremia,* journal russe, répondait que les peuples slaves du Sud possédaient des dynasties nationales et demandait la formation d'une confédération des États slaves des Balkans, y compris la Bosnie et l'Herzégovine, avec le prince de Montenegro comme chef militaire. D'un autre côté, l'alliance étroite de la Serbie et de l'empire austro-hongrois n'est-elle pas, pour le moment du moins, un fait accompli, et un membre de la délégation autrichienne n'a-t-il pas pu dire publiquement, le 17 novembre

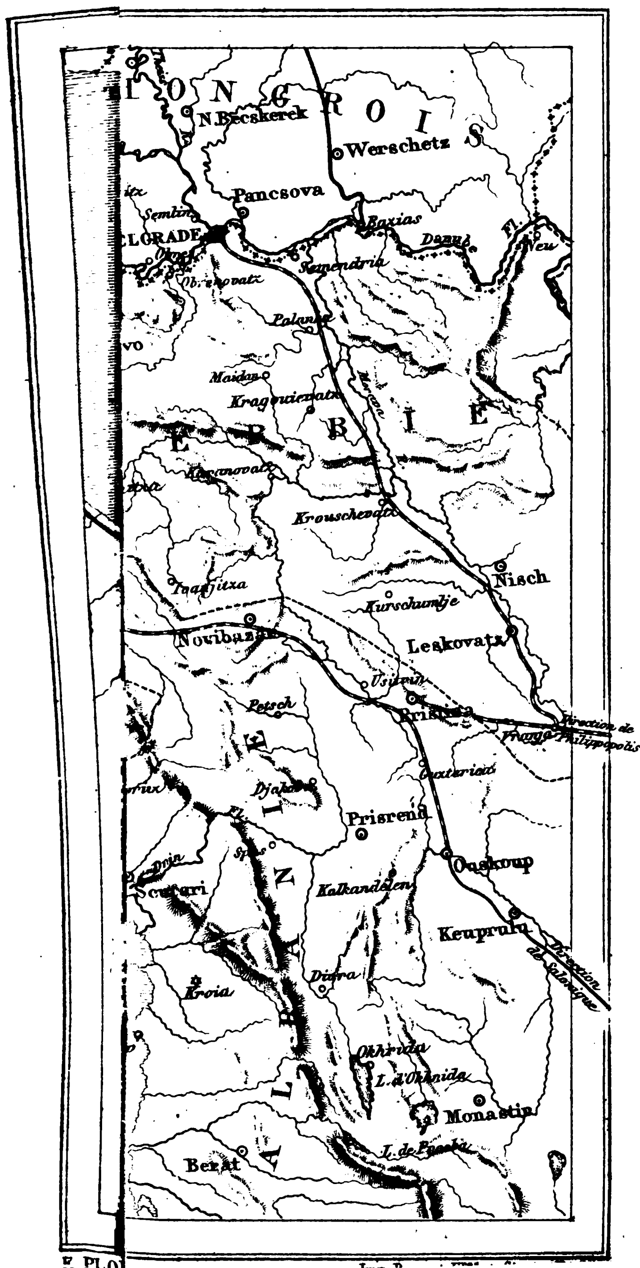
dernier, qu'il ne voterait les sommes demandées pour l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine « que dans l'espoir que la Bosnie sera cédée un jour à la Serbie et liée à l'Autriche-Hongrie par une convention militaire, de même que par des conventions se rapportant au commerce, aux chemins de fer, aux postes et aux télégraphes » ?

Complétons la pensée du député austro-hongrois, et faisons avec le Montenegro, augmenté de l'Herzégovine, une opération analogue, nous aurons un commencement de réalisation de ce fédéralisme slave, à qui l'avenir appartient. Chimère! dira-t-on; soit. La chimère d'aujourd'hui est la vérité de demain, surtout quand elle répond à des nécessités inéluctables. Qu'on ne dise donc pas que tout cela est impossible; ce serait avouer que l'existence de l'Austro-Hongrie elle-même est impossible.

Il y a en histoire des lois supérieures aux coups de main brutaux de la force aussi bien qu'aux savantes combinaisons de la politique. Sous quelles formes, après quelles secousses se fera la transformation de l'Europe orientale dans le sens que nous indiquons? l'avenir seul pourrait répondre; mais ce qui paraît évident pour tout homme qui étudie sans parti pris la situation respective des grandes puissances et l'état d'émiettement où se trouvent les races de la péninsule balkanique, c'est que l'Austro-Hongrie doit pencher à l'est, vers Salonique et vers Constantinople, et devenir la tête d'un grand empire fédératif réunissant des royaumes slaves, grecs, hongrois, roumains ; ou bien qu'elle doit disparaître, laissant la vallée du Danube livrée, sinon à l'anarchie politique, du moins aux influences contradictoires de toutes les ambitions rivales, et léguant au hasard, après des luttes sanglantes, le choix entre l'écra-

sement de la grande Allemagne par le reste de l'Eur
coalisée ou la germanisation complète et définitive
tous les pays qui s'étendent du Rhin et des Alpes a
collines de la Vistule et aux rives du Dnieper.

FIN.



HONGROIS
N.Becskerek
Werschetz
Pancsova
Semlin
BELGRADE
Baxias
Danube Fl.
Neu
Semendria
Obrenovatz
Palanka
Maidan
Kragouievatz
SERBIE
Krouschevatz
Nisch
Kurschumlje
Novibazar
Leskovatz
Kristina
Petsch
Vranja
Direction de Philippopolis
Djakova
Prisrend
Scutari
Ouskoup
Kalkandelen
Keuprulu
Direction de Salonique
Kroia
Dibra
Okhrida
L. d'Okhrida
Monastir
Berat
L. de Presba
ALBANIE

E. PLO

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER

AGRAM ET LA CROATIE.

CHAPITRE II

SUR LA SAVE.

CHAPITRE III

EN SLAVONIE. — DJAKOVA.

CHAPITRE IV

COUP D'OEIL HISTORIQUE SUR LES SLAVES DE BOSNIE ET D'HERZÉGOVINE.

CHAPITRE V

LE NORD DE LA BOSNIE.

CHAPITRE VI

TECHANJ ET LE BANAT DE USSORA.

CHAPITRE VII

LA VALLÉE DE LA BOSNA. — TRAVNIK.

CHAPITRE VIII

DE FOJNITZA A SERAJEWO. — LES RELIGIONS EN BOSNIE ET EN HERZÉGOVINE.

CHAPITRE IX

SERAJEWO. — NOTES HISTORIQUES.

CHAPITRE X

SERAJEWO. — TYPES ET MONUMENTS.

CHAPITRE XI

SUR LA ROUTE DE NOVI-BAZAR.

CHAPITRE XII

LA QUESTION AGRAIRE EN BOSNIE ET EN HERZÉGOVINE.

CHAPITRE XIII

L'HERZÉGOVINE. — MOSTAR.

CHAPITRE XIV

L'HERZÉGOVINE. — LA BASSE VALLÉE DE LA NARENTA.

CHAPITRE XV

LES MONTAGNES ET LES COTES DE DALMATIE.

CHAPITRE XVI

DE SPALATO A VENISE.

CHAPITRE XVII

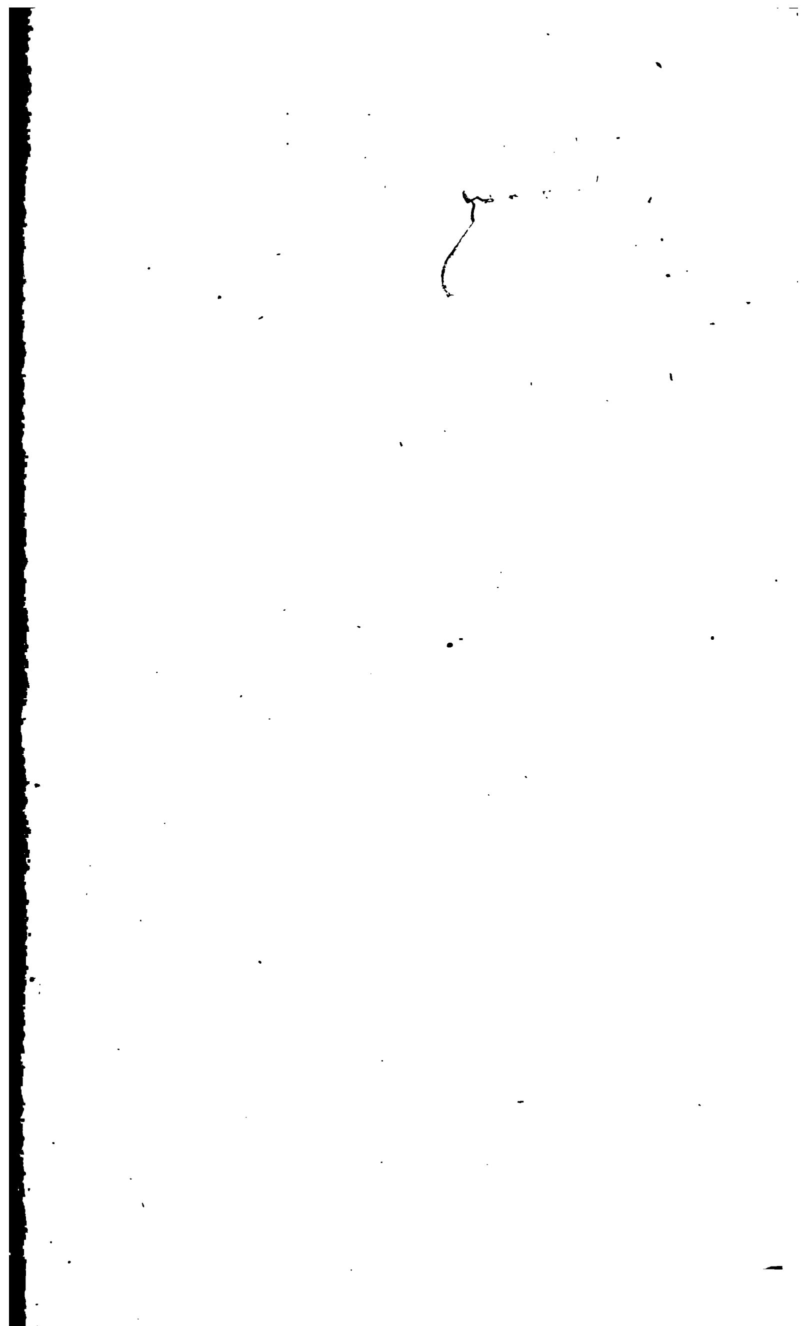
CONCLUSION : L'AUTRICHE SLAVE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES GRAVURES HORS TEXTE

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

[illegible]



Paris. Typographie E. Plon, Nourrit et Cie, rue Garancière, 8.

